

OEUVRES
DU PHILOSOPHE
DE
SANS-SOUCI.

SECONDE EDITION.



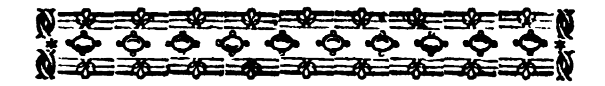
A POTZDAM.

M. DCC. LX.

TABLE.

ODES.

EPITRES.



PRÉFACE.

C'EST à vous, mes amis, que j'offre cet Ouvrage,
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage ;
Vous y verrez du sérieux
Entre-mêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins est sage.

Mais n'imaginez pas que la morgue d'Auteur,
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette Préface ;
Ma passion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait Poëte malgré moi ;
Ma Muse tudesque & bizarre,
Jargonnant un français barbare,
Dis les choses comme elle peut.

Et du compas parfait bravant la symmétrie,
Le purisme gênant & la pédanterie
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux au gré de ma raiſon,
Que cette froide exactitude
Dont les Modernes ſont l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.





OEUVRES
DU PHILOSOPHE
DE SANS-SOUCI.

ODE PREMIERE.
A GRESSET.

DIVINITE des vers & des êtres qui penſent,
Du Palais des eſprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant ſanctuaire où les humains t'encenſent,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut réſiſter à ta force puiſſante,
Tu frappes les eſprits, tu fais couler nos pleurs,
Ton éloquente voix flatteuſe & foudroyante,
Eſt maîtreſſe des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature,
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux,
Pallas te doit l'égide & Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;
La vérité févere en parut embellie
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les Héros, ton sublime génie
Dans son immensité bienfaisant & fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
Virgile lui voüa ses nobles fictions;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis qu'appésantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains abrutis, fainéans,
Végetent sans penser, & n'ouvrent la paupiere
Que par l'instinct des sens.

Tandis que des Auteurs l'éloquence déchue
Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon.

O toi, fils de ce Dieu, toi nourrisson des graces,
Tu prens ton vol aux cieux qu'habitent les neuf sœurs,
Et l'on voit tour à tour renaître sur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse,
Et chacun de tes vers paraît la démentir;
Non je ne connais point la pesante molesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athenes,
Tu moissonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'Univers envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappé, à sa voix qui t'appelle,
Viens des Muses de l'Elbe attendrir les soupirs,
Et chanter aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour & les plaisirs.



ODE II.

LA FERMETÉ.

FUREUR aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'est à cette vertu constante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du sort,
Insensible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu méprise la mort.

Des Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal présent de Pandore
Sur l'univers a fait éclore
Des maux l'assemblage infernal;
Mais par un reste de clémence,
Ces Dieux placerent l'espérance
Au fond de ce présent fatal.

Sur ce prodigieux théâtre
Dont les humains sont les acteurs,
La nature envers eux marâtre
Semble se plaire à leurs malheurs:
Mérite, dignité, naissance,
Rien n'exempte de la souffrance,
Dans nos destins le mal prévaut;
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée
Et Charles (a) sur un échafaut.

Ici ta fortune ravie
Anime ton ressentiment;
Là ce sont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou sur ta santé florissante
La douleur aiguë & perçante
Répand ses cruelles horreurs;
Ou c'est ta femme ou c'est ta mere,
Ton fidele Achate ou ton frere
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels sur une mer orageuse
Navigent de frêles vaisseaux,
Malgré la fougue impétueuse
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,

(a) *Charles I. Roi d'Angleterre.*

Les précipitent aux enfers ;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais raſſurés par leur courage,
Ils bravent les fureurs des mers.

Ainſi dans ces jours pleins d'allarmes,
La conſtance & la fermeté
Sont le bouclier & les armes
Que j'oppoſe à l'adverſité :
Que le deſtin me perſécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire eſt plein de crainte,
Que l'eſpérance ſemble éteinte,
L'homme fort doit ſe ſignaler.

Le Dieu du tems d'une aile prompte
S'envole & ne revient jamais ;
Cet être en s'échappant nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits ;
Des maux qu'il fait & qu'il efface,
Il emporte juſqu'à la trace ;
Il ne peut changer le deſtin :
Pourquoi dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir & ſe plaindre ſans fin ?

Je ne reconnais plus Ovide ;
Triſte & rampant dans ſon exil,
De ſon tyran flateur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril ;

A l'entendre, on dirait que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
Heureux ſi pendant ſa diſgrace
Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles Stoïques,
Mortels vous devenez des Dieux;
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible,
Déterminé, ferme, impaſſible
La douleur & l'adverſité?

Régulus ſe livre à Carthâge,
Il quitte patrie & parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tyrans:
J'eſtime encor plus Béliſaire
Dans l'opprobre & dans la miſere,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si LOUIS paroît admirable,
C'eſt lorſque le malheur l'accable
Et qu'il perd ſa poſtérité.

Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;

L'homme jouit de la fortune
Dont le hasard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospere
Que brille un noble caractere;
Dans la foule il est confondu:
Mais si son cœur croît & s'éleve
Lorsque le destin se souleve,
C'est l'épreuve de la vertu.

L'aveugle sort est inflexible,
Envain voudrait-on l'appaiser;
A sa destinée invincible
Quel mortel pourrait s'opposer?
Non, toute la force d'Alcide
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'aurait pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame constante
Souffrir la fureur insolente
D'un mal qu'on ne saurait changer.



ODE III.

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur? Quel Dieu m'inſpire?
Quel feu s'empare de mes ſens?
Viens Muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens;
Soutiens-moi, vertueux Alcide,
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monſtres affreux;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers:
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'affreux théatre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphere
Que n'eſt le flatteur mercénaire
Qui corrompt le cœur des Héros.

L'inſinuante flatterie
Eſt la fille de l'intérêt,

L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle eſt ſans ceſſe au pied du Trône,
Son vain encens qui l'environne,
Enyvre les Rois & les Grands;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.

Tel un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
A l'Africain audacieux;
Il rampe ainſi pour le ſurprendre;
Le piege qu'il a ſû lui tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs;
Ou telle une vapeur légere
Egare à l'inſtant qu'elle éclaire
Les trop crédules Voyageurs.

Un Adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche eſt trompeuſe & perfide,
Sa langue eſt un dard homicide
Qui frappe & perce ſans effort,
Comme le chant de la Syrene
Dont la mélodie inhumaine
Par plaiſir donne la mort.

O Ciel ! quelle métamorphose
En cedre change le roseau !
D'un vil chardon fait une rose,
Ou d'un ciron fait un taureau !
Mévius devient un Virgile,
Thersite est l'émule d'Achille ;
Tous les objets sont confondus ;
Rois, connaissez la flatterie,
C'est elle dont l'Idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne bassesse
Adora d'infames Tyrans,
Approuva leur scélératesse
Et leur vendit cher son encens,
La fortune présomptueuse,
La trahison, l'audace heureuse,
Trouverent des adulateurs ;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou Catilina sur le Trône,
Auraient-ils manqué de flatteurs ?

Lorsque pressé de veine en veine
Mon sang s'embrase en s'agitant,
Et porte sa flamme soudaine
Jusques dans mon cœur palpitant ;
Que déjà mon ame obscurcie
M'abandonne à la frénésie ;
En vain le flatteur effronté,
D'une éloquence décevante,

Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma santé.

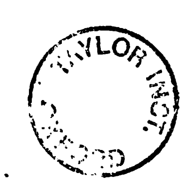
Loin que la basse flatterie
Puisse colorer nos défauts,
Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des Héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Malades, sains, dispos, perclus:
Non, ce n'est point votre éloquence,
C'est l'aveu de ma conscience
Qui décide de mes vertus.

LOUIS qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignait le bras;
LOUIS était grand à la guerre
Et très-petit aux Opéras.
Tous ces monumens de sa gloire,
Qu'un Roi consacre à sa mémoire,
Rendent son triomphe odieux;
Et je méconnais sur le Trône
Le Conquérant de Babylone
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre yvresse,
Rois, Princes, Savans & Guerriers,
Et subjuguez une faiblesse
Qui flétrit vos plus beaux lauriers:
Voyez l'océan du mensonge
Où votre aveugle amour vous plonge;

Vous vous noyez par vanité;
Que votre ame aux flatteurs rebelle,
Brise le miroir infidele
Qui lui cache la vérité.

O vérité pure & brillante!
O fille immortelle des Cieux,
De la demeure étincellante
Daignez descendre sur ces lieux;
La lumiere est votre partage,
Dissipez le sombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raison,
Comme aux doux rayons de l'Aurore,
Le brouillard épais s'évapore
Qui s'étendait sur l'horison.



Ministres qui suivez l'exemple
Des Cinéas & des Mornay,
Vous seuls vous méritez un Temple
Aux plus grands hommes destiné;
Vous dont la critique sévere
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes seuls de vrais amis;
Flatteurs, n'employez plus la ruse,
Ne croyez point qu'elle m'abuse,
Je connais vos traits ennemis.

Césarion ami fidele,
Plus tendre que Pirithoüs,
Je retrouve en toi le modele
De la premiere des vertus.

Que notre amitié sans foiblesse
Nous dévoile avec hardiesse
Et nos erreurs & nos défauts:
Ainsi l'or que le feu prépare,
Se purifie & se sépare
Du plomb & des plus vils métaux.

ODE IV.

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois-je! Quel spectacle! O ma chere Patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie
Chassés de tes Palais, sont bannis pour toujours:
Les beaux Arts sont vainqueurs de l'absurde ignorance,
Je vois de leurs Héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre & le compas;
La Vérité, la Gloire,
Au Temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruïneux Portique,
Abattu par les mains de la grossiéreté,
S'éleve élégamment un Temple magnifique
Au Dieu de tous les arts & de la vérité;

C'est-là que le savoir, la raison, le génie
Ayant vaincu l'erreur à force réunie,
Elevent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;
Ainsi qu'au Capitole
Se portait le symbole
Du succès des Vainqueurs.

Sous le regne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la stupidité,
Ses tyranniques fers traînaient sous leur puissance
Les membres engourdis de la simplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La vérité parut & lui servit de guide;
Il secoua le joug des paniques terreurs,
Sa main brisa l'Idole
Dont le culte frivole
Nourrissait ses erreurs.

Sur la profonde mer où navige le sage,
De sa faible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage,
Il est environné par l'immense infini;
Il se trouve par-tout & ne peut le comprendre,
Il s'égare, il ne peut ni monter ni descendre,
Tout offusque ses yeux, tout échappe à ses sens;
Mais l'obstacle l'excite
Et la gloire l'invite
A des travaux constans.

Par un dernier effort la raison fit paraître
Ces sublimes devins des mysteres des Dieux,

C'eſt par leurs ſoins que l'homme apprend à les connaître,
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource;
Ils ont ſuivi les vents, ils ont percé les airs,
Ils domtent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte Univers.

L'un par un priſme adroit & d'une main ſavante
Détache cet azur, cet or & ces rubis
Qu'aſſemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de ſon trône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain que ſon art examine,
Décompoſe avec ſoin la fragile machine
Et les reſſorts cachés à l'œil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité la ſublîme éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les tems,
Reſſuſciter la voix du ſtupide ſilence,
Des flammes du Génie animer ſes enfans;
Ici coulent des Vers, là ſe dicte l'Hiſtoire,
Le bon goût reparaît, les filles de Mémoire
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs faſtes
De leurs mains toujours chaſtes
Que des noms immortels.

Tel

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
La Nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre & les enfers;
Dans cette immensité chacun a son partage,
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage;
Eole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par sa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages Confidens, ces Ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même est éclairé par eux;
Leurs soins ont partagé l'empire des Sciences,
Leur Sénat réunit toutes les connoissances;
Leur esprit a percé les sombres vérités,
Leurs jeux sont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleurissez Arts charmans, que les eaux du Pactole
Arrosent désormais vos lauriers immortels;
C'est à vous de régner sur le monde frivole,
C'est au peuple ignorant d'honorer vos Autels:
J'entens de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie;
Vous célébrez les Dieux, vous instruisez les Rois;
Une main souveraine,
Un goût puissant m'entraîne
Sous vos suprêmes loix.

ODE V.

LA GUERRE.

BELLONE, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée est livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'apperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages & des morts.

Ce Monstre au front d'airain, le Démon de la guerre,
Monstre avide de sang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proscription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque,
De ses funestes mains la redoutable parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux
Où tenaient les jours des Héros.

La discorde barbare encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique chaos sombre & farouche amante,
Ebranle la Nature & poursuit les vivans;

Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le désespoir, la mort, la trahison, les crimes
Complices & vengeurs de ces cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel transport inoui? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu subitement s'empare de mes sens,
Apollon me possede & son esprit sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens.
Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaisez les transports de vos sens agités
Pour recevoir ces vérités.

Vous, Juges des Humains, vous nés Dieux de la terre,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste Univers;
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains sont vos fils, ayez un cœur de pere:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
Défend & garantit son troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé,
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite.

Et s'il traît ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel eſt pour ſes ſujets un tendre & bon Monarque,
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il allonge pour eux la trame de la parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits,
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achete la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire;
Tels furent ces Héros: Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre-humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines,
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau;
Quelle ſcene tragique étale ce théâtre,
L'Europe à ſes enfans trop cruelle marâtre,
De l'Aſie étonnée arme le puiſſant bras,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un eſſain de barbares,
Les froids glaçons du Nord mille fiers aſſaſſins,
Je les vois réunis, Caſpiens & Tartares,
Marcher ſous les drapeaux Bataves & Germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus aſſez de place,
La fureur des combats vous guide ſur les mers,
Pour troubler un autre Univers.

Quitte enfin le ſéjour de la voûte azurée,
Déeſſe dont dépend notre félicité,

O paix, aimable paix, si long-tems desirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt & l'envie
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers,
Tes myrtes & tes oliviers.

ODE VI.

LES TROUBLES DU NORD.

L'UNIVERS ébranlé, ne respire qu'à peine,
Tout le sang fume encor que la rage inhumaine
Avait fait ruisseler dans l'horreur des combats;
On ne voit sur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça sa furie,
Accablé des débris de sa triste patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funestes,
Ces ruines, ces restes
D'un long embrasement.

Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube & du Rhin les campagnes désertes;
De la fureur des Rois les vestiges sanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laisse encor tous fumans.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent triftement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trop tendres,
Il n'eft plus que les cendres
De vos parens chéris.

Dans fon épuifement, l'Europe frénétique
Sentit de fes transports la folie héroïque,
Et fa faibleffe enfin rallentit fes fureurs,
Défarma la vengeance,
Réprima l'infolence
De fes fiers oppreffeurs.

La paix, du haut des Cieux de Bellone vengée,
Vint planter fur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant fur ces rives
Les Mufes fugitives,
Qu'on ne connaiffait plus.

C'eft toi, fille du Ciel, dont la douce puiffance
Ramene les plaifirs, les arts & l'abondance,
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars;
Le peuple qui refpire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les hazards.

Mais déja fous l'Etna, l'audacieux Typhée
Sent renaître en fon fein la fureur étouffée;

Il veut rompre les fers qui causent son tourment;
De son terrible gouffre,
Le bitume & le souffre
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du Nord s'élevent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moissons;
Quelle est l'ardeur funeste,
Ou bien quel feu céleste
Embrasa ces glaçons?

La nature épuisée, en ce climat sauvage,
Fit naître un peuple obscur dans un dur esclavage,
Rampant stupidement sous un cruel pouvoir,
Nourri dans la souffrance,
Et de qui la vaillance
N'est qu'un vrai désespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine,
Ces Hyperboréens, ces voisins de la Chine,
Ces peuples rassemblés des bords du Tanaïs;
Surpris qu'à la Baltique,
Un Tyran politique
Les ait tous réunis.

Voi de tous tes forfaits quel est le fruit sinistre,
Fléau de la Russie, exécrable Ministre,
Monstre que la discorde a vomi des Enfers;
C'est ton ame infidelle,
C'est ta fureur cruelle
Qui trouble l'Univers.

Mais de l'illusion le brouillard se dissipe,
Dans cet énigme obscur je lis nouvel Oedipe,
Que l'aigle des Césars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous ces monstres du Nord.

Sécouant ses flambeaux, la discorde infernale
Répandant les venins de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour servir sa fureur.

Ah! quand reviendrez-vous, heureuses destinées,
Qui sous le vieux Saturne ourdites les années
Et les jours fortunés de l'Uuivers naissant?
Serait-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un Vengeur tout-puissant?

Et quoiqu'en aboyant l'indiscrete Satyre
Divulgue avéc aigreur que l'Univers empire,
Que nous serons suivis de plus méchans neveux;
Méprisons ces chimeres,
Oui; nous valons nos peres,
Ils valaient leurs aïeux.

Mais quel Dieu sécourable a par sa voix puissante
Arrêté dans son cours l'audace violente,
Dont étaient animés nos furieux Rivaux?
Il prolonge la treve
Il émousse le glaive
Qu'aiguisait Atropos.

Tel que le Dieu puissant qui domine sur l'onde,
D'un coup de son trident frappa la mer profonde,
Dont l'Amant d'Orithie excitait la fureur ;
Les vagues s'appaiserent,
En grondant respecterent
Les loix d'un Dieu vainqueur.

Ainsi lorsque LOUIS en Albion s'explique,
Que l'Univers entend de sa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes loix ;
Mars suspend les allarmes,
Et renferme ses armes
Qui menaçaient cent Rois.

Venez plaisirs charmans, venez graces naïves,
Que vos jeux désormais embellissent nos rives,
Je consacre mon luth au beau Dieu des amours ;
Je suis sous son empire,
Déjà ce Dieu m'inspire ;
Adieu, Mars, pour toujours.

ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

PEUPLES que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
L'orgueil & la molesse
Ne corrompent vos moeurs.

Par l'inſtinct paſſager d'une vertu commune
Un Etat ſous ſes loix aſſervit la fortune,
Il brave ſes voiſins, il brave le trépas;
Mais ſa vertu s'efface,
Et ſon empire paſſe,
S'il ne le ſoutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fiere Auſonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils impoſaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le ſéjour de Capoue
Flétrit tous ſes lauriers.

Jadis tout l'Orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux Guerriers, ſa ſage politique,
De ſes puiſſans voiſins arrêtait les progrès,
Quand la Grece opprimée
Défit l'immenſe armée
De l'orgueilleux Xercès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ſes noires injuſtices,
La lâcheté parut où régnait la valeur,
Et ſa force épuiſée
La rendit la riſée
De ſon nouveau vainqueur.

Ainſi, lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres.

Dans ſon rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop promt à diſparaître,
Son feu s'anéantit.

Le Soleil plus puiſſant, du haut de ſa carriere,
Dans ſon cours éternel diſpenſe ſa lumiere;
Il diſſout les glaçons des rigoureux hivers,
Son influence pure
Ran'me la nature
Et maintient l'Univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource,
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource;
Quand la vermeille aurore éclaire l'Orient,
Les aſtres qui paliſſent,
Bientôt s'enſeveliſſent
Au ſein du Firmament.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modele,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et ſans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des Empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frappant de la haine céleſte;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Deſtins;
Où proſpere le ſage,
L'imprudent fait naufrage,
Le ſort eſt en nos mains.

Héros, vos grands exploits élevent cet Empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
D'un vol toujours rapide il faut vous élever,
Et monté près du faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Est prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prosperes,
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

ODE VIII.

A MAUPERTUIS.

La vie est un songe.

O MAUPERTUIS, cher MAUPERTUIS,
Que notre vie est peu de chose!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain se fane à peine éclose:
Tout périt, tout est emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la destinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du tems
Le seul délai d'une journée.

Mes beaux jours se sont écoulés,
Ainsi qu'une onde fugitive,
Mes plaisirs se sont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raison
Je suis la stoïque leçon,
Lorsque je baisse, elle s'éleve,
Le présent s'échappe sans fin,
L'avenir est très-incertain,
Et le passé est moins qu'un rêve.

Homme si fier, homme si vain
De ce que ton faible esprit pense,
Connais ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme est court, il est borné;
Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les Virgile, les Mévius
Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager & frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amasser?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît & tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;

Vos richesses & vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux Univers;
Pour rétablir votre mémoire,
Rappellez-vous ces Conquérans
Inscrits dans les fastes du tems,
Pourrez-vous égaler leur gloire?

Je veux que de vos grands exploits
La terre paroisse allarmée,
Et qu'au niveau du nom des Rois
Vous éleve la renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie,
Bientôt les siecles destructeurs
Font périr toutes vos grandeurs,
L'homme meurt, le Héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été,
Les siecles grossiront leur nombre;
Elevez-vous à leur côté,
Vous serez caché dans leur ombre,
Si votre ignorante fureur

Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel sera votre sort funeste?
Souvent un tyran furieux
Vante ses exploits glorieux,
Quand tout l'Univers le déteste.

Que de siecles sont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde!
Le tems soumet tout à sa loi,
Le présent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empresse à le suivre:
Homme, ton terme limité
N'est qu'un point dans l'éternité,
Etre un moment, s'appelle vivre.

Si l'homme pouvoit subsister
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oserait-on flatter
L'orgueil sur lequel il se fonde;
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux,
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aspirez à la louange!

Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleste?

Le bien est un songe flatteur,
Et le mal un songe funeste;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connaît notre durée,
Pertes, chagrins, plaisirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richesses, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Eclats faux, éclats imposteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouïr l'apparence;
Non, rien de solide ici-bas,
Tout jusqu'aux plus puissants Etats,
Est le jouet de l'inconstance.

Connaissons notre aveuglement,
Nos préjugés & nos faiblesses,
Tout ce qui nous paraît si grand
N'est qu'un amas de petitesses;
Transportons-nous au haut des Cieux,
De sa gloire jettons les yeux
Sur Paris, sur Pekin, sur Rome;
Leur grandeur disparaît de loin,
Toute la terre n'est qu'un point,
Ah! que sera-ce donc de l'homme?

Nous

Nous nageons pleins de vanité
Entre le tems qui nous précede,
Et l'abſorbante éternité
De l'avenir qui nous ſuccede,
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans ceſſe agités par l'envie,
Pleins de ce ſonge ſéduiſant,
Nous nous perdons dans le néant,
Tel eſt le ſort de notre vie.

ODE IX.

AU COMTE DE BRUHL.

Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.

ESCLAVE malheureux de ta haute fortune,
D'un Roi trop indolent Souverain abſolu,
Surchargé de travaux dont le ſoin t'importune,
BRUHL quitte des grandeurs l'embarras ſuperflu:
Au ſein de ton opulence,
Je vois le Dieu des ennuis,
Et dans ta magnificence
Le repos fuit de tes nuits.

Deſcends de ce Palais dont le ſuperbe faîte
Domine ſur la Saxe en s'élevant aux Cieux,
D'où ton eſprit craintif conjure la tempête
Que ſouleve à la Cour un Peuple d'envieux;

Vois cette grandeur fragile,
Et cesse enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une Ville,
Où tout feint de l'adorer.

Lasse d'un faste égal qui toujours se répete,
Connaissant le besoin du moment de loisir,
Souvent la vanité chercha dans la retraite
La liberté naïve avec le doux plaisir;
Et dans un séjour champêtre
Qu'ornoit la simplicité,
L'opulence a vu renaître
Un rayon de sa gaieté.

Déjà le Printems fuit, l'astre du jour nous brûle;
Le repos nous invite à vivre sous ses loix;
Déjà nous ressentons l'ardente Canicule,
Le paisible berger cherche l'ombre des bois;
Et suspendant son haleine,
L'Amant de Flore épuisé
Laisse sécher dans la plaine
Le jasmin qu'il a brisé.

Tandis que la nature au repos est livrée,
Ton esprit inquiet veille sur les Saxons;
Tu crains déjà de voir la guerre déclarée,
Et la Prusse liguée avec cent Nations,
Les Vagabonds de l'Euphrate
Ravager ces vastes champs,
Qu'en esclave le Sarmate
Cultive pour ses Tyrans.

Les Dieux, par un effet de leur haute ſageſſe,
Ont couvert l'avenir de nuages épais;
Ils confondent toujours la vaine hardieſſe
Qui nous porte à percer ces ténébreux ſecrets:
Remplis de reconnaiſſance,
Jouiſſons de leurs bienfaits,
Et ployons ſous leur puiſſance
Sans nous en plaindre jamais.

L'homme regle auſſi peu le jeu de la fortune,
Qu'il peut régler du Rhin le cours majeſtueux;
Tantôt il porte en paix ſon tribut à Neptune,
Tantôt on voit groſſir ſes flots impetueux,
Gonflé des eaux des montagnes
Briſer ſes freins impuiſſans,
Et ravager les campagnes,
En noyant leurs habitans.

Que l'air ſoit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un ſoleil brillant embelliſſe les Cieux;
Qu'importe à ma vertu, le vain bruit des orages,
Et de l'aſtre du jour l'appareil radieux?
Dieu même n'eſt pas le maître
De réformer le paſſé,
Le tems promt à diſparaître,
L'a dans ſon vol effacé.

Connaiſſez la fortune inconſtante & légere,
La perfide ſe plaît aux plus cruels revers;
On la voit abuſer le ſage, le vulgaire,
Jouer inſolemment tout ce faible Univers;

Aujourd'hui c'eſt ſur ma tête
Qu'elle répand ſes faveurs,
Dès demain elle s'apprête
A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle ſur moi ſa bizarre inconſtance?
Mon cœur lui ſaura gré du bien qu'elle me fait;
Veut-elle en d'autres lieux marquer ſa bienveillance?
Je lui remets ſes dons ſans chagrin, ſans regret:
Plein d'une vertu plus forte,
J'épouſe la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.

ODE X.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne ſon parti ſur les approches de la vieilleſſe & de la mort.

SOUTIEN du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'âge à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et ſans ceſſe mine
Tes jours fugitifs.

La Providence égale toutes choses,
Le doux Printems se couronne de roses,
L'Eté de fruits, l'Automne de moissons,
L'Hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

VOLTAIRE, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a passé la fleur de ses beaux jours,
La raison diserte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand il vieillit, sa superbe sagesse,
Avec dédain condamne la jeunesse,
Qui par instinct suit une aimable erreur;
L'ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'honneur.

Lorsque le tems qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter;
L'intérêt l'amuse
D'un bien qui l'abuse,
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la destinée,
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;

Se peut il, VOLTAIRE,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de prise,
Un bel esprit nous charme à barbe grise,
Lorsque ton corps chemine à son déclin;
Le Dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie,
Des premiers ans de ce vaste génie;
Et c'est ainsi que l'astre des saisons,
Des bras d'Amphitrite
Laisse aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le faible vulgaire,
Qui, sans penser, languit dans la misere,
Traîne ses jours & son nom avili;
Sortant de ce songe,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli.

Tu vois déjà ta mémoire estimée,
Et dans son vol la promte Renommée
Ne publier que ta Prose & tes Vers;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'Univers.

Ces vils Rivaux dont la cruelle envie
Avait versé ses poisons sur ta vie,
Que tes vertus ont si fort éclipsés ;
Vrais pour ta mémoire,
À chanter ta gloire,
Se verront forcés.

Quel avenir t'attend, divin VOLTAIRE,
Lorsque ton ame aura quitté la terre !
A tes genoux vois la postérité ;
Le tems qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité.





ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A MON FRERE DE PRUSSE.

O VOUS, à qui je dois le plus fincere amour,
En qui j'aime le fang qui nous donna le jour,
De mes plus chers Parens la reffemblante image;
Vous qui de leurs vertus poffédez l'affemblage:
O Frere, en qui je vois briller avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les Héros naiffans;
Recevez d'un cœur franc un hommage fincere,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.

Votre efprit par les Arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'eft point enyvré,
De vos aïeux fameux que nous vante l'Hiftoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangere eft indigne à vos yeux;
La vertu, les talens ont-ils befoin d'aïeux?

Le courege d'*Albert* qu'on furnomma l'Achille,
N'eft pour fes defcendans qu'une leçon utile;

Celui qui de *Neſtor* mérita le ſurnom,
Et ce Prince éloquent qu'on nomma *Ciceron*,
Ont reçu pour eux ſeuls ce tribut légitime,
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique eſtime;
Mais il ne paſſe point à la poſtérité;
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce Héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également ſublime,
Lui fit, par l'Univers, donner le nom de *Grand*,
Nous met comme des nains à côté d'un géant;
Il marqua nos devoirs, ſa vie eſt notre livre;
Plus l'exemple nous touche, & plus il faut le ſuivre.

Si, malgré tous les ſoins & l'art du Jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancherait cette plante ſauvage,
Placée indignement ſous un ſi noble ombrage.

Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des Dieux,
N'en ont pas moins paru des Héros dignes d'eux.

C'eſt un roc élevé, que la haute naiſſance;
On y découvre l'homme à travers l'apparence,
Malignement ſuivi par des yeux attentifs,
On juge ſes deſſeins & leurs ſecrets motifs,
Et ſur ſes actions le Public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems,
Il lit au fond du cœur, ſes regards ſont perçans;

Ce Cenſeur ſourcilleux, ce Précepteur ſévere,
Condamne dans les Grands les défauts du Vulgaire;
Richeſſes, dignités, honneurs, rien ne nous ſert,
Un défaut nous décrie, un ſeul faux pas nous perd:
De nos légers écarts la terre eſt informée,
Nous occupons tous ſeuls la promte Renommée,
Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des cenſeurs, ou nous font des rivaux.

Ainſi, plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'eſt lui ſeul qu'on eſtime, & vous devez ſavoir
Combien ſur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un Monarque impoſe & ſe fait ſuivre:
Lorſqu'*Auguſte* buvait, la Pologne était yvre;
Lorſque le grand LOUIS brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout ſuivit la Cour:
Quand il ſe fit dévot, ardent à la priere,
Le lâche Courtiſan marmota ſon Bréviaire.

Tout Prince eſt entouré de vils adulateurs,
De ſes goûts dépravés mercénaires flatteurs,
Qui remplis de mépris pour ſon ame commune,
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.

Alexandre, dît-on, eut le torticoli,
De tous ſes Courtiſans le cortege poli,
Par art négligemment laiſſait pencher la tête.

Des Seigneurs de la Cour tel eſt l'uſage honnête;
Renverſez à la fois la coupe, le poiſon,
Qui corrompant vos mœurs, perdrait votre raiſon.

Quel que ſoit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains ſoit toujours votre ouvrage,
Et plus ils ſont ingrats, plus ſoyez généreux;
C'eſt un plaiſir divin de faire des heureux:
Sur-tout n'abuſez point d'une vaſte puiſſance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance;
Qui ne peut ſe domter, qui ne peut pardonner,
Eſt indigne du rang qui l'appelle à régner.

De nos conditions le deſtin fut le maître,
Et nous ſommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hazard,
L'un guida la charrue, & l'autre fut Céſar:
C'eſt ainſi que d'un bloc un Ouvrier peut faire
Un uſtenſile abject, ou le Saint qu'on révere,
Sa matiere eſt égale, & c'eſt ſa volonté
Qui ſeule en fait l'uſage & forme ſa beauté.

Ainſi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même pere & ſont une famille,
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont de votre ſang;
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur miſere avec votre fortune;
Voulez-vous en effet paraître au deſſus d'eux,
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels ont été les Grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au Temple de Mémoire;
Leur ame juste & pure & sur-tout leur bonté
Annoblit à mes yeux la faible humanité,
Mon cœur en les nommant est ému de tendresse,
On fait en leur faveur grace à toute l'espece,
Peres de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs Souverains.

Il est un monstre affreux, né dans la perfidie,
Cruel dans ses excès & calme en sa furie,
Son visage hideux se cache sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard,
La trahison l'arma de ses noirs artifices,
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices;
Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent;
De ses traits empestés l'atteinte est incurable,
L'affreuse calomnie est son nom redoutable.

Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur,
Fuyez de ses complots la cruelle noirceur;
Penchez vers l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux & l'or,
Dévouez vos beaux jours à cette adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science,
C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
La sagesse est le lait dont l'ame se nourrit,

L'erreur est son poison, l'antidote est l'étude;
D'un si noble travail contractez l'habitude.

L'étude embrasse tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, les mers, le ciel & son auteur,
Les desseins du Très-Haut, ses ouvrages immenses;
Mais que votre esprit fier de ses connaissances,
Perde sur l'infini son tems à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'avec votre savoir marche la modestie,
Ayez toujours pour but l'amour de la Patrie;
Qui s'instruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.

Soyez l'ami des arts & des talens le pere,
Mais sachez réunir par un choix nécessaire
Les qualités du Sage à celle du Héros;
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux;
Au sein de ses exploits, le vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageait son hommage:
Volez à son exemple, étonnez l'Univers,
La gloire a cent chemins, ils vous sont tous ouverts.

Il est une beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paraît resplendissante;
La santé sur son front brille dans sa vigueur,
La gaïeté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie,
Elle aime les plaisirs & même la folie;

Sur un trône de fleurs elle embrasse Vénus,
Et le thyrse à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connaissez-vous point cette aimable Déesse?
MON FRERE, elle est en vous, c'est la vive jeunesse;
Craignez de ses éxcès l'égarement fatal,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.

La mollesse en tout tems fut contraire à la gloire,
Sur elle remportez la premiere victoire;
Domtez vos passions, il en est encore tems,
Elles sont des humains esclaves ou tyrans;
Qui ne les asservit sous un sceptre stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique;
Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux,
Que d'être subjugué par leur pouvoir honteux;
Mais sur-tout des Héros évitez la faiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse;
On peut à tous ses goûts se prêter sagement,
Le plaisir est plus fin goûté modérément;
Je blâme comme vous cette misantropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie,
En nous interdisant tout genre de plaisirs.

Que seraient les humains sans vœux & sans desirs?
Des esprits engourdis, des êtres imbéciles,
De la société membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient ensevelis dans un sommeil fatal:
Nos desirs sont des feux qui réchauffent notre ame,
C'est leur embrasement qu'on redoute & qu'on blâme,

Il eſt certain milieu qu'il faut ſavoir tenir,
La ſageſſe, MON FRERE, y fait enfin venir.

Mais c'eſt bien à mon âge à parler de ſageſſe!
De mes égaremens je ſens toute l'yvreſſe,
Je ſens en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu ſecret mon orgueil confondu;
Sans traîner ce diſcours & trop long & trop ample,
Ah! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

ÉPITRE II.

A HERMOTHIME,

Sur l'avantage des Lettres.

ECOUTEZ, HERMOTHIME, une amitié ſincere
Remplit pour vous mon cœur des ſentimens d'un
pere:
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux,
Ah! faut il vous prier de vouloir être heureux?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois plein de douleur dans votre adoleſcence
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont uſurpé vos ſens,
Le frein de la raiſon ſecoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre paſſage,
Ces feux ſéditieux qui brulent dans votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice,
Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse,
Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
C'est là que les plaisirs ont la voix des Syrenes,
Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes;
La licence, le bruit, la fausse liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oisiveté.

Je vous dois mes secours, je veux d'un bras stoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal & faire évanouir
Ce songe du bonheur dont vous croyez jouïr.

Si le vice abrutit & rend l'homme difforme,
Devez à vos vertus votre premiere forme;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur,
Qui nourrissent l'esprit, qui menent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécile
Qui de ses passions porte le joug servile,
Qui ne distingue point dans sa brutalité
Le plaisir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vuides.

Suivez l'instinct du peuple, ou suivez la raison
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon;
Préférez ses conseils, la raison salutaire
N'interdit point à l'homme un plaisir nécessaire;
Apprenez que c'est moi qui dois vous enseigner
Les plaisirs qui sur vous sont dignes de régner;

Qui

Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'âme,
Nourrissent dans l'esprit une divine flamme,
Qui charment la jeunesse & la caducité,
Brillans dans la fortune & dans l'adversité.
Ces vrais biens au dessus de la vicissitude
Nous suivent dans le monde & dans la solitude,
Malades comme sains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la Cour,
Ils font dans tous les tems le bonheur de la vie.

Les Dieux pour nous marquer leur clémence infinie
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui des deux êtres divins;
L'un c'est le doux sommeil, l'autre c'est l'espérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puissante assistance
Pour les sages exprès fit un consolateur;
Pallas nous amena ce secours enchanteur,
C'est l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle,
Plus on la voit de près, plus elle paraît belle;
Les hommes fortunés que son amour remplit
Négligent les faux biens & cultivent l'esprit;
La science est le don que sa main distribue,
Mais ne présumez point qu'elle se prostitue;
Les Arts sont comme Eglé dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus assidu.

Si vous savez l'aimer, prodigue en ses largesses,
Elle ouvrira pour vous des sources de richesses;
L'usage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'est le trésor sacré de toutes les vertus.

La vérité tenant la plume de l'Histoire,
Embrassant tous les tems présente à la mémoire
Ces Empires puissans que le Ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaisser & mourir.

C'est-là qu'on apprend l'art de régner sans puissance,
En pliant les esprits au gré de l'éloquence;
Qu'on se connaît soi même & que maître de soi,
En domtant ses desirs on est son propre Roi;
Qu'avançant pas à pas, l'expérience sûre,
A force de sonder devine la nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni,
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premieres causes
Et saisir les liens les plus secrets des choses.

Oui le Sage en effet, maître des élémens,
Rassemble tous les lieux, réunit tous les tems;
Il voit avec mépris sur ce triste hémisphere,
De la grandeur des Rois la splendeur passagere,
Et les riens importans que l'on croit ici bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

Ainsi lorsque *Metelle* assiégea Syracuse,
Archimede ignoroit dans un sage repos
Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;
Avidement épris d'une étude profonde,
Aimant des vérités, il éclairait le monde;
Dans sa sublime extase il ne s'apperçut pas
Du monstre dont le fer lui porta le trépas.

Ce citoyen des Cieux habitant sur la terre,
Déplorait les humains qui se faisaient la guerre;
Son esprit affermi contre les coups du sort,
Méprisait les faux biens, les malheurs & la mort.

Mais ces antiques faits vous paraissent des fables,
Voyez donc de nos jours des exemples semblables;
Voyez ce Philosophe entouré de jaloux,
Toujours persécuté, toujours modeste & doux.

Lorsque *Bayle* entendit qu'un démon scholastique(*b*)
Animé contre lui d'un zele fanatique,
Avait à Rotterdam fait rayer les tributs
Que le Batave épris payait à ses vertus;
Tout pauvre qu'il était, se mettant à sourire,
Il plaignit son rival & poursuivit d'écrire.

Malgré la noire envie & les Grands en courroux,
Les trésors de l'esprit restent toujours à nous;
Ils sont.... Mais je vous vois sombre, distrait & tiede;
Je lis sur votre front l'ennui qui vous excede;
» Observez, dites-vous, soixante bons quartiers
» Qui distingue mon nom de ceux des Roturiers;
» On connaît mes aïeux; mon antique noblesse
» M'allia dans l'Empire à mainte fiere Altesse;
» Je possede des biens, des talens, de l'esprit,
» Et je plais, si j'en crois ce que le monde en dit;
» La Nature agissant comme une tendre mere,
» A si bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.

(*b*) *Jurieu.*

J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous ;
Mais sans vous courroucer, qu'il soit dit entre nous,
Elle eut autant de soin de cette pierre brute,
De ce cocon de soie au ver servant de hute,
De la vigne qui craît sauvage dans les champs.

C'est l'Art qui les raffine, il taille les brillans,
Et ce cocon filé passant sur des roulettes,
Artistement tissu par mille mains adroites,
Eblouit dans l'étoffe, & ses riches couleurs
L'égalent à l'iris & surpassent les fleurs.

La vigne produirait sans Jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar des pampres inutiles;
Quand la Nature a fait, c'est à l'Art de polir,
Et le grand point consiste à savoir les unir.

Vous avez de grands biens, mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire?
Et que de vos aïeux les insignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne sont plus?
Votre esprit est imbu des préjugés vulgaires,
Vos parchemins usés ne sont que des chimeres,
Le mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
Que le hasard réclame & reprend comme siens.
Quelle erreur d'y placer notre bonheur suprême!
Leur prix est idéal, ils ne sont rien d'eux-mêmes.

Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent,
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent;

Quand Berlin le méprise & que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure en plaignant son délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait sur son bien ?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux Bernard personnage burlesque,
Qui Seigneur suzerain de huit millions d'écus,
Sans graces, sans talens, mais fier d'être un Plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte :
Et pour tout parasite également couverte ;
Dans la maison logeait un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambroisie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avait choisi sa place.

Vint à cette maison un Duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savait l'Apicius français.
Que voulez-vous ? lui dit un Suisse à bonne mine :
Celui des deux Bernards auprès duquel on dîne ;
Répondit le Seigneur d'un air déterminé,
Méprisant les Bernards, estimant le dîné,
Trouvant à la maison, à la table peut-être,
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.

HERMOTHIME, les biens ne font que des jaloux,
Ils semblent nos amis, ils sont à nos genoux ;
La fortune à leur gré d'un sot fait un Voltaire,
Sommes-nous malheureux ? nous cessons de leur plaire ;
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,

La main qui les nourrit ne les retrouve plus ;
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit personne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.

Le mérite à la longue, à coup sûr est vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé ;
Tout l'appareil pompeux de sa magnificence
En vain cachait d'un fat la sotte insuffisance ;
C'est un ballon bouffi qui s'enfle par le vent ;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'affaisse à l'instant.

La fortune en ses dons n'en a point de solides,
Ses progrès sont subits, ses chutes sont rapides ;
Je méprise un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu,
Au jeune........ qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, l'embellit, le cultive,
Au sceptique d'Argens, au sage Maupertuis,
A l'Homere Français, des arts le digne appui.
Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soyez sage en vos moeurs & dans les arts habile ;
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché,
Le mérite à la longue est toujours recherché,
Le besoin le connaît, il l'implore, il l'admire.

Le premier des plaisirs est celui de s'instruire ;
C'est peut être le seul qui souffre des excès,
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaisirs pervers qu'avec raison je blâme,
Laissent en nous quittant un vuide affreux dans l'ame.

Et le pesant ennui blazé sur tous les goûts,
L'air sombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.

Si l'appas de la gloire en secret vous attire,
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon, que pour les fils de Mars.

. . . .

Au mérite, à l'esprit, à la vertu du Sage.

Le Vainqueur de l'Asie en subjuguant cent Rois
Dans le rapide cours de ses brillants exploits,
Estimait Aristote & méditait son livre;
Heureux si son humeur plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus!
Mais ce même Alexandre arrêtant sa furie,
Dans Thebes, de Pindare épargna la Patrie.

La Grece était alors le berceau des beaux arts;
La science y naquit sous les lauriers de Mars;
De la gloire des Rois, vains juges que nous sommes!
L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

Avant qu'on eût vu Rome au point de sa splendeur,
Le Sénat n'honorait que la seule valeur;
Mais le grand AFRICAIN destructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la science,
Apprit par son exemple à ses grossiers Rivaux,
Que les arts n'ont jamais dégradé les Héros.

César vint après lui, le Vainqueur de Pompée
Tint dans ses mains le sceptre & la plume & l'épée.

Depuis l'heureux Auguste appaisant l'Univers,
Dans un Temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La muse de Virgile & la lyre d'Horace,
A la postérité pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illusions
Détournerent nos yeux de ses proscriptions.

Après les Antonins, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit son vol vers la céleste Cour;
Le Dieu du goût quitta ce terrestre séjour;
Le Tibre vit les Huns se disputer ses rives,
Et l'on n'entendit plus que muses fugitives
Attendrir l'Orient de leurs tristes récits.

Douze siecles après s'éleva *Médicis*,
A sa voix les beaux arts rappellés à la vie,
Pour la seconde fois ornerent l'Italie.

François premier en vain chez ses peuples grossiers
Des Grecs & des Latins transplanta les lauriers;
Ces tems si fortunés n'étaient pas près d'éclore,
Richelieu par ses soins en prépara l'aurore;
LOUIS à sa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut tout à la fois, Térence, Cicéron,
Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluste,
Et l'on revit les jours d'Alexandre & d'Auguste.

Ainsi tous ces Héros dans ces tems fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés;
L'exemple & le plaisir guidaient à la science,
Et la gloire en était l'illustre récompense;
Qu'heureux sont les mortels avides de savoir!
Eclairer notre esprit est pour nous un devoir.
La science, HERMOTHIME, est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

Esprits anéantis, Automates pésans,
Imbéciles humains absorbés dans vos sens,
On voit revivre en vous ce Monarque superbe,
Qui privé de raison dans les bois broutoit l'herbe,
Votre vie est un rêve, un stupide sommeil,
Et vous aurez vécu sans avoir de réveil.

Craignez ce sort affreux, ô mon cher HERMOTHIME,
Prêt à vous assoupir, que ma voix vous ranime;
Laissez, laissez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégouts:
Opprobres des humains que le monde méprise.

La sagesse prospere où périt la sottise;
A tout être créé le Ciel accorde un don;
Aux animaux l'instinct, aux hommes la raison,
Qui vers les vérités sent son ame élancée,
Animal par les sens est Dieu par la pensée;
Pourriez-vous négliger ce présent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des Cieux?

L'esprit se perd enfin chez les Sardanapales,
Il est pareil au feu qu'attisaient les Vestales;
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accraît sans cesse, il s'éteint & périt.

Voilà le seul parti que le sage doit suivre,
Végéter c'est mourir, beaucoup penser c'est vivre.



ÉPITRE III.

SUR LA GLOIRE,

ET SUR L'INTÉRET.

SOIT dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse;
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriere-saison,
Il est tems d'écouter la tardive raison;
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse;
D'autres tems, d'autres mœurs, à la fin la sagesse
Etouffe les transports de nos desirs ardens:
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens,
Et la balance en main, pesons au poids du juste
Les cruautés d'Octave & les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Pouvons-nous le donner à ce fier Insulaire,
Qui de son cabinet croit agiter la terre;
De ses propres sujets habile séducteur,
Qui des Grands & des Rois dangereux corrupteur,
Marchande au poids de l'or un secours mercénaire,
Et souscrit en riant cet arrêt sanguinaire:
Mortels égorgez-vous, tel est mon bon plaisir.

Comment ſans murmurer enfin peut-on ſouffrir,
Qu'un lâche, un Harpagon, qu'un miſérable avare,
Du nom de vertueux par vanité ſe parc!
Par quel droit oſe-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il eſt l'uſurpateur,
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites,
Quels ſont donc ſes hauts faits? Quels ſont ſes grands mérites?

Son navire eſt frêté, prêt à ſortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le ſort,
Il brûle de partir & ſon eſpoir le flatte
D'acquérir les tréſors de l'Inde & de l'Euphrate,
D'enrichir ſes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins.
Mais l'aquilon s'appaiſe, on l'appelle, il s'embarque,
On leve l'ancre, il part plus content qu'un Monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons,
L'Eté n'a plus de feux, l'Hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut Alcide,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots lancés aux Cieux retombent aux Enfers,
Eole ſe déchaîne & pouſſe dans ſa rage
Le vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés Pilotes, Matelots,
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide;

A peine est-il sauvé que l'intérêt avide,
Sans daigner lui dônner le tems de se sécher,
L'entraîne en lui disant: » Debout, il faut marcher,
» Méprise des dangers la terreur importune;
» Les chemins épineux sont ceux de la fortune.

Le péril qui n'est plus est bientôt oublié,
Ce malheureux avare à l'intérêt lié
N'hésite qu'un moment; sa funeste habitude,
L'ardente soif de l'or, l'espoir, l'inquiétude,
Chassent de son esprit tout desir de repos,
Le sommeil sur son front voit faner ses pavots,
Et notre forcené tout mouillé du naufrage,
Une seconde fois court affronter l'orage.

Pourra-t-il dévorer ses trésors amassés,
Ces barres, ces lingots dans sa cave entassés?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous sommes!
Le sort plus qu'on ne pense égale tous les hommes;
A nos nécessités le Ciel avait pourvu,
Quel usage Midas fait-il du superflu?
Je vois de jour en jour accraître ses miseres
Par de nouveaux besoins devenus nécessaires,
Moins riche des trésors dont il sent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne possede pas.

C'est bien pis si ce fou comblant le ridicule,
Sans jouïr de son bien sans cesse l'accumule,
Afin qu'un beau matin, la mort à l'œil hagard
De sa tranchante faux moissonnant le Richard,

Mette en possession de cette immense proie
Un parent affamé qui s'en pâme de joie;
Qui sans donner le tems d'enterrer le vilain,
Vuide son coffre fort & boit son meilleur vin;
Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême!

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même,
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain,
Il marche à la grandeur le poignard à la main,
Ses desseins, ses hauts-faits sont autant d'injustices,
Tout jusqu'à ses vertus devient en lui des vices;
Ces tristes passions charment des cœurs pervers,
Renversent les Etats & troublent l'Univers.

Je vais sur ce sujet vous conter une histoire;
Le sordide INTERET & la superbe GLOIRE
Voyageant par le monde enrôlaient ici bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats;
Pâtres, Bourgeois, Guerriers, Prêtres, Seigneurs, Ministres,
Etaient bientôt séduits par leurs bienfaits sinistres;
Ils virent en passant près d'un petit hameau
Un Berger peu connu qui guidait son troupeau,
Il se nommoit Damon, & malgré sa naissance,
Des plus rares talens il avoit la semence,
De l'esprit, un cœur tendre, & dans sa pauvreté
Du goût pour le repos & pour la liberté;
Seul avec sa Philis, ses moutons, sa houlette,
Il vivoit loin du monde, heureux dans sa retraite.

» Quel Berger, dit la *Gloire*, Ah! verrons-nous tous deux
» Qu'il nous fasse l'affront d'être heureux à nos yeux?
» Nous avons égaré dans nos routes scabreuses,
» Des plus sages humains les ames vertueuses;
» Que de mortels sans nous dans le sein de la paix
» Jouïraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
» Aurons-nous vainement troublé toute la terre?
» Allumé tant de fois le flambeau de la guerre?
» Et nagé dans le sang des Guerriers expirans?
» Quoi! tandis qu'ici bas nous sommes tout-puissans,
» Mon frere, verrons-nous lâchement sans rien dire,
» Que cet heureux Berger échappe à notre empire?
» Ah! troublons son repos, égarons sa vertu,
» Qu'il tombe dans le piege, à nos pieds abattu.

Alors pour mieux voiler leur funeste imposture,
Ils prennent d'un Berger l'habit & la figure,
Ils abordent Damon d'un air doux & flatteur;
La *Gloire* parle ainsi: » Je te plains, cher Pasteur,
» Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
» Restent ensévelis pour nous & pour le monde?
» Quitte l'obscurité, connais-toi mieux Damon,
» C'est une double mort que de mourir sans nom;
» Il faut à tes vertus une illustre carriere,
» Il est tems, viens, suis-moi, parais à la lumiere,
» Cesse de te cacher ton mérite éminent,
» La fortune t'appelle & la gloire t'attend.

» J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
» Choisis, deviens Auteur, Ministre ou Capitaine,

„De tes contemporains, applaudi, respecté,
„Ton nom peut passer même à l'immortalité.
„Vois tu bien ces Bergers éblouis de ta gloire,
„S'écrier tous surpris & ne pouvant le croire,
„C'est donc là ce Damon que nous connumes tous!
„Colin & Licidas en sont déjà jaloux,
„Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs sans pareilles!

Damon à ce discours nouveau pour ses oreilles
Sent un trouble secret; un charme suborneur
A porté son poison jusqu'au fond de son cœur,
L'ambition soudain de son esprit s'empare.

L'*Intérêt* attentif s'apperçoit qu'il s'égare,
Il saisit le moment qu'il est déjà troublé,
Afin de lui donner un assaut redoublé,
Et d'exciter encor dans le fond de son ame
L'insatiable soif de son métal infame:
„Connais ton ignorance, ô rustique Pasteur!
„Apprens de moi, dit-il, quel est le vrai bonheur:
„Tu n'es qu'un indigent & tu crois être sobre;
„Va, ta simplicité dans le fond n'est qu'opprobre,
„Quoi! Damon lâchement esclave d'un troupeau,
„Abreuve ses brebis, lès tond de son ciseau,
„Tandis que tant d'humains vivant dans l'opulence,
„Ont consacré leurs jours à la molle indolence?
„Ah! quel luxe charmant s'étale chez les Grands!
„Des Palais somptueux logent ces fainéans,
„Leurs promenades sont des pompes triomphales,
„Leurs repas des festins, leurs jeux des saturnales,

„Les

» Les humains ici-bas aux richesses soumis
» Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis;
» Sans argent il n'est rien que misere & bassesse,
» On prône vainement la stérile sagesse;
» Un esprit merveilleux, un mérite divin,
» Vous laissent sans argent un vertueux faquin.
» L'or a dans ces climats une entiere puissance,
» Il donne à tous vos goûts une heureuse influence;
» Faut-il faire valoir des droits litigieux?
» Votre cœur brule-t il d'un feu séditieux?
» Frappez d'un marteau d'or, les portes sont ouvertes,
» Vos talens sont prônés, vos sottises souffertes;
» De l'Univers entier ce précieux métal
» Est le premier mobile & le nerf principal.

Le malheureux Damon que l'*Intérêt* assiege,
Ne peut plus résister & tombe dans le piege.
Ses moutons & Philis objets de ses plaisirs,
Sont effacés soudain par de nouveaux desirs,
Ce champêtre séjour lui devient insipide;
Des grandeurs & des biens sentant la soif avide,
Il abandonne enfin Philis & ses brebis.

Dieux! Que devintes vous, malheureuse Philis?
Cette amante aussi-tôt demi-morte & glacée,
Rappelle son amant d'une voix oppressée;
Ses larmes & ses cris ne peuvent l'attendrir,
L'inconstant de sang froid part sans la secourir;
L'intérêt l'endurcit & la gloire hautaine,
En méprisant Damon avec elle l'entraîne.

Que d'attraits séduisans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune Pasteur dont la simplicité
Sort novice & sans fard des mains de la nature!
Incertain sur le choix , il erre à l'aventure,
Le desir de briller & d'acquérir un nom,
Des neuf savantes sœurs le rend le nourrisson;
Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées,
Il en veut par ses soins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abregent son chemin,
Il passe promtement dans le Pays Latin,
Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie,
Sécondé dans son vol des ailes du Génie,
On le voit au grand jour publier ses écrits;
Se placer parmi vous, Messieurs les beaux esprits;
Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante satyre,
Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts,
Et blâmant hautement son ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris il apprend à se taire.
Damon quitte le Pinde & des desseins plus hauts
L'élevent au Théatre où brillent les Héros,
Il vole sur les pas de Mars & de Bellone,
Il venge sa patrie, il raffermit le trône,
Il brave les périls, il cherche les hazards,
Il conduit les assauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ses combats nombreux sont suivis de conquêtes;

Quelques membres de moins, quelques ſuccès de plus,
Damon ſerait l'égal du Vainqueur de Brutus.

Mais on brigue, on conſpire, & l'implacable envie
Répand avec fureur ſes poiſons ſur ſa vie;
Du front victorieux de ce jeune Guerrier
Elle vient arracher le ſuperbe laurier.

De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par ſon bras a pu ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du Miniſtre ont allumé la haine,
Encore une victoire & ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats;
On l'accuſe & ces bruits volent de bouche en bouche,
Le Courtiſan malin & le Guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah Damon! Quelle épreuve! Ambition trompeuſe!
Telle eſt de tes Héros la récompenſe affreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer
Souvent un envieux les fait tous éclipſer:
Damon dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déchu de ſon pouvoir au ſein de la victoire,
Perdu par ſes jaloux lorſqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de ſoldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.

Il paraît tout-à-coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas croyant porter l'Europe,
Devient, sombre, rêveur, défiant, misantrope;
Damon comme soldat fut simple dans ses mœurs,
Il se livra Ministre aux vices des Grandeurs.

Lorsque la Politique adoptant le Sophisme,
S'imbut des trahisons du Machiavélisme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que Ministres trompés & Ministres trompeurs;
On proscrivit l'honneur par ces fausses maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes;
Cette corruption qui l'infecte soudain,
Rend Damon soupçonneux, double, dur, inhumain,
Yvre de son pouvoir & plein de son systême,
Il ne voit, ne connaît & n'aime que lui-même.
Ce n'est plus ce Berger qui modéré, content,
Qu'un sort doux, mais uni, rendait compatissant;
C'est un Riche écrasé du poids de sa richesse,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la tristesse:
Il aime son aisance, il trouve des travaux,
Il cherche des amis, il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le mystere,
L'événement douteux devient-il contraire?
Le public prévenu contre l'Infortuné
Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.
Tandis qu'il se consume à supporter ses peines,
Le tems qui détruit tout déjà glace ses veines.

Comme l'on voit souvent de jeunes libertins
Aux bachiques excès consacrant leurs festins,
Quand un sommeil heureux à cuvé leur yvresse,
Récouvrer au réveil l'esprit & la sagesse;
Ainsi de son erreur rejettant le poison,
Damon retrouve enfin sa premiere raison,
Il maudit l'intérêt, la gloire & sa folie,
Et reprend ses moutons & sa premiere vie.
Philis à son retour, la constante Philis,
Embrassant son amant vit ses vœux accomplis;
Damon jouït en paix d'une heureuse vieillesse,
Et goûta des plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ses moutons!
Les frivoles faveurs que fait la Renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour;
Ils sont autour de vous, mais semblables à Tantale,
L'onde en vain se présente à sa levre fatale,
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

Allez donc maintenant, *Avare*, *Ambitieux*,
Follement vous bouffir de pompeuses chimeres;
Nos fortunes, Mortels, ne sont que passageres.
Tel possede aujourd'hui de superbes jardins,
Qui seront dès ce soir peut-être en d'autres mains.
Ces biens nous sont prêtés, rien n'est sûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie?

Le tems emporte tout, les Maîtres, les Sujets;
Pour des momens si courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi sans profiter des biens qu'on nous destine,
Nourrir en notre esprit une guerre intestine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever!

Mais par tout ce discours qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la mer du monde un Pilote bien sage
Doit préférer le port aux risques du naufrage.



ÉPITRE IV.

A ROTTEMBOURG.

Sur les Voyages.

J'EN conviens, ROTTEMBOURG, quoi que l'on en présume,
L'homme est un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné,
Est par un vieil usage aux abus enchaîné;
L'immortelle sottise allant de race en race,
Maîtrisera toujours la faible populace;
Le siecle la transmet aux siecles à venir,
Tout sot est son sujet né pour la soutenir,
Il pratique avec soin son ridicule Code.

Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Ses fantasques décrets, ses tyranniques loix,
Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée,
Ses changemens subits qui la font un Protée;
Je compterais plutôt les roses du Printems
Les épis de l'Eté, les grapes des sarmens,
Et de l'Hiver glacé..... Mais sans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.

Remarquez, Rottembourg, que de peres chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,

Prévenus pour un fils que leur amour protege,
Lui font courir l'Europe au sortir du College;
Lors même que ce fils est dépourvu de sens,
Pleins de leurs préjugés, ces obstinés parens
Osent nous soutenir qu'ainsi le veut l'usage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
C'est un remede sûr & dès long-tems prescrit,
Qui guérit la cervelle & donne de l'esprit.

Qu'un Dieu fléau des sots puisse un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londres,
Raffinerait-il plus que celui de Berlin,
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal sain?
L'esprit est inhérent & propre à la personne,
Le climat n'y fait rien, la nature le donne;
Un organe bouché ne se formerait pas
Dans les serres où l'art mûrit les ananas.

Ah! verrai-je toujours l'Allemand imbécile
De ses opinions esclave trop docile,
Penser & raisonner si ridiculement?

Un jour je m'emportai & leur dis brusquement:
» Avez-vous résolu dans votre frénésie
» De vous deshonorer vous & votre patrie,
» En promenant par-tout, sans valable raison,
» L'opprobre de la Prusse & de votre maison?
» Et que diront de nous les nations polies?
» Certes leur vanité rira de nos folies,

» En voyant arriver ce vol de nos badauts,
» Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots;
» Je crois voir des Français qui secouant la tête
» Diront avec dédain: ah! que ce peuple est bête!
» L'esprit est concentré chez les Parisiens,
» Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.

Ainsi je leur parlai, les raillant sans scrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'Univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.

Soit qu'il voyage donc, s'il le faut aujourd'hui,
Je l'attens de pied ferme à son retour chez lui;
Que fait-il? qu'a-t-il vu pendant sa longue absence?
A-t-il l'esprit de *Stil?* en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat,
De stupide qu'il fut il est devenu fat;
Et jouant l'étourdi sans pouvoir jamais l'être,
C'est un lourdaut badin qui fait le petit maître.

Chrysippe, dites-vous, est un homme prudent,
Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant,
Son école est le monde, & son pere qui l'aime,
Assuré de ses mœurs l'abandonne à lui-même;
Avec son esprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens

Et les bonnes maisons.... dites les dangereuses;
Chez l'Abbesse *Paris* & ses Religieuses,
Votre phénix de fils décemment introduit,
De son zele dans peu recueillira le fruit;
Au pieux exercice ardemment Catholique,
Il en emportera Dieu sait quelle relique;
Qui macérant sa chair, lui fera ressentir
D'un plaisir passager le cuisant repentir.

S'il passe chez l'Anglais, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette nation,
Bizarre & singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie;
Dieu vous garde sur-tout pour comble de manie,
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le splin par goût,
Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
Pour marque des progrès qu'il fit dans son voyage,
Il ne se pende un jour à la fleur de son âge.

Si Paris le retient dans un Hôtel garni,
Voyez son char superbe artistement verni,
Ses laquais chamarrés, ses festins, sa dépense,
Au Cours, à l'Opéra sa folle extravagance,
Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan;
Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
Qu'ira-t-il faire enfin dans sa triste patrie?

Ce Seigneur opulent qui prodiguait son bien,
Puni de ses excès doit par-tout & n'a rien,

Et pour lui la fortune ayant tourné sa roue,
Sans laquais, sans carosse il trotte dans la boue ;
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront dès demain crever à l'Hôpital.

Mais Posthume, dit-on, doit vous charmer sans doute,
Ce pere prévoyant choisit une autre route ;
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un Théologien ;
Cet austere Mentor guidant ce Télémaque
Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des séductions garantissant son cœur.....

Suffit, je vous entens, ce dévot Gouverneur
Brutalement savant, sans monde, sans manieres,
Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
Aurait besoin lui-même afin qu'on le souffrît,
D'un maître qui daignât raboter son esprit.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule?
Le pupile encloîtré tenu sous la férule
Par ce cuistre ombrageux de ce dépôt jaloux
Gardé dans sa maison sous de doubles verroux,
De prisons en prisons voyageant par le monde,
De l'Univers entier pourrait faire la ronde,
Il verrait tout au plus les dehors des Cités,
Des enseignes, des murs & des antiquités,
Il n'aura fréquenté, grace au cuistre incommode,
Qu'un nombre d'artisans ministres de la mode,

Et ſi ſon plat dévot n'en eſt point allarmé,
Il verra de ballets un maître renommé,
Qui juſqu'à l'entrechat portant ſa connaiſſance,
Fera couler ſes pas au gré de la cadence;
Le beau monde ſur tout qu'on recherche avec ſoin
Sera fui du bourru qui ne le connaît point,
Qui prend Londres & Paris pour des lieux exécrables
Où le Ciel doit lancer ſes foudres redoutables.

Poſthume, je vous plains, il valait mieux, je crois,
Elever votre fils ſous vos ſéveres loix;
Voyez comme il paraît ſombre, craintif, ſauvage,
La honte & l'embarras se lit ſur ſon viſage,
Viendrait-il de Paris cet aſyle des jeux?
Non, vous m'en impoſez, ce fils ſort des Chartreux.
Ah l'utile projet! Ah la belle dépenſe!
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
Que fait il? qu'a-t-il vu? qu'en fit ſon Directeur?

Mais voyez ſes habits, ils ſont du bon Tailleur,
De ſes cheveux tappés l'élégante friſure
D'un toupet arrangé releve la parure;
Il met du grand *Paſſot* le génie aux abois,
Ses manchettes d'un pied débordent ſes longs doigts.

Eh! quoi pour s'ajuſter fit-il ce long voyage?
Qu'on aurait épargné de longueur & d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier & Friſeur & Tailleur à Berlin! . . .

Un jour leur eût suffit pour orner sa figure;
Croyez-vous que ce fils pourra par sa parure,
Malgré son esprit sec & son cerveau perclus,
Nous faire illusion sur son peu de vertus?

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces peres,
De leurs desseins secrets pénétrons les mysteres,
Ils ont sans doute un but, & ces sages parens
Auront pensé sur-tout au bien de leurs enfans.
Dites, lorsque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air & les usages,
Qu'ils seront plus Francais, plus Anglais que Germains;
Quels utiles emplois leur préparent vos soins?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hazard en décide & non votre prudence.

Je vois vos voyageurs s'empresser chaque jour;
L'un Juge postulant se présente à la Cour,
Il a pris ses degrés & soutenu ses theses
A l'Université des coulisses Françaises;
De crainte que Cujas ne gâtât son cerveau,
Il ne lut que Mouhi, Moncrif & Marivaux;
Il n'est aucun discours que son esprit fertile
N'embellisse d'un trait cité d'un Vaudeville.
O le Juge excellent! Heureux sont les plaideurs
Dont le sort dépendra de pareils Rapporteurs!

Le flasque Dameret, fils chéri de sa mere,
Jeune athlete énervé des combats de Cythere,

Desire de couvrir ses membres délicats
Du fer & de l'acier dont s'arment les soldats;
Il n'a jamais connu Vauban, Folard, Feuquiere,
Mais l'art d'aimer d'Ovide est son cours militaire.

Cet autre à son retour va se mettre à l'écart,
Imite ses aïeux & se fait campagnard;
C'était bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont usé de leur tems;
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens
Errans comme ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,
Prirent en voyageant un goût si vagabond,
Que ne pouvant depuis rester à la maison,
Se dévouant par choix aux grandes aventures,
Finirent en frippons tout chargés d'impostures?

L'Allemagne féconde en plats originaux,
En compte chez les grands des plus fous, des plus sots,
Leur impuissant orgueil plein de la Cour de France,
Imite les LOUIS par leur magnificence,
Des Princes dont l'Etat contient six mille arpens,
Réduisent en jardins la moitié de leurs champs,
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Versailles,
Oppressent leurs sujets gémissans sous les tailles,
Dans leurs vastes palais on chercherait un jour,
Avant que d'y trouver le Prince avec sa Cour.

Dix hourets font leur meute & cent gueux leur armée;
Ils sont nourris d'encens, ils vivent de fumée,
C'est le faste des Rois gravé dans leurs cerveaux
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites Provinces,
Fallait-il voyager & voir tant d'autres Princes
Enfler leur vanité, se rendre malheureux?
Qu'on eût fait sagement de les garder chez eux!

Ces exemples récens ne corrigent personne,
La coutume se suit, soit mauvaise, soit bonne,
L'homme est imitateur sans penser, sans juger,
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette classe,
Elle suit Farfillau qui la mene & qui chasse,
S'il aboie, aussi-tôt tout aboie après lui,
Sans connaître le cerf qui devant elle fuit,
Sans savoir où ce chien par sa course les mene,
En jappant après lui ne le suivent qu'à peine.

Nos gothiques Aïeux dans leur grossiéreté,
Ignoraient les douceurs de la société;
Les Arts qui fleurissaient en France, en Italie,
N'avaient point réchauffé la froide Germanie;
De la Seine & du Tibre ils décoraient les bords,
Le besoin demandait qu'on voyageât alors.
L'Allemagne depuis quittant sa barbarie,
Par les Arts à son tour à la fin fut polie;
L'urbanité Romaine orna toutes les Cours,
Mais sans autre dessein on voyagea toujours;

Cet abus en craiſſant allant à la ſottiſe,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamiſe.

Mais malgré la coutume & tous ſes ſectateurs,
Il eſt des gens ſenſés au-deſſus des erreurs,
Qui préſageant de loin & calculant d'avance,
Peſent leurs actions au poids de la prudence.

Oui, Varus a raiſon, il prétend que ſon fils
Augmente ſes talens par des talens acquis,
Et des pays lointains rapporte en ſa patrie,
De la capacité, du goût, de l'induſtrie,
Afin que plus utile à ſoi même, à l'Etat,
Dans l'emploi qui l'attend il ſerve avec éclat.

C'eſt ainſi que l'on voit ſur des troncs ordinaires
Enter ſoigneuſement des branches étrangeres,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainſi l'heureux Jaſon revint en Conquérant
Rapporter la toiſon dans Argos ſa patrie,
Il faut au Voyageur un but & du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce diſcours
Je vois de chez Vincent partir de jeunes ours;
Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le ſage vainement vous attaque & vous fronde.
Il n'eſt que trop certain, les écarts des aïeux
N'ont jamais corrigé leurs indiſcrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à ſa bêtiſe,
Maudit ſoit qui prétend réformer ſa ſottiſe:

Qu'on

Qu'on s'abandonne au mal,qu'on s'abandonne au bien,
Voyage qui vondra, je n'en dirai plus rien.

Qu'on ſuive votre exemple, on aura mon ſuffrage,
Je condamne l'abus en approuvant l'uſage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, ROTTEMBOURG, qu'ils voyageaſſent
tous.

ÉPITRE V.

A D'ARGENS.

Sur la faibleſſe de l'Eſprit humain.

OUI, je doute avec vous, j'adopte cher D'ARGENS,
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légérement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois entre les mains d'un Philoſophe libre,
Sa balance en flottant reſpecter l'équilibre.

Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer,
Fier & préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider, c'était une faibleſſe;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des Docteurs.

En songe je volais aux plaines immortelles,
Ouvrant les yeux j'ai vu que je n'avais point d'ailes,
Je sus me défier d'un esprit inventif,
Curieux mais léger, promt mais spéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait son ouvrage.

Il me semble, D'ARGENS, tout étant pour l'usage,
Que nous avons reçu certain degré d'esprit,
Qui bien que limité pour nos besoins suffit.
Cet esprit fut pour nous un présent nécessaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine misere;
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait succombé sous le nombre des maux;
Imbécile en naissant, exposé sans défense,
La mort l'eût moissonné dès sa plus tendre enfance:
Un tissu délié, de fragiles ressorts
Artistement unis composent notre corps;
Contre les aquilons & la bise perçante,
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;
Il fallait en tout tems combattre les saisons,
Toudre, filer, ourdir & tramer les toisons,
Charpenter dans les bois, creuser dans les carrieres,
Et sur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais sur tout autre soin il fallait se nourrir,
Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
Par des sons variés interpretes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre sûreté créer des Arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, domter les animaux;

Ainsi sur nos dangers la nature attendrie,
A la faiblesse humaine accorda l'industrie.
Mais lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut,
Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de ses yeux téméraires
La nuit dont la nature a voilé ses mysteres,
Son audace frivole, au lieu d'embrasser tout,
De son étroite sphere apprend à voir le bout.
Non, l'esprit hors de sens n'a plus d'intelligence,
Nos organes grossiers font toute sa puissance,
Notre raison sans eux comme un esquif léger,
Sans boussole & sans mâts flotte au gré de la mer;
Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des absurdités tout systême conduit,
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.

Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur tant de profondeur qu'il ne sauroit connaître?

Par le rapport des sens & leurs illusions
Il reçoit des objets quelques impressions;
A l'entendre on dirait que le maître du monde,
Quand il forma les Cieux, quand il abaissa l'onde,
Daigna le consulter sur ses profonds desseins,
Qui reglent la nature & fixent les destins;
Et l'orgueilleuse Athene & la savante Rome
Définissaient les Dieux lorsqu'ils ignoraient l'homme.

Est-ce à toi, vil mortel, à l'esprit limité,
D'asservir sous tes loix l'immense éternité?

Parle, insecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Voi l'abîme des tems & ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces siecles si nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux,
Ton œil qui peut à peine endurer la lumiere,
Prétend percer des Cieux la brillante carriere?

Plutôt des humbles champs où s'éleve Berlin,
L'on pourroit découvrir le superbe Apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes,
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés cet énigme muni,
En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce Docteur ce qu'est la cohérence,
S'il connait la matiere & sa pure substance?
Il avouera que non, mais sans cesse il écrit
En mots alambiqués un roman sur l'esprit;
Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame,
C'est un souffle, une essence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et se perd dans sa route au lieu de l'applanir.
Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile,
Voulant être profonde est tout au plus subtile.
Sait-il donc s'il est libre, ou si sa volonté
Obéït en esclave à la fatalité?
Il ne se connaît pas, mais son esprit devine
Que ce vaste Univers n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du sein de l'antique chaos;

Et ce juge éclairé décidant sans connaître,
Dira comme de rien se peut former un être?
Sait il ce qu'est le vuide? A-t-il pu concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir?

Laissons à cet Anglais digne de notre estime,
L'honneur d'avoir trouvé par un calcul sublime
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion,
Et quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps pesant sur l'autre également l'attire?
Le grand Newton l'ignore & son art n'en dit rien.
Qui poussera plus loin son calcul que le sien?
Dans une région de ténebres couverte,
Qui de ces grands secrets fera la découverte,
Si cet esprit puissant fait pour y réussir,
Malgré tous ses efforts n'a pu les éclaircir?

Lorsqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer sur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des valons ou mesurer des champs,
Il éprouve d'abord ses divers instrumens,
Son opération dépend de leur justesse.

Cet usage en effet est rempli de sagesse,
Si l'on veut raisonner n'est-il pas de saison
De connaître avant tout quelle est notre raison?
Mais l'homme qui s'ignore, au hasard s'abandonne,
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne;

Resserré dans lui même un desir curieux
Egare sa pensée & la perd dans les Cieux.
Sait il si la raison est frivole ou solide?
Si son esprit ardent peut se tenir en bride?
Ou si malgré ce frein par des écarts fréquens,
L'imagination emporte le bon sens?
Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On dirait en effet que notre esprit trompeur
Froid pour la vérité s'échauffe pour l'erreur,
Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge,
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge,
S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité.

Il est comme un miroir dont la glace infidele,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui sont présentés.

L'homme ne connaît pas jusqu'où va sa faiblesse,
Au sein de la folie il vante sa sagesse;
Enyvré d'amour propre il chérit ses talens,
Et de sa propre main se parfume d'encens.

Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse,
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse;
Qu'un Adepte paraisse & promette son or,
Cent dupes du grand œuvre en attendront leur sort;

Leur erreur ne voit pas du gain trop animée,
Que leur bien au creuſet ſe diſſipe en fumée.
Qu'un Aſtrologue vienne, & liſant dans les Cieux,
Annonce par ſon art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'effroi, rêveur & taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,
Et croit pour avertir des grands événemens
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des Prophetes?
Quoi! tout eſt il perdu, quand on voit des Cometes?

J'en ſais dont les cerveaux ſont vivement frappés
D'eſprits & de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres dans la nuit leur ſemblent des fantômes,
Sans ceſſe en frénéſie ils en ont les ſymptômes,
Et toujours allarmés de ſpectres effrayans,
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.

Les ſuperſtitieux encor plus ridicules,
Sur les abſurdités n'ont jamais de ſcrupules;
Combien n'a-t on pas vu d'habiles impoſteurs
Du ſtupide public cimenter les erreurs?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des preſtiges vains fabriquer des miracles?

Raſſemblons tous les tems, voyons tous les pays
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un ſeul, je conſens qu'on le nomme,
Dont le culte inſenſé n'ait pas dégradé l'homme?

Oui, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des groffieres erreurs des Prêtres frauduleux;
Il a tout adoré jufqu'à la plante vile, (*c*)
L'encens fuma jadis devant le Crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Prodiguaient leur encens à des Dieux inhumains,
L'erreur leur immolait pour appaifer leurs haines
Sur des autels fanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix fuivant fes vifions,
N'avoit point combattu pour fes opinions;
Mais depuis les Chrétiens dans leur fang fe plongerent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgeront;
Défenfeurs d'une Foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots affaffins fe portaient le trépas,
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs fans rien gagner par elles;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faibleffe ou croit par préjugé!

Mais que devient au fond cette raifon fi vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que faibleffe & qu'imbécilité,
Le bon fens eft captif de la crédulité;
Une erreur finguliere eft fûre de féduire,
Folard à faint Médard a pu nous en inftruire,
Le bon fens eft voifin du tranfport infenfé,
L'entre-deux par malheur eft bien peu nuancé;
Oui, l'ame la plus forte eft pleine de faibleffe,
Ce n'eft qu'un bon efprit qui voit fa petiteffe.

(*c*) *L'Oignon.*

Les hommes doivent tout aux organes des ſens,
Leur miniſtere inſtruit leurs eſprits impuiſſans,
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence;
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon;
De leur eſprit borné la petite étendue
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
De tant de maux nouveaux les ſons articulés
Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaſte Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'nfini devait t'être acceſſible?
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſtins ſont d'un homme & tes vœux ſont d'un
Dieu.

Tandis que l'Aigle atteint le ſéjour du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre;
Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
La prudence le regle & lui ſert de ſoutien.
Non, ne condamnons point cet amour des ſciences
Qui remplit notre eſprit d'utiles connaiſſances;
Qu'un ſage ſoit ſavant; mais loin de s'entêter,
Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter,
Et que de ſa raiſon gouvernant ſa faibleſſe,
Dans ſon propre néant il puiſe la ſageſſe.
Un peu d'or pour un pauvre eſt un immenſe bien,
C'eſt apprendre beaucoup de voir qu'on ne ſait rien.
De tous les animaux que l'Univers renferme,
Chaque eſpece a ſes loix, ſes limites, ſon terme;

La nature fixa par ses arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme est ainsi qu'Antée illustré par la fable,
Sur terre ce géant fut toujours indomtable,
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément il périt étouffé.
Il faut, sage D'ARGENS, s'enfermer dans sa sphere;
Qui pourrait respirer hors de son atmosphere,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt en l'air.

De même notre esprit sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, D'ARGENS, seraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la Métaphysique,
Notre esprit dégagé des terrestres liens,
Pourrait en s'élevant aux champs aériens
Y voir ce qu'il suppose & tout ce qu'il ignore,
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;
Nos yeux seraient perçans, nos desirs satisfaits,
On n'aurait plus besoin du microscope anglais,
Point de problême alors, tout serait axiome,
On pourrait disséquer la monade & l'atome,
Et prenant la Nature à l'instant que tout naît,
Décomposer chaque être & savoir ce qu'il est.

L'Eternel nous cacha ces objets des Sciences,
Il nous rendit heureux sans tant de connaissances;

Ployons modestement nos vœux à ses arrêts,
Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits,
Qu'à notre esprit, débile & prudemment timide
La modération serve toujours de guide;
Ce fut dans son école où fleurit autrefois
Ce Philosophe Grec (*d*) dont nous suivons les loix;
Ce sage de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle se couvrit de l'égide sceptique;
De notre faible esprit il connaissait l'orgueil,
Et d'un systême adroit le dangereux écueil.

Cicéron son disciple au fond de l'Ausonie,
Transporta son école & son Académie;
Philosophe prudent, généreux Sénateur,
Pere de la Patrie & fléau de l'erreur.

O sage *Cicéron*, présidez à ma verve,
Soyez mon Uranie & soyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein Barreau domta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de Tuscule
Apprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute sa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.

Oui, laissons dans les cieux la science sublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime;
Que sert-il après tout à l'esprit curieux
De descendre aux enfers, d'escalader les cieux?

(*d*) *Carnéade.*

Loin de nous égarer dans ce ſombre dédale,
Appliquons notre eſprit à l'utile Morale;
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus & leurs vices,
Domter des paſſions tous les tranſports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous ſommes,
Et rabaiſſer les Rois jusqu'au niveau des hommes.
C'eſt elle qui nous fait triompher des revers.

O céleſte Morale, épurez tous mes vers,
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
Préparez le chemin qui mene à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.

Tant que la deſtinée & la viciſſitude
Prolongeront mes jours, j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connaître un tems fait pour jouir,
Deſcartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir?



ÉPITRE VI.

AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens.

O COMTE fortuné, qui dans l'indépendance
Jouïssez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la volupté,
Nourri dans le berceau de la prospérité;
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des plaisirs sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels pour vos nombreux besoins
Epuiser leurs talens, les arts & l'industrie.

Dans la pourpre des Rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts esclave mercénaire;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner & d'abord contenter vos desirs:
Trop promptement laissé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des raffinemens ressusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

Quel terrible embarras de servir votre table!
Souvent votre *Joyard* veut se donner au Diable,
Pour inventer des mets dignes dons de Comus,
Sous leurs déguisemens à peine encor connus;
Et vous n'appercevez sous tant de mascarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connaissez plus la chair qui vous nourrit
Satisfait d'assouvir votre avide appétit;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate
Et réduire à la casse, à la manne, au séné
D'un appétit glouton le goût désordonné.

Tels sont tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui compagnon de la magnificence,
Souvent jette au hasard ses languissans pavots,
Fait bailler l'enjouement & glace les bons mots.

Tandis que les festins, le luxe & la paresse
De vos sens émoussés séduisent la mollesse;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce spectacle & souffrez que ma Muse
De leurs nombreux travaux un moment vous amuse,
Ces objets ne sont bas que pour des ignorans.

Cet immense Univers, ces divers élémens
Fournissent vos repas, la féconde Nature,
Réserve ses faveurs aux enfans d'Epicure;
Nos ruisseaux, nos étangs vous donnent leurs poissons;
L'air donne ses oiseaux, la terre ses moissons,

Et la mer vous préfente en fouillant fes abymes
Ces monftres recherchés, malheureufes victimes
De la voracité des célebres gourmets.

Mais laiffons pour un tems tous ces étranges mets,
Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaifans, moins bons que finguliers & rares;
Loin de l'art de Nevers & du raffinement,
Confidérons ce pain pur & fimple aliment
Qui fert toujours de bafe à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de foins & de culture!

Voyez ces Laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue & cultivent les champs;
Ils éternifent l'art qu'enfeigna Triptoleme,
Par leurs ruftiques mains le grain divers fe feme,
On creufe avec le fer, on ferme les fillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moiffons;
En vain fur les guérets l'aquilon fouffle & gronde,
Vers le riant Printems la femence féconde
Se fentant des faveurs de la blonde Cérés,
Germe, pouffe, s'éleve & couvre les guerets
De fa plante touffue en Eté jauniffante;
Alors le Laboureur faifit fa faulx tranchante,
Et moiffonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit fur fes pas fes enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fideles
Après l'avoir lié l'entaffent en javelles;
Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu,
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'aiffieu;

Plus loin des bras nerveux forts de leur tempérance
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et séparent enfin par leurs pesans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux soins, ce grain que l'on sépare,
Par un autre instrument se broye & se prépare,
Il change de nature, une pierre en tournant
Opere ce miracle à la faveur du vent;
C'est une poudre fine artistement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle soit délayée,
Que la chaleur du four & l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches palais, votre fiere molesse
De ce simple aliment dédaigne la bassesse,
Trop loin des Laboureurs qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immense ouvrage
Le Français prépara cet excellent breuvage,
Ce vin que vous buvez d'un air de connaisseur,
Et dont vous nous vantez la seve & la douceur;
Les fertiles côteaux où serpente la Saone
L'ont fait craître & mûrir vers la fin de l'Automne;
Le Vigneron soigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile sarment,
Il pressa des raisins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie éparée;
Ce jus clarifié sans mêlange, sans art,
Vieilli dans ses vaisseaux devient ce doux nectar

Dont

Dont les flots de rubis colorent votre verre;
Et ce brillant criſtal que vous jettez par terre,
Ce vaſe tranſparent que vous n'eſtimez plus
Dans les bruyans tranſports des plaiſirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'induſtrie humaine.

La cendre, la fougere & le ſable d'arene
Préparés par les mains d'un habile artiſan,
Changent de forme & d'être en un braſier ardent,
Leur compoſition de dure & de ſolide,
Par la vertu du feu ſoudain devient fluide,
L'ouvrier en ſoufflant par un tube de fer
Dilate cette maſſe & la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt refroidie,
Et permet aux rayons d'oſer la traverſer.

Ainſi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer
Cette boiſſon des Dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe pétillante.

Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale & ſans défauts,
Vous rend exactement comme un portrait fidele
Les différens objets qui ſont vis-à-vis d'elle.
C'eſt-là tous les matins après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toujours vrai regle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attrits.

Et cet habit ſuperbe avorton de la mode,
Qui plus il paraît beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap & ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le Tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule façonne
Le drap auné, coupé, recouſu qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces boſquets, ces vallons;
Voyez-vous ce Berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an, leur utile dépouille
Se convertit en fil paſſant ſur la quenouille;
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minerve dans cet art forma les ouvriers;
Que d'hommes occupés, & que des mains adroites
Sur la trame avec bruit font rouler les navettes!
Un nouvel Univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap ſa mal-propre blancheur,
Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre,
Pour lui donner du luſtre on employe un cylindre,
Qui de ſon poids égal en roulant l'applatit;
Par ces travaux s'eſt fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adreſſe humaine!
Ces tableaux ſont tiſſus d'or, de ſoie & de laine,
Un eleve d'Appelle en donna le deſſein,
Correge & Raphaël conduiſirent ſa main;
Ces contours, ces couleurs animent la teinture,
La haute-liſſe exacte égale la peinture.
Oui, *Mercier*, (*e*) ton aiguille à l'aide du fuſeau,
Peut concourir au prix qu'on deſtine au pinceau;

(*e*) *Le premier qui ait fait des tapiſſeries à Berlin.*

Tout personnage a vie, il agit, il s'élance,
Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits poussés au clair obscur
Couvrent dans les palais la nudité du mur;
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence,
A quoi servent ces biens sans goût, sans connaissance?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire;
Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné,
Apprenez à connaître, ô mortel fortuné,
De quel prix est pour vous l'industrie & l'ouvrage,
Du moins à ces travaux, donnez votre suffrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur,
La moindre attention lasse votre Grandeur,
Vos sens sont engourdis, vous sortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos;
La molesse déja vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer fatigué de la table,
Sur un sopha commode au sommeil délectable;
Ou bien sans y penser je vous vois parcourir
Des obscenes Romans ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos tems dénotent les miseres
Et partagent le sort d'insectes éphémeres;

Vous lifez ces écrits de votre propre aveu,
Pour tuer les momens jufqu'à l'heure du jeu;
Cette heure fonne, enfin votre carillon chante.
Savez-vous comme on rend cette montre agiffante?
Par quels moyens fecrets fes refforts différens
Travaillent de concert à mefurer le tems?
Comment fur fon cadran en toûrnant en filence,
L'aiguille en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont ce bruit retentit,
Du matin jufqu'au foir, COMTE, vous avertit
De la fin de vos jours dont le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance?

Mais tout eft préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur eft content;
En vain l'obfcure nuit baiffe fes fombres voiles,
L'induftrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre falon chaffe l'obfcurité,
Et raviffent les yeux par leur vive clarté;
Ici d'un jeu nouveau l'amufement s'apprête,
Vous comptez fur le fort qui regne à la comete.

Ces cartons par *Muller* (*f*) timbrés, bariolés
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés,
Et leurs combinaifons que le hazard amene,
Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces *Louis*, ces *Ducats*, entaffés en monceaux
Vont paffer tour à tour à des maîtres nouveaux.

(*f*) *Chargé du timbre des cartes à Berlin.*

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?

On ne l'a point tiré de ces monts ſourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élevent juſqu'aux Cieux;
Leur ſtérile tribut dont on ſe glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Weſtphalie.

Ah, cher COMTE, apprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ſes propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ces vérités joignit l'invention,
Le fer obéiſſant connut l'attraction,
Frottée par l'aimant, on vit l'aiguille habile
Vers le Pole tourner ſur ſon pivot mobile;
Un Génois partagé d'un eſprit créateur,
Amant des vérités & rempli de valeur,
Aſſuré des efforts du pouvoir magnétique
Fonda ſur ſes vertus ſon projet héroïque.

Il fit ſur des chantiers conſtruire ſes vaiſſeaux,
Les peuples de Luſus furent ſes matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ſes voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Ruſſe eſclave,
Et ce nouveau Jaſon s'embarqua ſur les mers,
Réſolu de trouver un nouvel Univers;
On leve l'ancre, il part guidé par la bouſſole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,

Tous les flots élevés du fougueux Océan,
Sa proue en fendant l'eau s'approche du couchant,
Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand attentif à d'auſſi grands travaux
Fit du port de Cadix partir d'autres vaiſſeaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cauſe,
Les Saints ſont énichés ſur les bords du Potoſe,
Les Incas détrônés ſont livrés à la mort.

Ainſi l'eſpoir du gain, l'ardente ſoif de l'or
Apprit aux Eſpagnols ſecourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la fortune;
Cortés, le fier Cortés avec peu de ſoldats
Domta Montezuma, ſubjugua ſes Etats.
L'Afriquain conſterné voit rempli d'épouvante
Approcher de ſes bords une ville flottante,
Et huit cens Eſpagnols lui paraiſſent des Dieux,
Ils portent le tonnere, ils lui lancent leurs feux,
Des monſtres inconnus, des Centaures rapides
L'atteignent en courant de leurs traits homicides;
Tout ſe ſoumet, tout plie, on enchaîne le Roi,
Cortés aux Mexicains fait reſpecter ſa loi:
Ces cruels conquérans dans ces champs de leur
gloire
Par des meurtres affreux terniſſent leur victoire;
Les Caciques, les Rois ſont livrés au trépas.

Depuis l'aſtre brûlant de ces riches climats,

En dardant ſes rayons ſur cette ardente Zone
Ne vit plus de Cacique ou de Roi ſur le Trône;
Le peuple avait péri comme ſes Souverains,
Les fleuves regorgeaient du ſang des Mexicains;
Parmi tant de fureurs & tant de funérailles
On fouillait dans les monts, du ſein de leurs entrailles
L'Eſpagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que recelait l'Afrique,
La dépouille des Rois, les tréſors du Mexique
Et tous ces biens acquis par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid paſſerent à Cadix;
On timbra les lingots, la piece eut ſon poids juſte,
De Charles (g) à chacune on imprima le buſte;
Ces ſignes de valeurs reçurent divers noms,
On vit Piaſtres, Ducats, Piſtoles, Patagons;
Par les reſſorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main ſe verſe.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moiſſons dans de lointaines mers;
L'Eſpagnol les reçoit, il nous rend des eſpeces,
Et de ce troc heureux dérivent nos richeſſes;
Les tréſors du Mexique en Pruſſe tranſportés,
Entretiennent les arts dans les grandes Cités;
Ils font naître le luxe enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépenſe;

(g) *Charles - Quint.*

Le Laboureur qui vend le fruit de ſa ſueur,
Du prix qu'il en reçoit va payer ſon Seigneur;
C'eſt lui qui vous fournit à force de fatigue
Ces ducats dont au jeu vous êtes ſi prodigue.
Jugez, COMTE, jugez par ces faibles deſſeins
Des travaux étonnans qu'embraſſent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matiere eſt immenſe,
Et je laiſſe à *Bernis* ſa ſtérile abondance.

Mais ceci vous ſuffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'induſtrie en tous lieux qui s'accraît & s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'appas du commerce;
L'Aſie & l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Mépriſez-vous encore ces artiſans habiles,
A vous, à leur patrie au genre humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux,
COMTE, de leur bonheur devenez envieux;
Vos jours ſemblent plus longs que chez eux les ſemaines,
Les vrais plaiſirs ſont ceux qu'ont acheté les peines;
La pareſſe offre à l'homme une fauſſe douceur,
Le travail eſt pour lui la ſource du bonheur.



ÉPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espece.

NON, ne présumez point, sublime MAUPERTUIS,
Que Dieu regle un détail trop au-dessous de lui,
De nos frêles destins, de notre petitesse,
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse;
Quoi notre individu, quoi nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?

Ce moteur inconnu, cette cause premiere
En donnant une forme à l'antique matiere,
Aux êtres imposa ses immuables loix:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air éleve une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit;
D'un pepin de pomier l'arbre se reproduit,
Mais jamais ce pepin ne produira des roses,
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tyrans de son cœur & de ses actions;

Leur empire eſt connu par des effets ſemblables,
La trahiſon nâquit des haines implacables;
L'amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon,
Il égare l'eſprit & ſéduit la raiſon;
Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie,
Il produit la fureur ou la mélancolie.
La colere eſt ſubite, aveugle & ſans accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits;
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caracteres,
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires;
Un Héraclite pleure, un Démocrite rit,
L'atrabilaire eſt dur & l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces paſſions, une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les diſtribue;
Tant de variétés, tant de deſtins divers,
Par leurs combinaiſons décorent l'Univers,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcene.

Mais l'Etre tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue & du ſort qui m'attend,
Mon principe m'entraîne & je ſuis ſon torrent;
Si du faîte des cieux il abaiſſe ſa vuë,
Il voit d'un œil égal la roſe & la ciguë;
Le grand eſt ſon ouvrage & dans l'immenſité
Il fait manifeſter toute ſa majeſté;
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire,
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire;
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il fait que la Nature exécutant ſon plan

Obéit à ses loix sans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.

Tel sûr de son ouvrage un Horloger expert
Agence des ressorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement son allure constante;
Au principe moteur la montre obéissante,
Dans l'absence du maître accomplit ses desseins.

Et tel ayant posé des principes certains,
Dieu soumit les effets à leurs premieres causes,
Sûr des événemens il laisse aller les choses;
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à son plan général.

Les loix qu'à la matiere imposa sa sagesse
Se bornent au devoir de conserver l'espece;
Tout ce qui se détruit doit être remplacé.

Ainsi le tems présent répare le passé,
Ainsi nous occupons les places de nos peres,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires,
Le Rhin fournit la mer du tribut de ses eaux,
Là naissent des forêts, ici des végétaux;
Leur semence diverse également féconde,
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde,
Mais leur force inhérente & leur fécondité
Ne produit qu'un seul genre à jamais limité.

Connaissez la Nature, attentive à l'espece,
Nos pertes par ses soins se réparent sans cesse;

Des plus puissans Etats examinons l'histoire,
Je vois de grands revers à côté de leur gloire;
La Grece jadis libre, esclave des Romains,
La maîtresse des mers & des champs Afriquains,
Par Scipion conquise, abattue & rasée,
Par les Huns, par les Goths je vois Rome embrasée;
Ici tout un pays submergé par les flots,
Là Marseille livrée aux fureurs d'Atropos,
Tant de vastes Etats, tant d'immenses Colosses
Ebranlés & détruits par des peuples féroces,
De la vicissitude ils se ressentent tous;
Vous voyez donc que Dieu ne descend point à nous,
Insensible au fléau qui ravage le monde,
Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde;
Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

Oui, dans l'immensité l'homme est anéanti,
Oui, cette vérité qui blesse une ame vaine,
Par les événemens paraît claire & certaine.

Lorsque l'astre des jours qui regle les saisons
De ses rayons ardens vient brûler nos moissons,
Et que les Cieux d'airain qu'à grands cris on implore,
Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'aurore,
L'Etat prévoit sa perte, il va manquer de pain;
Le besoin, la pâleur, la misere, la faim,
L'horreur, le désespoir & la mort implacable
Font dans tout le Royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignait veiller sur nos faibles destins,
A ces calamités donnerait-il les mains?

Verrait-il de ſang froid le demon de la guerre
Voler d'un pole à l'autre en détruiſant la terre.
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces maſſacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats ſanglans qui nous enſéveliſſent,
Ces générations qui par le fer périſſent?

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'eſpece fiérement triomphe du deſtin.

Qu'un Monarque abſolu par des Arrêts très ſages
Proſcrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils ſouffriront de ſa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés aux humains ſerviables,
Ont pour multiplier des reſſources ſemblables;
Notre voracité de leur chair ſe nourrit,
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux eſt préſent à ma vue
Qui ravit la geniſſe au joug de la charrue;
Nos prés ſemblent déſerts, ſur nos troupeaux nombreux
La mort appeſantit ſon glaive rigoureux;
Tous les ſecours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs ſans leurs travaux vont demeurer ſtériles;
Le triſte Laboureur, penſif, déſeſpéré,
Sans toucher ſon rateau demeure déſœuvré;
Les Français, les Bretons, la vaſte Germanie,
La Pruſſe, tout le Nord & la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.

Mais la mort vainement exerce ses fureurs,
Voici d'autres troupeaux parés de leur jeunesse,
La Nature par eux réparera l'espece.

Cette calamité rappelle à mon esprit
Les funestes fléaux dont la Prusse souffrit;
Citoyens malheureux! ô ma chere Patrie!
De votre triste sort mon ame est attendrie,
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le Royaume en deuil déplorait ses enfans.

Du mal contagieux l'attaque était subite,
De ceux qu'il atteignait la vie était proscrite;
Une chaleur ardente à l'instant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la soif les accablait,
Ils buvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courses
Sans éteindre leur soif auraient tari leurs sources;
Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau,
Leurs entrailles sentaient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue desséchée & leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient sur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuses
Sentaient couvrir leurs corps de taches venimeuses,
De ces charbons crevés sortait un poison noir,
Ils mouraient dans les cris & dans le désespoir.

O tems infortunés, ô tems vraiment funestes!
I n'était plus alors de Nisus ni d'Orestes;

Les

Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter? ô comble de nos crimes!
On fuyait lâchement ces plaintives victimes
Qui sentaient les fureurs de la contagion;
On les laissait mourir sans consolation;
La faim à tant de maux vint joindre sa souffrance,
Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

Peignez-vous, s'il se peut, les horreurs de ces tems,
Les places, les maisons pleines de nos mourans,
Là le frere expirant sur le corps de son frere,
Le cadavre du fils couvrant celui du pere;
Là les tristes sanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevaient aux Cieux;
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle,
Il prend sans le savoir une boisson mortelle;
Sa mere défaillante & manquant de secours
Veut même en expirant lui prolonger ses jours.
Figurez-vous ces morts privés de sépulture,
Et représentez-vous l'odeur infecte, impure
Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empestés,
Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étaient frappés que d'objets lamentables,
O jours trop désastreux! spectacles effroyables!
A la sombre lueur d'un funeste flambeau,
Une famille entiere est conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniere
Dans peu sont tous portés au même cimetiere:

Là des monceaux de morts on détournait ses pas,
Où fuir ? hélas ! par-tout on trouvait le trépas;
La mort jusqu'aux saints lieux insultant tout asyle
Fit un spectacle affreux de cette triste ville; (b)
La peste avait juré la mort des Prussiens,
Il nous restait si peu des anciens Citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avait commis sa rage,
Que ce pays désert semblait un champ sauvage.

Soit que la peste alors lasse de ses fureurs
Terminât de nos maux les funestes horreurs,
Ou soit qu'elle perdît par ce ravage insigne
De son poison mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin, & sous un regne heureux (i)
La Prusse répara son destin malheureux;
Le peu de Citoyens qui des maux échaperent
Secondés par le tems depuis la repeuplerent;
La nature attendrie attentive à nos jours,
Sous le nom de l'amour vint à notre secours;
Tout le peuple nouveau dont la Prusse est remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie,
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux Etats
Les traces qu'imprimait la fureur du trépas.

Si ces calamités troublaient l'ordre des choses,
La main du *Tout-puissant* arrêterait leurs causes;
Mais ce qui nous paraît un malheur capital,
N'est rien quand on le voit d'un coup d'œil général.

(b) *Konigsberg.*
(i) *Celui du feu Roi.*

Que cette vérité, quoique dure & févere,
Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire;
Le sage gagne à tout, l'école du malheur
Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur;
Il sait à quels dangers l'expose sa nature,
Dans des jours fortunés disciples d'Epicure,
Dans des jours désastreux disciples de Zénon,
Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui, tels sont nos devoirs, respectons en silence
Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence,
De notre esprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider sur tant de profondeurs,
Et soyons assurés malgré nos catastrophes,
Que le Ciel en fait plus que tous les Philosophes.

ÉPITRE VIII.

A MON FRERE FERDINAND.

Sur les vœux des Humains.

TOUS les hommes sont fous, Platon dans son erreur
Leur donna la raison & leur fit trop d'honneur;
Un triste instinct les porte à la vicissitude,
Leur vie est un tableau de leur inquiétude.
Empressés d'obtenir, lassés de posseder,
Leurs vœux & leurs destins ne sauraient s'accorder.

J'aime à voir tel qu'il eſt l'homme & ſon caractere,
Et l'exemple d'autrui ſur mes défauts m'éclaire;
Oui, le cœur des humains ce fidele miroir
Nous peind tout dans le vrai ſi nous voulons nous
voir.

Un jour en raiſonnant je traverſais la ville,
L'eſprit tout occupé, ſuivi de Théophile,
Le haſard me mena du côté du jardin;
Un peuple d'importuns rempliſſait le chemin,
De mille voix en l'air le diſcordant mélange
Nous annonçait de loin la multitude étrange,
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté;
Auſſi déſœuvré qu'eux, ma curioſité
Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante;
Les fous ſont pour un ſage une leçon puiſſante;
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre preſſés,
Se heurtant, ſe fuyant, pouſſés & repouſſés,
Et portés par la foule au fort de la mêlée
Nous voilà des ſecrets de l'abſurde aſſemblée.

Un fou diſait, parlant vivement & très haut:
» Puiſſe-t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt,
» (Qu'importe au Sud, au Nord, en quel lieu de la
terre?)
» Pour exaucer mes vœux une ſanglante guerre!
» On connaîtrait alors le prix que nous valons;
» Loin de nous conſommer, ainſi que nous faiſons,
» Dans les honneurs obſcurs des grades ſubalternes,
» On connaîtrait en nous des Eugenes modernes.

Deux jeunes Officiers se parlaient sur ce ton,
Un poil folet à peine ombrageait leur menton.

Au même instant arrive une foule nouvelle
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle,
Vingt personnes au moins croyant se réjouïr,
Se parlaient à la fois sans penser, sans ouïr;
Ce flux impétueux qui vient & nous inonde,
Se dissipe à l'instant & se perd comme l'onde;
Tout change & nos voisins sont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;
Un squelette ambulant me passe & me coudoie,
Disant à son ami: »Dieu! que j'aurais de joie
»Si le Ciel bienfaisant renouvellant ses dons
»Daignait me départir deux vigoureux poulmons!
»Un siecle tout au moins j'aurais dessein de vivre.
La toux en l'étouffant l'empêcha de poursuivre.

Bientôt d'autres passans s'approcherent de nous,
Un personnage âgé se distinguait d'eux tous;
Il disait d'un ton sec à l'un de ses confreres:
»Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
»Mais ne présumez pas que je me trouve heureux,
»Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;
»Je les ai conjurés que ma stérile flamme
»Pût encor procurer un seul fils à ma femme;
»Mes avides neveux desirent mon trépas,
»Mes biens accumulés seront pour des ingrats.
Quelques collatéraux qui près de lui passerent,
Bras dessus, bras dessous, vivement l'embrasserent;

Et de mille fâcheux qui discouraient sans choix,
Le bruyant carillon fit étouffer sa voix.

Nous entendons chanter, on éclatait de rire,
Tous ceux qui de l'amour sentaient le doux empire,
Charmés de leurs beautés faisaient les doucereux;
Un homme très rêveur était tout auprès d'eux,
Il se promenait seul d'un pas grave & stoïque
En se frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés sur terre exprimaient sa douleur,
Touché de ses soupirs, émû de son malheur,
Lui promettant mes soins & ma faible assistance,
Je le priai sur-tout de rompre le silence:
» Ah! puisse *Bestuchef* périr tragiquement!
Reprit-il & soudain me quitte brusquement.

Théophile à la fin brûlant d'impatience
S'écria: » Dieu, quels gens! ah, quelle extravagance!
» Partons, & dès demain revenons tous les deux;
» Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
» Et nous favoriser d'un tems doux & propice!

Appercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis je, qui frondez tous les gens à projets,
Vous en formez ici pour de moindres sujets;
Au lieu de relever les faiblesses des autres,
Il serait plus sensé de corriger les vôtres;
Jouïssons dès ce soir de ce charmant jardin,
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain;

Souvent un Ciel ſerein ſe couvre de nuages,
Aux charmes des beaux jours ſuccedent les orages.

Mon FRERE, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voyez ces inſenſés en proie à leurs erreurs,
Dévorés de deſirs & nourris de chimeres
S'élever follement au-deſſus de leurs ſpheres,
Attriſtés du paſſé, dégoûtés du préſent,
Fonder ſur l'avenir leur eſpoir inconſtant;
D'un bonheur idéal ſoigneux de ſe repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encore naître,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets, de vœux audacieux;
Rempliſſez leurs ſouhaits, la colere céleſte
Ne put jamais leur faire un préſent plus funeſte.

Mais ouvrons à leurs yeux le palais des deſtins;
Obſervez ce concours de malheureux humains,
Qui paſſent tour-à-tour de l'eſpoir à la crainte,
Mécontens de leur ſort à Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous: » Tremblez faibles mortels,
» Renoncez à changer mes décrets éternels,
» Connaiſſez l'avenir, la liaiſon des choſes,
» L'enchaînement des faits aſſujettis aux cauſes,
» Tout obéit aux loix de la néceſſité;
» Voyez, voilà le tems, voilà la vérité,
» Ils vont hâter pour vous l'ordre des deſtinées,
» Préſenter à chacun le cours de ſes années;
» Dans l'immenſe avenir quel eſt l'événement,
» Qui peut remplir les vœux de votre égarément?

» Quittez les vains projets où votre espoir se fonde,
» Vos vœux dans le chaos replongeraient le monde ;
» C'est par mes sages loix que je l'ai maintenu,
» Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu ;
» Les sorts sont tous jettés, soyez contens des vôtres,
» Ceux que vous desirez sont les destins des autres ;
» Et si j'avais été flexible à vos soupirs,
» Vous seriez tous punis par vos propres desirs.

» Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place,
» Vois sa funeste fin, frémis de son audace,
» Il aimait les dangers, il cherchait les combats,
» Le voilà moissonné par la faulx du trépas.

» Toi, qui du vieux Nestor desires les années,
» Peinds-toi dans ce vieillard les tristes destinées
» Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait ;
» Il vit dans les dégoûts, l'âge, la maladie
» Ronge insensiblement la trame de sa vie,
» De sa faible raison consume le flambeau,
» Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.

» Approche, vieux Crésus, mécontent imbécile,
» Possesseur malheureux d'une femme stérile,
» Vois tu chez ton voisin ce fils tant desiré ?
» C'est un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.
» Misantrope absorbé dans tes frayeurs sinistres,
» Au lieu d'un *Bestuchef* vois deux nouveaux Ministres
» Plus fiers, plus corrompus & plus entreprenans !

» Ah ! modérez, mortels, vos desirs violens ;

» Un ciel toujours ſerein, un bonheur ſans mélange
» Etaient-ils faits pour vous qui rampez dans la fange?
» Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
» Ingrats à mes bienfaits redoutez mon courroux.

Il dit, & dans l'inſtant à ces accens terribles,
Le palais & le Dieu devinrent inviſibles,
Et ce peuple à projet détrompé de ſes vœux
Dit en ſe réſignant, laiſſons agir les Cieux.

Qu'eſt ce que nos ſouhaits? des plaintes inſenſées,
D'inutiles regrets, de frivoles penſées,
Des ſonges turbulens d'un ſommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.

Notre ſort eſt marqué, l'homme déraiſonnable
Veut changer à ſon gré ſon arrêt immuable;
Tandis que Jupiter de deux vaſes égaux
Verſe ſur les humains & les biens & les maux.

Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverſer l'ordre de la nature,
Et jouir d'un bonheur toujours pur & parfait?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait?
Réponds pour quels humains les trois Parques ſéveres
Ont-elles donc ſans fin filé des jours proſperes?
Conſultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces faſtes échappés à l'injure des tems,
Fouillons l'antiquité, rappellons la mémoire
De ces illuſtres morts qui vivent dans l'Hiſtoire;

J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.

Crésus se crut heureux, une foule importune
De courtisans flatteurs adorait sa fortune;
Il apprit de Solon qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

Cyrus qui le vainquit & qui domta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune & sa vie,
Une femme (*k*) mit fin à ses destins heureux.

Le vainqueur de Pharsale entouré d'envieux
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir & de gloire,
Arbitre des humains & maître du Sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de *Belisaire*,
Un *Fréderic* second errant dans la misere,
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif
Que *Pierre* à Pultawa vit presque son captif.

Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées;
Faut il pour le prouver échauffant mes poulmons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience?

(*k*) *Tomiris.*

Mais un cœur ulcéré plein d'orgueil & de fiel
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel;
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

» Passe que le Vulgaire éprouve des hazards,
» Mais les gens tels que moi méritent des égards,
Disait un certain homme ennuyé de l'attente
Du bien qu'il espérait par la mort de sa tante.

Varus est mécontent, il ne sait pas pourquoi,
Mais son chagrin le ronge & lui donne la loi.

Si Plancus fait des voeux; c'est que Plancus s'ennuie,
Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

Galba, devenu Prince est las de son bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne soit Electeur;
Mais à peine l'est-il, que sa folie extrême
Veut décorer son front du sacré diadême,
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Césars leur vaine Majesté;
Ses vœux vont en croissant, il est incorrigible;
Oui, rendre heureux un fou c'est une œuvre impossible.

O le sage discours que le vieux Cinéas
Fit au bouillant Pyrrhus qui ne l'écouta pas!
» Quittez ces vains projets dont votre esprit s'enyvre,
» Apprenez à jouïr, c'est apprendre à bien vivre.

Je ſuis de ſon avis, ici bas tout mortel
Doit jouïr du préſent, c'eſt le ſeul bien réel;
Le tems qui fuit toujours emporte nos années,
En dévorant ſans fin nos frêles deſtinées,
Il s'échappe, il s'envole, & ne revient jamais;
Et notre eſprit chagrin dans ſes ſombres accès,
Quand le bonheur préſent lui peſe & l'importune,
De l'avenir qu'il craint ſe fait une infortune.

Mais ce triſte avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous les font ignorer.

Si l'homme était inſtruit au jour de ſa naiſſance
Des deſſeins qu'a ſur lui la ſage Providence,
L'un prévoyant ſes maux deviendrait furieux,
L'autre sûr de ſes biens ſerait trop tôt las d'eux,
Et l'ennui, le dégoût, la triſteſſe ennemie
Armant leur déſeſpoir, abrégeraient leur vie.

Oui, laiſſons l'avenir dans ſon obſcurité,
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté;
Sans murmurer en vain contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuſe imprudence,
Que le Ciel à ſon gré diſpoſe des humains,
C'eſt à nous d'obéir à l'ordre des deſtins.



ÉPITRE IX.

A STIL.

Sur l'emploi du courage & sur le vrai point d'honneur.

STIL, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord,
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort,
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce,
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'appaiser;
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage,
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la patrie;
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,
Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abbatus.

La Suede a de nos jours souffert cette infamie,
Elle qui subjugua la fiere Germanie,
A vu de ses guerriers les cœurs abatardis;
. . . .
La Finlande témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.

Par un destin pareil ces fiers Républicains,
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux
Et souiller les vertus qui paraient leurs aïeux;
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte,
Le Batave à la peur indignement livré,
Cherchait dans ses roseaux un asile assuré;
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime,
La faiblesse est sa honte & la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faiblesse & n'est jamais ardent;
Assuré de son cœur & maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparaît & c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse,
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
L'honneur est dans sa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
Et ne distinguant point dans son aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvemens doivent se pardonner,
L'impétueux courroux ne peut se gouverner;
Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colere,
Un préjugé cruel que le monde révere,
Pour sauver leur honneur oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bisarre
Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui du ciel partagé d'une rare valeur.
En pervertit l'usage & la change en fureur.

Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie,
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie,
N'en couvrez point la terre où vous vites le jour:
Ah! qu'avide de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
En déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours sont nés pour être des tyrans:
Mais vous, ô Prussiens! Vous êtes tous des freres,
Respectez vos foyers, vos pénates, vos peres,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups;
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

„Verrai-je, ô Ciel, dit-elle, égorger mes enfans,
„Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„Quel monstre des enfers, quelle affreuse Euménide
„Ramene les forfaits que vit la Thébaïde?
„Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
„Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,
„Dont le venin semé produisit sur la terre
„Un peuple qui périt en se faisant la guerre?
„Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„Pour trahir votre mere & vous exterminer?
„Barbares assassins! Si j'ai pu vous produire,
„C'était pour vous aimer & non pour vous détruire;
„Epargnez ce beau sang, que mes rivaux jaloux
„Vaincus par vos exploits périssent sous vos coups,
„Oui, signalez contre eux le vertueux courage
„Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage,
„Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„Des mains de la victoire attendez vos lauriers;
„Le courage rend-il les humains sanguinaires?
„Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres?
„Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion.

J'applaudis de bon cœur à notre nation,
Lorsque de ses succès présents à ma mémoire
Je me rappelle ici la grandeur & la gloire.

Manes que je révere, invincibles Héros,
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux,
Souffrez que j'ose orner mes poëmes funebres
Des noms que vos vertus ont rendu si célebres.

Si

Si ma lyre eut jamais des ſons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie & ma reconnaiſſance,
Ces faits que publiera l'auguſte vérité,
Seront l'exemple un jour de la poſtérité;
Elle apprendra de vous comment s'éleve l'ame,
Lorſque l'amour du bien & la gloire l'enflamme;
Que l'immortalité me prête ſon burin,
Je vais graver vos noms ſur le durable airain.

J'atteſterai comment votre ardeur généreuſe
Confondit des Céſars l'aigle préſomptueuſe,
Dans combien de combats ſous vos efforts ſoumis.
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illuſtres fils d'*Albert*, l'ennemi de ſon foudre
Tous les deux, juſte Ciel! vous a réduits en poudre;
Mais ſi vous périſſez, c'eſt ſur le champ d'honneur,
Très-dignes rejettons de ce grand Electeur,
Qui jadis comme vous riſqua cent fois ſa vie
Pour défendre l'Etat, pour ſauver la patrie.
Cher *Finck*, ah *Schulembourg*! que je plains votre ſort!
Toi, brave *Fitgerald*, ſpectateur de ta mort
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupiere?
Que ne promettait pas ton illuſtre carriere,
Si le Dieu des combats de tes exploits jaloux
N'eût trompé notre eſpoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillans guerriers au trépas ſe dévouent,
Les Anglais ſont ſurpris & les Hongrois les louent;

Dans ce fameux combat si long-tems disputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triompher à force de constance
Des vieilles légions fieres de leur vaillance,
Qu'Eugene avait sû rendre invincibles sous lui,
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, Héros couverts de gloire,
A qui la Prusse doit sa seconde victoire?
Rien ne vous ébranla, ces perfides Saxons
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompirent les nœuds sacrés d'une triple alliance,
Ils quittaient la Baviere, & la Prusse & la France,
Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvaient ternir,
Ils fuyaient & par crainte & pour nous affaiblir;
Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

Helas! cher *Rottembourg*, est-ce vous que je vois?
Victime de la mort, Dieux! quel sanglant spectacle!
Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
Et Mars vous rappella des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
Werdeck & *Buddembrock* ardens à la poursuite,
Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.

Bientôt la politique appellant des secours,
Ligua cent Nations qui juraient notre perte,
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,

Et l'on voyait marcher ſous l'aigle des Romains
Croates & Saxons, Barbares & Germains;
Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême,
Ils deſcendaient déjà des monts de la Boheme,
Un préſage trompeur, un chimérique eſpoir
Et leur préſomption leur faiſaient entrevoir
De la Pruſſe aux abois la facile conquête,
Sans ſonger aux combats, ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyaient ſubjuguer;
Que de ſang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwerin, *Truchſes*, *During*, vous perdites la vie,
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.

Quoi, ſont-ce des dragons? Sont-ce des demi-Dieux,
Qui renverſent par-tout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs & de drapeaux ſignale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainſi lorſque les vents déchaînés ſur les eaux
Vers le prochain rivage amoncelent les flots,
D'un choc impétueux les digues ſont percées,
Les bois déracinés, les maiſons renverſées,
Et la mer en fureur s'élançant ſur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles Héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre inſigne valeur nous donna la victoire:
Que de ſang précieux, ô généreux Guerriers,
Dans ce jour de carnage arroſa vos lauriers!

Prusse, de tes Héros la race est immortelle,
Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs,
Sur les monts sourcilleux de la sombre Boheme
Aux complots meurtriers joignant le stratagême,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous;
Héros, qui confondez leur funeste artifice,
O *Wedel*, notre Achille, & vous *Goltz* notre Ulysse,
A vos bras généreux nous devons nos succès,
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès;
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cede à vos vertus.

Mais quels sont ces Héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats & la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'Hyver,
Nous portait dans ses mains & la flamme & le fer;
„Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie,
„Faisons de ses palais une seconde Troie,
„Tous leurs fiers défenseurs dans leurs sanglants combats,
„Ont été moissonnés par la faulx du trépas,
„Le plus pur de leur sang acheta leur victoire,
„Tombeaux de leurs Héros, vous l'êtes de leur gloire!
„Le succès nous appelle, il est tems, vengeons-nous.

A ces mots, nos Guerriers pleins d'un noble
courroux,
S'élancent aux combats, les Cieux leur font propices,
Les forêts, les torrents, les monts, les précipices
Que la Saxe étonnée enferme dans fon fein,
Rien ne peut s'oppofer à leur heureux deftin;
Sur fes remparts affreux l'ennemi fe raffure,
Il faut vaincre à la fois & l'art & la nature;
Ils volent fur des monts tout chargés de frimats,
Que défendaient le feu, le fer & le trépas;
Ils volent, rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuiffante rage,
La mort fond fur *Bredow* par des coups imprévus,
O mort cruelle, arrête, épargne fes vertus!

Des ennemis altiers l'efpérance eft détruite,
Vers Drefde confternée ils prennent tous la fuite.
Ah! *Polentz*, *Kleift*, *Rindorff*, quels coups vous
ont percés?
Vous nous rendez vainqueurs, grand Dieu, vous
périffez!
Quel barbare a fur vous porté fa main fanglante?
Il n'eft plus d'ennemis, leur rage eft impuiffante,
La Pruffe a triomphé dans ces fameux combats
Du terrein, des faifons, du nombre des foldats,
Et la gloire à vos mains en était réfervée.

La patrie en ce jour par vos exploits fauvée,
Notre trifte patrie en proie à fes douleurs,
Appelle en gémiffant fes vaillans défenfeurs;

Vos périls l'ont plongée en d'affreuses allarmes,
Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses larmes;
Oui, Manes généreux, nos regrets vous sont dûs,
Notre reconnaissance égale vos vertus.

Telle est de nos Héros la valeur admirable,
Tel est le point d'honneur pur, simple & véritable,
Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
Utile à sa patrie & doux dans le pouvoir,
L'Etat fait affronter les périls & la guerre;
Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre,
Par le puissant effort d'un esprit vertueux,
Il perd pour ses parens le jour qu'il reçut d'eux.

Ainsi Léonidas au pas des Termopyles
S'immola pour la Grece & rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fiers conquérans,
Son audace étonna la valeur des Persans;
Ainsi chez les Romains le généreux Decie
Pour fixer la victoire abandonna sa vie:
Illustres Défenseurs! Héros des Prussiens!
Vous avez surpassé ces Héros anciens,
Vous serez désormais nos Dieux & nos exemples.

Malheureuse jeunesse, accourez à leurs temples,
Abhorrez vos fureurs, loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent se ménager;
Si vous osez jamais prodiguer votre vie,
Ainsi que ces Héros, mourez pour la patrie;

Leurs grands noms dureront jusqu'à la fin des tems,
Autant que l'Univers aura des habitans,
Et que l'astre des jours du haut de sa carriere
Dispensera sur eux sa brillante lumiere.

ÉPITRE X.

AU GÉNÉRAL BREDOW.

Sur la Réputation.

BREDOW, l'homme est aux yeux d'un censeur équitable,
Un être raisonneur plutôt que raisonnable;
Son esprit inquiet, vain, superficiel
Embrasse l'apparence & manque le réel;
Sa faiblesse entrevoit & son orgueil décide.

Est-il rien de plus faux & rien de plus stupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces décisions d'ineptes suffisans,
Que tant de Tribunaux qui sans regles ni titres
Des réputations se rendent les arbitres?
C'est-là que la sottise a d'ardens zélateurs,
J'ai vû discret témoin de leurs propos moqueurs
Le mérite modeste attaqué sans scrupule
La folie en crédit, le bon sens ridicule.

Quand pour les intérêts du Kan son Souverain,
Mustapha d'Oczakoff se rendit à Berlin,

Sa barbe, son cafftan exciterent à rire;
Le courtisan moqueur enclin à la satire,
Rempli de préjugés contre les Musulmans,
Epiloguait leurs mœurs & leurs ajustemens;
Les plus polis disaient, peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne savait que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les siens soient différens,
Avait conquis la Chine & soumis les Persans.

Mais la réflexion les effraye & les gêne,
L'esprit d'un mot plaisant peut accoucher sans peine;
Affectons cet air haut & ce ton suffisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,
Et nous subjuguerons notre absurde auditoire;
Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire,
Une voix imposante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Neaulme*,
Nos beaux esprits manqués, sur le titre du tome
Jugent sévérement l'ouvrage & son auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connaisseur
Qui sur ces nouveautés raisonne, dogmatise,
Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'un soutient que Voltaire est dépourvu d'esprit,
Mais que Baehr doit charmer tout Lecteur qui le lit,
Qu'Euler en vains calculs met sa Philosophie,
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie,
Que Sack est amusant & Montesquieu diffus.

Les graces, dit un autre, inſpirent Henius,
Haller à ſon avis l'emporte ſur Horace,
Et Gottſched doit tenir le ſceptre du Parnaſſe;
Midas jugeait ainſi ſur le ſacré vallon
Des pipeaux du Satyre & du luth d'Apollon:
Qu'heureux feraient nos jours ſi tout Juge profane
Portait comme ce Roi la coëffure d'un âne!
Ah! quel plaiſir de voir ces cenſeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public déſignés!

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches eſprits dont ma patrie abonde;
Virgile avec Segrais s'eſt trouvé comparé,
Auguſte aux Antonins fut ſouvent préféré;
Des impoſteurs mitrés qu'on nomme les ſaints Peres
Nous ont peint Julien ſous les traits des Tiberes;
Tout l'Univers reçut ces menſonges pieux,
Et Julien paſſa pour un monſtre odieux;
Un ſage (*l*) après mille ans débrouilla ſon Hiſtoire,
La vérité parut & lui rendit ſa gloire.
Tout Paris condamna l'Auteur (*m*) laborieux,
Qui dans un parallele exact, ingénieux,
D'Homere & de Zeuxis compara la ſcience;
Des Lettrés étrangers forcerent ceux de France
A priſer cet ouvrage approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la muſe de Milton;

(*l*) *L'Abbé de la Bletterie.*
(*m*) *L'Abbé du Bos.*

Long-tems après sa mort l'Anglais mélancolique
Apperçut les beautés de son poëme épique;
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout tems,
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits & ces pieces nouvelles
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur,
Que l'un aime le simple & l'autre le sublime,
Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime;
Mais que tous les humains pensent profondément,
Lorsqu'il faut décider d'un sujet important,
D'un sujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'est-là, cher BREDOW, que paraît leur folie;
Erreur, sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir?
Dans ce siecle éclairé plein d'un profond savoir,
De nos bons Berlinois la cervelle insensée
Prend la poudre d'Aillot pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empyrique Docteur
Du remede nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen qui leur est incommode,
Eblouis par l'espoir, attirés par la mode
Ils éprouvent sur eux quels seront les effets.

Ne vous souvient-il plus du regne des sachets,
Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende,
Aussi sûr que les os d'un Saint de la Légende?

J'ai vu, BREDOW, j'ai vu mes chers Concitoyens
Chargeant de ces sachets leurs cous Luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il approfondir si le remede est bon,
Si c'est un antidote ou si c'est un poison ?
Toinon s'en applaudit, Marthe s'en est servie,
Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'esprit des humains est frivole & léger!
Rappellez-vous les tems de Law & du Systême,
Jadis les bons Chrétiens couraient moins au Baptême,
Que le peuple Français dans ses transports outrés
S'empressait de gagner de ces papiers timbrés;
La triste vérité dissipant leur chimere,
Au sein de leurs trésors étala leur misere.

Quoi, BREDOW, vous riez de mes raisonnemens ?
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
Qui plaisante des sots & de la Médecine;
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés
Ne représentent point des Citoyens sensés;
Et mes pinceaux trempés aux couleurs de Tenieres
Peignent d'un peuple obscur les sottises grossieres.

Soit, mais ce peuple vil que vous m'abandonnez,
C'est lui qui fait le nombre, & du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant & stupide,
Ne sait pas dans ses choix quel motif le décide.

Hé bien puiſqu'il le faut, plaçons-nous ſur les bancs,
Examinons tous deux la raiſon des Savans;
Ces eſprits pénétrans amateurs des Sciences,
Sans doute auront acquis de vaſtes connaiſſances.

Prenons ce fameux Sack, ce ſuppôt de Calvin,
Ce zélateur cornu du ſexe féminin,
Qui deux fois par ſemaine en ſtile de Sophiſte,
Fulmine l'anathême & proſcrit le Déiſte;
Si le hazard caché qui préſide au deſtin,
Au lieu d'avoir formé ſa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il ſerait Catholique,
A Péra Muſulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combattu pour ces Religions;
De puiſſans préjugés ſuccés dès ſon enfance
Offuſquant ſa raiſon font toute ſa ſcience,
Par de ſombres terreurs ſes eſprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes ſacrés;
Ce Docteur à ſon gré gouverne le vulgaire,
Une foule ſtupide environne ſa chaire,
Avec un ſaint reſpect l'écoute en ſommeillant,
Le croit ſans le comprendre & l'admire en bâillant.

Qu'au ſortir du Sermon l'auditeur imbécile,
Entende un libertin gloſſant ſur l'Evangile,
Il dévore auſſi-tôt ces plaiſantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raiſons;
Dévot ſans examen, libertin ſans ſcrupule,
De Chrétien qu'il était, il devient incrédule,

Son esprit inconstant est dépourvu d'appui,
De fragiles roseaux sont plus fermes que lui;
Le peuple veut juger, le Docte croit connaître,
Raisonner sans raison c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimede & Platon,
Dit qu'autour du Soleil nous faisons une ellipse,
Newton, le grand Newton fit son Apocalypse;
Quoique par son Algebre il calculât les Cieux,
Sur saint Jean comme nous cet Anglais rêva creux.

Peu m'importe après tout que des Savans célebres
Egarent leur raison au sein de ces ténebres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon sens,
C'est la funeste yvresse & les écarts fréquens
D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, Commerçant pacifique,
Qui suivant les conseils d'un fripon d'écrivain
Fit la guerre à la France & Nassau souverain.

A Cologne vivait un Fripier de nouvelles,
Singe de l'Aretin, grand faiseur de libelles,
Sa plume était vendue, & ses écrits mordans
Lançaient contre LOUIS leurs traits impertinens;
Deux fois tous les sept jours pour lui roulait la presse,
Et ses feuillets notés par la scélératesse,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etaient lus du Batave avec avidité;
De ce poison grossier le succès fut rapide,
Le peuple & les Régens suivant leur nouveau guide,

Ces bons Marchands heureux dans le sein de la paix
Publierent la guerre en haine des Français,
Si GEORGE de leur bras fortifia sa ligue,
Il ne dut ce secours qu'au pouvoir de Rodrigue.

Ainsi d'un scélérat le vain raisonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant;
Plein de ses préjugés il donne son suffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,
Il veut apprécier les Grands & les Héros,
Sans les avoir connus il reprend leurs défauts.

QuandMars au front sanglant par sa funeste escorte,
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,
Dès qu'on voit dans les champs déploïer les drapeaux,
Les glaives meurtriers sortir de leurs fourreaux,
Sans savoir la raison de leur haine cruelle,
D'un des Rois le vulgaire embrasse la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon sens perverti,
Plein d'un instinct aveugle embrasser un parti,
De l'Autriche oublier l'insolent despotisme,
En faveur de THERESE outrer le fanatisme,
Détester Charles sept, Prussiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaisant projet de ce peuple caustique,
Qui reprend un Héros sur l'art de la Tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
Et dispose un combat sans avoir combattu!
Chacun jusqu'au beau sexe en ces graves matieres
Croit pouvoir décider par ses propres lumieres;

Devant ſon tribunal Miniſtres, Généraux,
Et les Rois aggreſſeurs & les Rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute;
Dans cet Aréopage on décide des noms,
On éleve, on détruit les réputations;
La vertu, les talens le ſceptre, la tiare,
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiecle bizarre.

Ce digne Protecteur des arts & des talens,
A qui la France a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert de l'induſtrie & le moteur & l'ame,
Souffrit après ſa mort un traitement infame.

LOUIS qui dans l'Europe étala ſa grandeur,
Bienfaiſant dans ſa Cour, terrible à l'Empereur,
LOUIS, que les travaux, les Arts & la Victoire,
D'un pas toujours égal élevaient à la gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ſes deſtins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le Français léger enyvré de folie,
Du plus grand de ſes Rois oſa flétrir la vie.

BREDOW, tel eſt le peuple & l'idiot public,
Rien ne peut échaper à ſa langue d'aſpic;
C'eſt cet étrange oiſeau rempli d'yeux & d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut aſſouvir ſa curioſité,
Qui confond le menſonge avec la vérité;
L'inquiete cabale & la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie,

L'inſtruiſent en paſſant de faits remplis d'horreurs,
Et bientôt l'Univers répete ces noirceurs;
Etre bleſſé du monſtre eſt un mal incurable.

Hé bien! que penſez-vous? l'homme eſt-il raiſonnable
D'employer tant de ſoins, de peines, de travaux,
D'immoler ſes plaiſirs, ſes jours & ſon repos,
Pour attirer ſur lui les yeux & le ſuffrage
De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
Rempli de préjugés, eſclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux diſpenſateur?

O Gloire, illuſion ceſſe de nous ſéduire,
L'amour de la vertu doit tout ſeul nous conduire,
Mon cœur doit me juger, s'il m'approuve, ſuffit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconſtant d'une foule ſéduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de ſon encens qui s'envole en fumée,
Et du peuple inſenſé qui fait la Renommée.



ÉPITRE XI.

A MA SOEUR DE SUEDE.

QUELLE gloire en ce jour, MA SOEUR, vous environne!
Vos premiers pas en Suede en approchant du Trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.

Ce Royaume autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate & maître en Germanie,
Etait enfin réduit à force de malheurs,
A la nécessité d'implorer ses Vainqueurs;
Au milieu du Sénat une guerre intestine
Lui déchirait le sein & comblait sa ruine;
La discorde ordonnait, & le peuple animé
Tournait contre l'Etat son courage enflammé;
Tout paraissait perdu, l'Europe semblait dire,
Voici le dernier jour qui reste à votre Empire.

Mais lorsque ce colosse oppresseur du Germain,
S'incline vers sa chute & présage sa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le Sénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La Nation reprend des sentimens plus hauts,
Dignes du grand Gustave & de tous ses Héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la souffrance,
Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance;

Les peuples sont toujours ce que les font leurs Rois;
Ma Reine va fixer le destin des Suédois,
Toutes les passions se taisent devant elle,
Il n'est plus d'envieux, il n'est plus de querelle,
L'ordre renaît du sein de la confusion,
On sacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'Homere vainement vante Panthésilée,
Que Mars guide ses pas au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs,
Quel que soit son courage & ses faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut sauver la malheureuse Troie;
Cette brave Amazone en ces champs pleins d'horreurs
Ne combattit cent Rois que pour voir des malheurs.

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile,
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille,
Dont les faibles secours, les stériles vertus
Ne purent soutenir le bon Roi Latinus.

Votre gloire, MA SOEUR, plus sûre & plus brillante,
Mériterait au moins qu'un Voltaire la chante,
Mon cœur en est ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le seul pinceau d'Apelle osait peindre Alexandre,
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'est qu'un si beau sujet soutient seul un Auteur.

C'est donc vous que je vois à ce point de grandeur!

C'est donc vous qui donnez à la Suede enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Promethée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Jusqu'au sein palpitant de la perplexité;
Ce peuple libre & fier, MA SOEUR, qui vous admire
Apprend à soutenir l'honneur de votre Empire;
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impose silence à ses voisins jaloux;
A ce peuple farouche, insolent & barbare,
Qui combat en esclave & s'enfuit en Tartare,
Et dont l'orgueil enflé d'un succès passager,
Se flattait hautement de l'espoir mensonger,
Que sa férocité qui fit trembler l'Euphrate,
Domterait le Suédois ainsi que le Sarmate.
Dans les fonds ténébreux de leurs vastes forêts,
Sous un ciel rigoureux & parmi leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur possede
Osaient forger des fers à la triste Suede;
On voyait dans leurs ports leurs grossiers matelots
Défier à la fois & la Suede & les flots;
Des glaces d'Archangel au Palus Méotide,
Le démon de la guerre au regard homicide
Assemblait vers Vibourg des rustiques guerriers,
Avides de pillage & non pas de lauriers.

Un monstre que l'enfer vomit sur ce rivage,
Que l'implacable haine allaita de sa rage,
Instruit par la discorde en cet art criminel
Qu'à Florence enseigna l'affreux Machiavel;

Ce monſtre en ſoumettant ſa molle Souveraine
Près du Trône éleva ſa fortune hautaine,
Et le Ruſſe tremblant que ce tyran conduit,
Dans ſa ſtupidité par baſſeſſe obéit;
La noire trahiſon, la louche perfidie
Formerent aux forfaits ſa fureur enhardie;
Ce farouche ennemi des plus auguſtes droits,
Veut régner dans le Nord, fouler aux pieds les Rois;
Ses trames, ſes complots, ſes brigues infernales
Diviſent l'Univers en puiſſantes cabales;
Il ſéduit l'Empereur, que dis-je? les Anglais
Complices de ſa rage ont payé ſes forfaits;
Mais lorſqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans ſes cachots vient renfermer la guerre;
Ce monſtre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à ſa fureur;
Rongé par les ſerpens qui ſervaient ſa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble ſa ſouffrance;
Tel l'on peint ſous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomiſſant des feux de ſon gouffre enflammé,
S'agite & veut briſer ſa puiſſante barriere,
Il brave en ſes priſons l'Auteur de la lumiere;
Mais ce Dieu qui punit ſes tranſports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux ſes efforts impuiſſans.

Ce Dieu, c'eſt vous, MA SOEUR, oui c'eſt vous dont l'égide
Pétrifia ce monſtre envieux & perfide;
Votre main détruiſit ces infames complots,
Sans armes, ſans ſecours, ſans foudres, ſans carreaux,

Il vous suffit d'un mot pour calmer la tempête;
Vous dites, arrêtez, & la guerre s'arrête.

O Suede, reconnois d'aussi puissans secours,
Si l'ombre de la paix protege tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm est préservée,
Bénis du fond du cœur la main qui t'a sauvée.

Auteurs, ne vantez plus dans vos pesans écrits
Les noms d'Elizabeth & de Sémiramis;
Suédois, votre Christine indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le Trône;
Déjà mon Héroïne a su le soutenir.

Ah! quels engagemens, MA SOEUR, pour l'avenir!
Si dans le second rang je vous vois si brillante,
Parvenue au premier, jugez de mon attente,
Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts,
Votre regne intéresse & nous & l'Univers;
Il se propose à voir l'Europe réunie
Par les soins généreux de ce puissant génie,
Dont la sagesse égale asservissant le sort
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.

Vos tranquilles sujets sous votre regne heureux,
Diront: ô Prussiens! ô peuple généreux!
» C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
» Prémices des beaux jours qui la suivront encore;

» Nous vous devons la paix, nos biens & nos honneurs.

Ah! quel plaisir touchant! quels concerts enchanteurs!
Foyer de mes aïeux, ô ma chere Patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En respectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits,
On ne les entend point murmurer & se plaindre,
Ils savent nous aimer & ne sauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus,
S'empressent d'annoblir leur sang par nos vertus;
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre Dieu d'Hymen en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos Rois;
Celles (*n*) dont s'applaudit l'heureuse Franconie
Que le Weser chérit, que l'Oder déifie;
Vous enfin que l'envie admire en frémissant,
Vous que nos ennemis estiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphême;
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux;
Ainsi l'enfer connaît & déteste les Dieux.

Si le simple mérite est digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire;

(*n*) *Mesdames les Marcgraves de Bareith & d'Anspach, Madame la Duchesse de Brunswick & Madame la Marcgrave de Schwedt.*

Le ſtoïque Zénon dans ſa rigidité,
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été ſurpris de ſe trouver ſenſible;
Ah! malheur au mortel dont l'ame eſt inflexible!
La raiſon ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'attendrit, l'eſprit en eſt plus doux;
Oui, j'adore les Dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image;
Cet hommage ſi pur & détaché des ſens
Se doit comme aux vertus, aux charmes, aux talens.

Mais tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos ſoins ſa haute deſtinée,
Vous le dirai-je ici, l'oſerai-je, MA SOEUR?
C'eſt ſa proſpérité qui fait tout mon malheur;
Ah! ſi j'ai pu chanter votre gloire future,
Je ſens en même-tems murmurer la Nature:
Amitié, don du Ciel, ſacrés liens du ſang!
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu ſi touchant;
Accablé de chagrin dans cet affreux moment,
Je vous quittai, MA SOEUR, m'arrachant à vos charmes;
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil;
Un éternel adieu! MA SOEUR, quel ſort barbare!
Triſte néceſſité, devoir qui nous ſépare!
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur?

Heureux font les mortels qui loin de la grandeur
Réuniffent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir & mere & fils & fille!
Satisfaits de leur fort dans leur obfcurité,
Le bonheur eft le prix de leur fimplicité;
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abyme des mers jamais ne les fépare.
Les brigues, les complots que forme l'étranger
Amufent leur loifir loin de les affliger;
Mais fur-tout & c'eft là ce qui me défefpere,
C'eft chez eux que la fœur peut vivre auprès du frere.

Quels écarts infenfés! Où vais-je m'égarer?
Aimons fans intérêt & fachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois fur votre front pofer le diadême;
Si la Suede connaît le prix de nos bienfaits,
Ne fouillons pas nos dons par d'impuiffans regrets,
Etouffons nos foupirs & fupprimons nos larmes;
Loin de vous, mais toujours le cœur plein de vos
charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur;
Je le préviens déjà ce fiecle de grandeur,
Ce tems où j'entendrai la prompte renommée
Répétant les accens de la Suede charmée,
Vous nommer à grands cris en comptant vos exploits
Le modele du fexe & l'exemple des Rois.

ÉPITRE XII.

A PODEWILS.

Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on pourrait faire.

LABORIEUX Ami, dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre République,
Vous dont l'activité remplissant mes desseins,
D'un œil toujours ouvert veille sur nos destins.

Ne remarquez-vous pas en passant en revue
L'Europe chaque jour présente à votre vue,
Dans des climats divers & parmi tant de loix,
Que du Moine au Pontife & des Commis aux Rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément suit les pas de son pere;
Il n'est aucun Etat qui ne soit plein d'abus,
On les souffre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.

Si quelque Citoyen pour l'Etat plein de zele,
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carriere il est d'abord lassé,
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

Ces mortels adorés dont l'ame magnanime
Servit le genre humain sans briguer son estime,

Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens,
Laisserent après eux d'illustres monumens,
Ces demi-Dieux sur terre avec un esprit ferme
Voulaient obstinément arriver à leur terme;
La volonté peut tout, qui ne veut qu'à demi,
Sort du sommeil, se leve & retombe endormi.

En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles,
Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel,
La paresse, l'ennui, l'intérêt personnel
Ont fait évanouir dans leurs ames communes,
Des desirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh! qu'importe en effet à la société,
Qu'un Ministre absorbé dans la prospérité,
Ayant sans être Roi la puissance suprême,
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau systême,
Si quittant sans dessein, distrait par cent objets,
Il n'exécute point ses louables projets?

L'un préfere aux travaux les plaisirs de la vie,
L'autre craint en secret de réveiller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Le peuple de l'usage aveugle sectateur,
Patron des vieux abus, insensible aux services,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injustices.

Un autre dans son cœur des biens sent les attraits,
Immole ses devoirs à de vils intérêts,

Capable de servir l'Etat & la Couronne,
Il ne voit, ne connaît, n'aime que sa personne.

Ces indignes mortels qui tolerent nos maux,
Laissent nos loix, nos mœurs & tout dans le chaos;
C'est un plaisir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confusion & du sein du désordre;
Mais quelque sort malin par des moyens secrets,
Retarde & bien souvent enchaîne nos progrès;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la paresse,
Sont les lâches ressorts de l'humaine faiblesse;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, Ministres, Rois, aucun n'atteint son but.

Voyez-vous ces guerriers au sein de la victoire
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit?

L'amour propre avec peu, satisfait de lui-même,
Se flatte, s'applaudit, s'éleve au rang suprême,
Il caresse un Héros, il lui montre ces faits
Par un verre trompeur qui grossit les objets;
Il lui dit: » C'est assez & votre ardeur guerriere
» Dans ce jour mémorable a rempli sa carriere,
» Conservez les lauriers dont vous êtes muni;
L'ouvrage est commencé qu'il croit avoir fini.
Si le vil intérêt d'un Ministre s'empare,
Si la corruption de son devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera sans remords un indigne trafic,

Embrouillera les loix & se livrant au vice
Au Temple de Thémis il vendra la justice;
Sa voix dans les conseils organe des voisins,
Fera par artifice agréer leurs desseins,
Et troublant à leur gré le repos de la terre,
Entraînera l'Etat dans l'horreur de la guerre?
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnaissez à ces infames traits
Du portrait que je peins l'original coupable,
Ce monstre dont Moscow sent le bras redoutable,
Qui tient un peuple entier sur sa frontiere armé,
Et se complaît à voir tout le Nord allarmé.

Tandis que ses complots bravent notre constance,
Que l'Europe en courroux souffre son insolence;
De la fertile Ukraine il voit les champs déserts,
Les vaisseaux à Riga dévorés par les vers,
Les arts abandonnés, l'industrie expirante,
L'antique barbarie à la Cour renaissante,
Tous les travaux du Czar pencher vers leur déclin.

Quel abus, CHER AMI, du pouvoir souverain!
Quelle utile leçon aux Ministres, aux Princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs Provinces,
Puissans pour leurs voisins, misérables chez eux,
Ont le cœur dévoré de soins ambitieux;
Et quoique leur pays soit beaucoup moins barbare,
Que ce repaire d'ours, image du Ténare,
Il n'est aucun Etat si policé qu'il soit,
Où pour le bien public la réforme n'ait droit,

Où l'usage & la loi l'un à l'autre contraires
N'offensent du bon sens les préceptes séveres,
De ces difficultés on sent les embarras,
Mais pourquoi, dites vous, ne les leve-t-on pas?

Sachez comme en effet le monde se gouverne,
Ceux devant qui le peuple en tremblant se prosterne;
Elevés dans la pompe & dans l'oisiveté,
D'un ouvrage suivi redoutent l'âpreté;
Occupés des plaisirs au sein de la mollesse,
Ces fainéans heureux respectent leur paresse;
Les affaires iront selon le gré des Dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,
Et le soin que du monde a pris la Providence
Des travaux superflus en honneur les dispense,
Leur lâche quiétude adopte ces raisons
Et perd dans ses langueurs les jours & les saisons;
Ces fardeaux de la terre engourdis sur le Trône,
Insensibles pour tous, tendres pour leur personne,
Semblables par leurs mœurs aux Rois Orientaux,
Sans procurer le bien tolerent tous les maux.

Si la Saxe autrefois puissante & fortunée
A vu depuis dix ans changer sa déstinée,
Préparer sa ruine, abaisser son credit,
Ses peuples opprimés, sans fonds à rien réduits,
N'en chargez point leur Prince, il n'est point tyrannique,
Rien ne peut remuer son ame léthargique;
Condamnez sa faiblesse & son oisiveté,
S'il cause tous leurs maux, c'est sans méchanceté,

Sur le sommet d'un mont de rochers hérissé,
Le temple de la Gloire était jadis placé;
Elle promit un prix à ceux dont le courage
Surmontant ces dangers viendraient lui rendre hommage.

Un jour tous ses amans excités par ce prix,
Tenterent de monter à son sacré pourpris;
En approchant du mont, les uns pleins de surprise,
Restaient tout étonnés de leur grande entreprise;
Plus loin des jeunes gens légers, fous, amoureux,
Allaient, cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux,
D'autres d'un pas timide entraient dans la carriere,
Effrayés du danger retournaient en arriere,
Et d'autres fatigués, rébutés, abattus
Se couchaient sans vigueur sur le roc étendus;
On en voyait plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux leur disputer la place,
Au bord du précipice au point de succomber
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Un sage sans envie & sans incertitude,
Par un sentier plus court & même encor plus rude,
Animé par le prix que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola jusqu'au sommet;
C'est-là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire
Et son nom fut écrit au temple de Mémoire,
Dans ce livre si court où sont les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme & vertueux.

La

La Déesse approuvant l'effort de son courage,
Lui dit : » Soyez heureux, joüissez du partage
» De ces esprits actifs, Auteurs, Rois & Guerriers,
» Le repos est permis, mais c'est sous des lauriers. »

ÉPITRE XIII.

A MA SOEUR DE BAREITH.

Sur l'usage de la Fortune.

Du songe des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philosophie,
Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
Je profite du tems chaque instant qu'il s'enfuit;
J'achete à peu de frais mille plaisirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis la Quintinie, & par son art divin
Je change un sable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclorre
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami Philémon vient dans ces lieux reclus
Disserter avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorsque son discours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poésie;
Une feuille, une fleur & de moindres objets,
A nos moralités fournissent des sujets;
La nature à nos yeux est pleine de merveilles,
Nous admirons souvent le peuple des abeilles;

O quel plaisir, MA SOEUR, de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur apprit à piller!
De leurs soins mutuels & de leur vigilance
Résulte pour l'essain la commune abondance,
L'un travaille pour l'autre & ce miel apprêté
Appartient sans partage à la communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disais-je, leur exemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuse union & l'ordre sans égal,
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a mieux que nous réglé sa République,
On n'y voit point de mouche altiere & magnifique
Refuser à ses sœurs le fruit de ses travaux;
L'orgueil & l'intérêt respectent leur repos.

Fiere raison humaine, orgueilleuse folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie,
Notre cœur endurci méprise les humains,
L'homme change de mœurs en changeant de destins,
Enivré de l'éclat de son bonheur suprême,
Il fuit son origine, il s'ignore lui-même.

Qui dirait lorsqu'on voit ces Grands si dédaigneux
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux courbés sous les mi-
seres,
Marqués des mêmes traits sont en effet leurs freres?
L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du sort,
Du riche au misérable il n'est plus de rapport;

A leur destin commun rien ne les intéresse,
Ce sont des animaux de différente espece;
Ces loups sans s'émouvoir regardent les faulcons
Du sang de la colombe arroser les vallons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Altesse
Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue sa tendresse!
On dirait que pour eux le destin l'aggrandit,
De sa folle dépense ils tirent le profit;
Ces chevaux superflus s'engraissent à la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre se desseche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui;
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai méprisé les grands & la fortune.

» Vous en êtes surpris? repartit Philémon,
» Le monde est inhumain, ingrat & sans raison;
» Pour moi, depuis long-tems j'appris à le connaître,
» Jadis de la fortune on m'a vu le grand Prêtre,
» Son temple était rempli de sots adulateurs,
» L'Univers y venait demander des honneurs.
» Le Courtisan disait: O puissante Déesse,
» Donnez moi du pouvoir, afin que j'en oppresse
» Un rival odieux qu'on dit de mes amis;
» Le Roi lui demandait des esclaves soumis;
» Un homme du bel air à mine évaporée,
» Voulait un grand état, une maison dorée;

» Un franc dissipateur exigeait un gros bien,
» Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien;
» L'Avare lui disait, Déesse salutaire,
» Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
» Un Comte en se dressant criait avec fierté,
» Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?

» Je n'aurais jamais fait, si de tant de prieres
» Je voulais rapporter les phrases singulieres:
» Bref, aucun ne pensait dans ses bizarres vœux,
» Au noble & doux plaisir de faire des heureux;
» Et ma Déesse aveugle, inégale & quinteuse,
» Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse,
» Refusoit par travers & donnait sans raison.

La fortune, lui dis-je, est un cruel poison,
Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimere,
Elle altere le fond du meilleur caractere;
L'homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,
Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu;
Ces Grands enorgueillis de leur magnificence,
Pensent qu'ils sont l'objet pour qui la Providence
Fit sortir du néant ces êtres si divers,
Qui rampent sur la terre ou volent dans les airs;
Ils se placent eux seuls au centre de ce monde,
Et tout le reste est bien, quand pour eux tout abonde;
Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
Yvres de leurs plaisirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles stériles.

Du trône qui les nourrit, tirent les fucs utiles,
Et dans un vain feuillage étalant leur beauté,
Laiffent leurs tendres fruits fécher à leur côté;
Eft-ce donc pour eux feuls que fe filtre la feve
Qui partant des tuyaux jufqu'aux branches s'éleve?
Ah! quelle heureufe main coupera ces rameaux,
Des préfens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chagrin j'en vois groffir le nombre....

Philémon repartit prenant un air plus fombre:
» Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaifans,
» Mais ce monde pervers eft peuplé de mechans;
» Les bienfaits font payés de noire ingratitude;
» Qui fait de la fageffe une profonde étude,
» S'il connaît les mortels, ne les fervira pas.

Qu'il eft beau, Philémon, de faire des ingrats!
Faut-il lorfqu'aux vertus un doux penchant nous guide
Que l'auftere raifon contre le cœur décide?

O vous, fage Minerve, aimable & tendre SOEUR,
O vous qui poffédez tous les talens du cœur,
Vous penfez, je le fais, qu'un noble caractere
Ne trouve en fa grandeur de plaifir qu'à bien faire,
Qu'à daigner partager à l'homme fon égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colomnes dont l'art d'un habile Architecte
Sait orner noblement fa façade correcte,
Ces maffes ne font pas de ces vains ornemens
Que la profufion ajoute aux bâtimens;

Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient solidement la façade embellie.

Notre grand édifice est la société,
Tout citoyen concourt à son utilité;
L'embellir n'est pas tout, & pour le dire encore,
La bonté la soutient, le faste la décore.

O puissante Nature! ame de l'Univers!
Souffre que tes secrets éclatent dans mes vers;
Ménagere ou prodigue on te voit toujours sage,
Ton dessein permanent mene tout à l'usage.

Voyez ces réservoirs qui pour ses grands desseins
Aux entrailles des monts sont creusés par ses mains,
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leurs sources,
D'un humide cristal ils fournissent la course;
En fuyant de leur sein, jeunes, faibles ruisseaux
Ils arrosent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt aggrandis, enflés d'eaux passageres
Ils portent leur tribut à des mers étrangeres,
D'où le Soleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend sur les hauteurs;
Ce n'est point pour croupir que les monts les amassent,
Par ces mêmes canaux, le sort veut qu'ils repassent.

Et tels sont les devoirs attachés aux honneurs,
Des dons de la fortune heureux dispensateurs,

Les Grands pour les Etats ſon la ſource féconde
Qui porte l'abondance & le bonheur au monde.

Que j'aime ce diſcours qu'un ſage Magiſtrat (*o*)
Tint au peuple Romain ſéparé du Sénat!
Autour du mont ſacré triomphait la diſcorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

„La République, Amis, leur dit-il, eſt le corps
„Dont tous les citoyens ſont autant de reſſorts,
„Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
„Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie:
„Suppoſons que la bouche aimant mieux diſcourir,
„Refuſât à ſon corps le ſoin de le nourrir;
„L'animal épuiſé dans ſa langueur mourante,
„Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„Membres ſéditieux, injuſtes Plébéiens,
„Servez votre Sénat & ſoyez citoyens.

Quel que ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie,
De la totalité l'on fait toujours partie;
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus

Modérons nos tranſports, évitons la ſatyre,
C'eſt peu de condamner, le grand eſt d'inſtruire;
Enſeignons en ami, ſans prêcher en cenſeur,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.

(*o*) *Menenius Agrippa.*

» Il n'est rien de plus grand dans ton sort glorieux,
» Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
» Ni rien de plus divin dans ton beau caractere,
» Que cette volonté toujours prête à le faire,
Osait dire à *César* ce *Consul Orateur*,
Qui de Ligarius se rendit protecteur;
Et c'est à tous les Rois qu'il paraît encor dire,
» Pour faire des heureux vous occupez l'Empire,
» Astres de l'Univers, votre éclat est pour vous,
» Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.

Les Grands, ces fils chéris de l'aveugle fortune,
Sont couverts de mépris si leur ame est commune.
Néron, quoique César fût haï des Romains,
Rome pour leurs vertus chérit les *Antonins*;
Bienfaisans *Antonins*, mes Héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des Temples,
Si de faibles humains peuvent atteindre aux Dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux,
Je sens à votre nom dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor sa flamme,
Ou j'en présume mieux du triste genre humain.

Julien peu connu fut le dernier Romain;
Que de monstres affreux profanerent le Trône,
Et firent éclipser l'éclat de leur Couronne!

Mais faut il être Roi pour être bienfaisant?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant?

L'occaſion peut rendre un pauvre ſerviable,
Dans l'état médiocre on ſera ſecourable;
Si l'on eſt riche ou pauvre on doit ſon ſuperflu,
Un Grand doit protéger l'indigente vertu;
Dans la proſpérité l'ame entiere s'étale,
On la voit ce qu'elle eſt, avare ou libérale;
Nos états ſont divers, nos devoirs ſont communs.

Ainſi la tendre fleur nous donne ſes parfums,
La campagne ſes bleds, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'Océan ſes poiſſons & les vents leur fraîcheur;
Ainſi l'aſtre du Nord guide le voyageur;
Ainſi lorſque la nuit reprend ſes voiles ſombres,
La ſœur du Dieu du jour vient éclairer les ombres;
Ainſi le grand flambeau moteur de l'Univers,
De ſes rayons brillans remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond ſon influence pure
Ranime & rend la vie à toute la Nature.



ÉPITRE XIV.

A SCHWERTS.

Sur les Plaisirs.

DE nos brillans plaisirs aimable Directeur,
O vous qui gouvernez au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie,
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos voeux,
Contribuer le plus à faire des heureux?

Serait ce, dites-moi, la joie impétueuse,
Du brillant carnaval fille si dangereuse,
Si chere à nos galants, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythere,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
Sauter, tourbillonner au son des instrumens,
Et s'enyvrer enfin de cent plaisirs bruyans?
L'Aurore en plein Hyver si lente, si tardive,
Paraît selon leurs voeux trop prompte & trop active,
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent dans un quart d'heure ait dégoûté l'amant.
Aimeriez-vous plutôt qu'on préférât la scene,
Où Moliere traça de sa naïve veine,
De nos bizarres moeurs l'humiliant tableau?

» Cherchez, me dites-vous, un ſpectacle nouveau,
» Allez à ce palais enchanteur & magique
» Où l'Optique, la Danſe & l'art de la Muſique
» De cent plaiſirs divers ne forment qu'un plaiſir;
» Ce ſpectacle eſt de tous celui qu'il faut choiſir.

» C'eſt-là que l'*Aſtrua* par ſon goſier agile
» Enchante également & la Cour & la Ville,
» Et que *Félicino* par des ſons plus touchans
» Sait émouvoir les cœurs au gré de ſes accens;
» C'eſt-là que *Marianne* égale à Terpſichore,
» Entend tous ces *bravò* dont le public l'honore;
» Ses pas étudiés, ſes airs luxurieux,
» Tout incite aux deſirs nos ſens voluptueux.

Je vous entends, ſachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaiſirs qu'un faux myſtique blâme;
Ami des ſentimens des Epicuriens,
Je laiſſe la triſteſſe aux durs Stoïciens;
Si comme Thebe, hélas! notre ame avait cent portes,
J'y laiſſerais entrer les plaiſirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne penſe pas ainſi,
J'ai vu d'outrés chaſſeurs en hauſſant le ſourcil,
Bâiller & s'endormir au ſein de ces merveilles,
Nul ſon ne peut flatter leurs ſtupides oreilles,
Leur eſprit occupé de cerfs, de ſangliers,
Au lieu de voir Cinna, rêvait aux levriers.

J'ai vu ſur vos gradins frémir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance,

Preſſé de viſiter ſes ſerrures, ſes huis,
Et de compter tout ſeul ſes ſacs pleins de louis;
Vous ſavez qu'au ſpectacle un certain fils d'Euclide
S'aviſa d'égayer ſon cerveau trop aride,
Sans entendre, ſans voir & même ſans parler,
Il ſe mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'eſpace de la ſale,
Le théatre, l'optique & le grand ceintre ovale;
Cela fait ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et ſe ſentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, eſt-il croyable?
Il ſortit bruſquement donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorſqu'on nous voit ſervir nos propres paſſions?
Mais nous ſommes glacés pour les plaiſirs des autres.

Si notre inſtinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons de chacun ſes propres ſentimens,
Comme les traits de l'homme, ils ſont tous différens;
Oui, béniſſons plutôt la ſage Providence
Qui ſuffiſant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même-tems à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaiſirs, ſeuls charmes de ce monde,
Seraient pour les humains une ſource féconde
De jalouſes fureurs, de démêlés cruels,
On verrait à la fin les malheureux mortels,
Pour ſatisfaire un goût, enſanglanter la terre,
Et le plaiſir ſerait le ſujet de la guerre.

Penſez-vous donc qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaiſirs merveilleux pour chatouiller leurs ſens ?
Que manquant de ſpectacle où de feu d'artifice,
Ils ont droit d'accuſer le deſtin d'injuſtice ?

La Nature attentive en tout tems a voulu
Suffire à nos beſoins & même au ſuperflu ;
Elle transforme au ſein des miſer es humaines,
En deſirs les beſoins, en volupté les peines ;
C'eſt d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Auſſi doux pour Colin que pour l'homme de Cour ;
C'eſt d'elle que nous vient le ſommeil délectable,
Secours voluptueux au corps ſi favorable ;
Dans une ardente ſoif trouvez un clair ruiſſeau,
C'eſt boire du nectar que d'avaler ſon eau ;
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de reſpirer l'air frais dans un bois ſombre !
Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laiſſer ſon eſprit errer tranquillement !
Mais enfin, quel ſpectacle approche de l'aurore ?
La nuit fuit & bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horiſon aux bords de l'Orient,
On voit pâlir les feux du vaſte firmament,
Le brouillard ſe diſſipe & du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes ;
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs ;
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumiere
Remplit de ſon éclat ſa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ſes rayons triomphans,

Paraissent & plus purs & plus étincelans;
Dites, par quel prestige ou bien par quel miracle
L'art pourra t il jamais atteindre à ce spectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du soleil
La pompe fastueuse & l'éclat sans pareil?
Graun n'imitera point, quoiqu'il soit un grand maître,
Le doux gazouillement si simple, si champêtre
Du tendre rossignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour semble exciter leur voix.

Une Nymphe à quinze ans de sa beauté parée,
A vos visages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'art.

Tels sont les doux plaisirs d'une vie innocente,
Si leur simplicité vous paraît moins brillante
Que vos fêtes, vos jeux, où tout est cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais lassé;
Ils sont comme un ruisseau qui voit couler sans peine
Son onde de cristal sur l'argentine arene,
Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne se vante point de ses superbes ponts,
Et sans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivieres
De porter des bateaux décorés de bandieres,
Et de laver les murs des plus grandes cités
Où par nos bons Germains leurs flots sont insultés;
Sa course moins gênée en est bien plus égale:
Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne ma morale,
Les remords dévorans ne les suivent jamais,

On en jouit ſans trouble, on les prend ſans excès,
On y revient toujours lorſqu'on eſt las des vôtres.

Dans tout âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres,
Le Printems nous ſoumet à l'inconſtant amour,
La gloire en notre Eté ſur nous regne à ſon tour,
Dans l'Automne ſouvent l'intérêt en ordonne,
Et l'Hyver de nos jours ſe plaint, gronde & raiſonne;
Des viſages ridés, des cheveux blanchiſſans
Sont honteux d'arborer tous vos déguiſemens;
Dans la décrépitude il ſiérait bien ſans doute
D'endoſſer ſans deſirs le maſque & la bahoute,
L'amour n'a plus pour eux ni fleches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de loix;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie,
Ils blaſphêment les Dieux qu'ils avaient adorés,
Ils ne ſont qu'impuiſſans & non pas modérés,
Sans paſſions, adieu vos galantes merveilles,
Les ſens ſont comme ſourds au rapport des oreilles;
Les yeux ſont-ils frappés des objets les plus beaux?
C'eſt l'ombre d'un palais qui ſe peint ſur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une courſe légere
Emporte en s'échappant cette ombre paſſagere;
Ainſi pour un vieillard paſſent les voluptés.

Jouiſſons des plaiſirs ſans en être entêtés;
SCHWERTS, heureux qui s'en va reprenant ſa houlette
Retrouver ſes jardins, ſes bois & ſa retraite,

Après que ſur la ſcene il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fier Coriolan,
Ou ſauver au milieu de la Grece aſſemblée
La triſte Iphigénie au point d'être immolée.

Tout ce brillant fraças à la fin aſſourdit,
Et l'homme diſſipé lui-même s'étourdit;
Dans une vie errante & preſque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la Cour & du monde,
Toujours embarraſſé d'affaires fainéans
Profondément remplis de cent riens importans,
Et ſans ceſſe entraîné par le torrent rapide
Des plaiſirs répétés dont la mode décide,
De cette oiſiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, ſans penſer, réduit à végéter;
Au grand monde, au ſpectacle empreſſé de paraître,
Vous vous fuiriez de crainte un jour de vous connaître.

Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là ſeul avec lui-même il peut voir ſes défauts;
C'eſt ainſi de ſon tems que doit uſer le ſage,
De l'art de ſe connaître il fait l'apprentiſſage,
Et dans un examen ſouvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui faſcinaient ſes yeux,
Il foule ſous ſes pieds l'artificieux maſque
Qui cachait ſes travers ou ſon humeur fantaſque,
Repouſſe l'amour propre en ſon cœur renaiſſant,
Qui flatte ſes deſirs & bleſſe en careſſant.

Je vois que vous penſez que toute comédie
Reprend le ridicule & réforme la vie;

Oui,

Oui, mais ce jeu plaifant quelquefois trop bouffon
Effleure nos défauts fans attaquer le fond,
On y cherche un bon mot qu'aiguife la Satyre,
Ce n'eft point un fermon, au théatre on veut rire.

Montrez-moi, s'il fe peut, un mortel vicieux
Que votre Comédie ait rendu vertueux:
Non, cet augufte emploi ne fut point fon partage,
Qui veut fe corriger trouve un pénible ouvrage,
C'eft le combat interne & la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection;
Oui, notre vrai bonheur & notre récompenfe,
C'eft d'établir la paix dans notre confcience;
SCHWERTS de vos vains plaifirs on ne doit s'occuper,
Que lorfque du travail il faut fe diffiper.



ÉPITRE XV.

A ALGAROTTI.

AIMABLE rejetton de l'antique Ausonie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ses tems fortunés.

D'où vient, ALGAROTTI, que l'homme né caustique
Jusques sur ses amis se permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison?
N'est-ce point l'amour-propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule & des défauts d'autrui,
Eleve un monument qu'il érige pour lui?
Ou serait-ce qu'un Dieu dont nous sommes l'ouvrage
Eût empreint dans nos cœurs une secrette image,
Qui nous traçant les traits de la perfection
Nous fait juger d'autrui par la comparaison?

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice,
Que forma l'amour propre au sein de la malice;
Un Courtisan adroit condamne ses rivaux,
D'une main complaisante il flatte ses défauts;
Il n'est point médisant, il s'en ferait scrupule,
Mais d'un sot plaisamment il rend le ridicule;

Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur,
Me fait craindre sa langue & soupçonner son cœur;
S'il était bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'espece humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermerait les yeux.

Mais de ces scrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tout propos des *si* malins, des *mais*,
Juges de leurs amis, ils leur font leur procès;
Même à force de goût & de délicatesse,
Ils prennent en horreurs notre fragile espece,
Dans ce siecle de fer, dans ces tems corrompus
Il n'est plus par malheur d'*Achate*, de *Nisus*,
L'homme plein de bonté passe pour imbécille,
Et l'amitié s'exprime en stile de *Zoïle*.

„ Licidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
„ Perse serait charmant s'il n'aimait à railler,
„ Chrysippe est ennuyeux, il est toujours sublime,
„ Et l'emporté Damon à tout propos s'anime,
„ Ménélas est trop fier, Sulpitius trop bon,
„ L'œconome Lycas est pis qu'un Harpagon,
„ Héraclite hypocondre en lui-même se mine,
„ Et Narcisse en vrai fat chérit sa bonne mine.

Par de pareils propos pleins de malignité
On renverse l'esprit de la société;
Ah! si l'homme du moins dans sa folie extrême,
Faisait sans préjugé un retour sur lui-même;

Il trouverait en lui le nombre des défauts,
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux;
On le verrait bientôt quand son ami le blesse,
Compenser avec lui faiblesse pour faiblesse,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus;
Qui trouve tout mauvais est rempli de malice,
Un œil qui voit tout jaune est atteint de jaunisse;
Souvent les préjugés & les préventions
Nous dictent les arrêts de nos décisions.

La Nature en suivant ses maximes constantes,
Tailla tous les objets à faces différentes,
Burrhus voit le dessus, Séjan voit le revers,
De là sur un objet cent jugemens divers;
J'ai honte qu'un Soldat nourri dans l'ignorance
Réprouve d'un Lettré l'étude & la science,
Ou lorsqu'aux Financiers quelque Pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de loi s'engage
De prouver qu'un Soldat est un antropophage:
Extravagans bouffis de vos faibles exploits,
Don Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immense nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ses destins, tout homme eut ses talens,
Et pour le bien du monde ils sont tous différens.

Si chacun s'enrôlait sous Cujas ou Barthole,
Qui de ses bras nerveux rendant la terre molle,

Déchirerait son sein, cultiverait son champ,
Ramasserait les bleds coupés du fer tranchant?
Sera-ce l'Avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque Prince actif prêt à tout entreprendre,
Forme sur le Royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ses soldats nombreux?

Supprimons le Soldat ou le Jurisconsulte,
Même danger alors pour l'Etat en résulte;
Ce serait un vaisseau privé de matelots,
Voguant au gré d'Eole à la merci des flots;
De ces instincts divers l'espece & la nuance
Fait loin de la blâmer bénir la Providence;
Ne condamnons jamais que le vice effronté,
Trop funeste ennemi de la société.

On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la nature a traités en marâtre;
Vous, malheureux Thersite, & vous triste Brunel,
Oui, vengez-vous sur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'esprit se porte à la folie
D'obscurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malice enclin à blâmer ses égaux,
Taupe sur leurs vertus & lynx sur leurs défauts,
Il se fasse un plaisir de nuire & de médire;
Non, c'est à quoi mon cœur ne peut jamais souscrire.

Ce sujet me rappelle un conte qn'on me fit,
Dans cet âge où la Fable instruisait mon esprit.

En ce tems où le monde était en son enfance,
Chaque être était, dit-on, doué de connaissance,
La raison éclairait les sages animaux,
L'on entendait parler jusques aux végétaux,
Toute chose en naissant semblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette;
Dans un certain jardin en ces tems renommé
Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La rose en s'admirant & méprisant la vigne,
Lui dit un jour: „Je plains ta destinée indigne,
„Si l'homme ne taillait tes rameaux superflus,
„Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
„Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„Tes sarmens languissans ramperaient sur le sable;
„Tes seps disgraciés ne portent point de fleurs,
„Tes feuilles sont sans ombre & tes fruits sans odeur.

„Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclorre,
„Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore,
„Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
„Nous sommes des festins les compagnes fidelles,
„J'orne dans des bouquets la coëffure des belles,
„Et Reine des jardins mes charmes ravissans
„Assurent mon empire établi sur les sens.

„Je vaux bien plus que toi, dit la vigne à la rose,
„Trop peu durable fleur, souvent à peine éclose,

» Un souffle d'Aquilon vient terminer ton sort,
» Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort;
» J'estimerais bien plus tes qualités divines,
» Si ta tige hérissée enfantait moins d'épines,
» Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
» Tu devenais utile ainsi que je le suis.

» Regarde mes raisins si féconds en délices,
» Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
» Ces grappes au pressoir réduites en liqueur
» Chassent l'ennui chez l'homme & raniment le cœur;
» Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes,
» Le tyrse de Bacchus, la tête des Bacchantes;
» Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

Un gros vilain chardon écoutant leurs discours,
Occupant un terrein qu'il rendait inutile,
Leur dit en hérissant son panache stérile:
» Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon goût,
» Mais tout terrein m'est bon, ma plante vient partout,
» Et vos fruits & vos fleurs de quel nom qu'on les nomme,
» Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme,
» De notre liberté nous connaissons le prix,
» Allez, & des chardons n'attendez que mépris.
Déjà ces végétaux se seraient fait la guerre,
Ils se seraient battus, mais ils tenaient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards planant sur eux en l'air;

» Etouffe vil chardon, dit-il, ta voix profane,
» Rebut de la nature & pâture de l'âne;
» Que ma leçon t'apprenne à te moins estimer,
» Il faut être parfait quand on veut tout blâmer!
» Et s'adressant après à ces diverses plantes,
» Réprimez, leur dit-il, vos satyres mordantes,
» Et sans vous avilir par vos propos amers,
» Applaudissez plutôt à vos talens divers;
» Tout est ce qu'il doit être, & les vignes, les roses
» Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
» N'élevez pas trop haut vos téméraires voeux.

Oui, la perfection est l'attribut des Dieux,
Du bon & du mauvais le bizarre assemblage,
De ce faible Univers doit être le partage;
La terre si féconde a d'arides cantons,
L'Eté brûle d'ardeur, l'Hyver a ses glaçons;
Ce globe raboteux hérissé de montagnes
A des gouffres, des bois, des mers & des campagnes;
Le feu dévore tout, l'air est troublé de vents,
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peind tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnaît la nature & rêve en Sybarite;
Qui trouve tout mauvais, trahit son intérêt;
Il faut prendre ici bas le monde tel qu'il est.



ÉPITRE XVI.

A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit.

LE défaut principal du siecle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maisons,
C'est que jusqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun de bel esprit au fond du cœur se pique,
Cette fureur s'accraît & nous possede tous;
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit, il rit de la bêtise,
L'esprit, l'esprit, dit-on, & nous serons de mise;
Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair,
Et s'il ne sait penser il en affecte l'air;
Pareil à ces taureaux qui dans un champ aride,
Paraissent se nourrir & ne mâchent qu'à vuide,
Le Pédant le plus lourd se croit spirituel,
Et sur-tout dans le monde on veut passer pour tel;
Ah! que ne fait-on pas pour usurper ce titre?

L'un fléau des Auteurs s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talens que ses rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font;
Il pense qu'en jouant le rôle de *Zoïle*
L'Univers abusé l'en croira plus habile.

Un autre plus pervers va jufqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'efprit il immole fon cœur,
Prépare des poifons, s'arme de la fatyre,
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire,
De l'encens des humains fon efprit altéré
Ne s'eft perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres préfomptueux qui s'élevent aux nues,
Débitent hardiment leurs vifions cornues,
Du vulgaire ignorant fe font les précepteurs,
Ils fe flattent d'atteindre au rang des grands Auteurs;
Mais le public ingrat dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'Auteur & fes ouvrages.

J'en ai même connu d'affez écervelés,
Et du faux bel efprit affez enforcelés,
Pour ofer nier Dieu préfent à leur mémoire,
Lorfque tout l'Univers nous annonce fa gloire;
Il leur importait peu d'avoir raifon ou tort,
Ils voulaient s'illuftrer d'un brevet d'efprit fort,
Et pour fe diftinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raifonneurs abftraits s'armaient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'efprit,
C'eft dans un vafe impur un miel doux qui s'aigrit,
C'eft l'efclave du cœur, il en reçoit l'empreinte,
Chez le tendre il eft doux, chez le dur plein d'ab-
fynthe,
Défenfeur obftiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes paffions,

C'eſt un Sophiſte adroit dont l'argument perfide
Etouffe le flambeau dont la raiſon nous guide.

L'eſprit n'en eſt pas moins un préſent précieux
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,
Il eſt un rayon pur de l'Eſſence divine,
Qui fait penſer, agir, dont l'ame s'illumine,
Il voit dans le paſſé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve & fait définir,
Et d'un principe admis tirant la conſéquence,
Il guide à la raiſon & mene à la prudence;
La nature voulut que ſes puiſſans reſſorts,
Fuſſent & le moteur & l'ame de nos corps.

Mais cet eſprit vanté, divin par ſon eſſence
N'aura jamais chez moi l'injuſte préférence,
Sur un cœur ſimple & pur, fidele à ſon devoir;
Ayez de la mémoire, ayez un grand ſavoir,
Soyez ſpirituel, plaiſant, profond, ſublime,
Ce n'en eſt pas aſſez, je veux qu'on vous eſtime;
Mon ſuffrage en un mot n'eſt dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout eſprit eſt mal fait & tortu;
Elle fait l'ornement & la baſe de l'homme,
Sectateur de Geneve ou Sectateur de Rome,
Soyez bon Citoyen, & mon cœur vous chérit,
Charmé de vos vertus plus que de votre eſprit,
Vous m'inſpirez alors une amitié ſincere.

L'eſprit n'altere point le fond du caractere,
Cet Auteur tant noté (*p*) déteſté des Français,
Qui contre le Régent décocha tant de traits,

(*p*) *La Grange.*

Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
L'aſſaſſinat affreux que fit ſa calomnie,
Avec quelques talens avait tant de noirceurs,
Qu'en tolérant ſes vers on abhorre ſon cœur;
Avec beaucoup d'eſprit on peut être perfide,
Trompeur, frippon, brigand, ſcélérat, parricide.

Cromwell qui chez l'Anglais fit reſpecter ſes loix,
Qui du Thrône ſanglant précipità ſes Rois,
Cromwell ce fourbe heureux, ſans qu'il daignât paraître,
Fit ſur un échaffaut exécuter ſon Maître,
Vainqueur dans les combats il ſoumit ſes égaux;
Cromwell eut quelques traits qui forment les Héros.

Un eſprit malfaiſant toujours enclin à nuire,
Séduiſant quelquefois ne peut toujours ſéduire,
Souvent il éblouit par des dehors brillans,
Mais lorſqu'on les connaît on hait tous les méchans;
Leur eſprit eſt pareil aux arides contrées
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées,
Les malheureux efforts de leur fécondité,
Nous nuiſent encor plus que leur ſtérilité.

Si le public pouſſé d'un caprice bizarre
Admire aveuglément le ſingulier, le rare,
Je prétends lui produire en un terme preſcrit,
Pour un homme d'honneur cent perſonnes d'eſprit;
J'entends ici l'honneur pris dans un ſens ſévere,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.

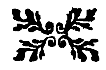
Le monde de nos mœurs juge légérement,
Il condamne, il approuve, & sans discernement
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où le sage éclairé n'en voit pas l'apparence;
Le nonchalant Simon passe pour vertueux,
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux;
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise,
Ce n'est point sentiment, dans le fond c'est bêtise:
Le scélérat Damon craint d'être confondu,
Ses vices sont couverts du fard de la vertu,
Si vous sondez son cœur ce n'est qu'hypocrisie.

Plein d'un meilleur esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne Citoyen,
Tel doit être tout sage & tout homme de bien;
Ce caractere heureux, cette vertu si rare,
C'est le plus beau présent dont la nature avare
Ait honoré jamais la faible humanité;
Oui, Mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame attendrie admirant ta sagesse,
Pardonne en ta faveur au vice de l'espece;
Tandis que tant d'humains sont faibles, chancelans,
Pareils à ces roseaux agités par les vents,
Mon Héros tel qu'un chêne affermi dans la terre,
Résiste à la tempête & brave le tonnerre,

Que fera-ce, grand Dieu? Quel avenir finiftre,
Si le Prince aveuglé le prend pour fon Miniftre!
D'abord l'extravagant, Albéroni nouveau,
De la guerre en Europe allume le flambeau,
Il veut fe faire un nom, l'extravagant fe flatte
De l'immortalité dont jouït Eroftrate.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant,
Mais fûr en fon commerce, ami fage & prudent,
Il eft toujours égal, difcret en chaque affaire,
Simple au fein de la Cour, doux quoique Militaire,
Auteur fans arrogance & Juge fans erreur,
Il ne s'écarte point des regles de l'honneur.

Dites à votre gré lequel eft préférable,
Ou cet homme en tout tems modefte, fûr, aimable,
Ou cet efprit bouillant qui pouffe en fes écarts
Comme un feu d'artifice un nombre de petards,
Qui produit à la fois la fumée & les flammes,
Et qui met fans pudeur l'Europe en Epigrammes,
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin, votre ennemi le foir.
Qui parle, fe repent, affirme, défavoue,
Et qui fait vous blâmer de même qu'il vous loue?
Confultez le bon fens, fourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pefez-les & jugez.



EPITRE

ÉPITRE XVII.

A CHAZOT.

Sur la modération dans l'amour.

NE pensez point, CHAZOT, vous que l'amour
posseде,
Que marchant sur les pas du fougueux Diomede,
En vers injurieux j'ose blesser Vénus;
Pour les Dieux des plaisirs mes respects sont connus,
Si j'attaque l'amour c'est qu'il peut souvent nuire,
Je veux le modérer & non pas le détruire;
Conservez votre vue à travers son bandeau.

Un amant me paraît dépourvu de cerveau,
Quand pieds & poings liés il se livre au caprice
D'un sexe plein d'appas mais rempli de malice,
Qui de nos passions saisissant les travers,
S'en sert adroitement pour nous donner des fers;
Pensez-vous qu'à l'amour comme au seul Dieu su-
prême,
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu même?
Votre raison répugne à de tels sentimens.

L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans,
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,
Un cœur novice est promt a brûler de tendresse,

La nature attifant ses feux séditieux,
De la vigueur des sens enfans impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courir de l'amour la carriere épineuse,
De flatteuses erreurs & des desirs puissans
Triomphent sans combats de son faible bon sens.

Si l'on nous peind l'amour sous les traits de l'enfance,
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence,
Il est le compagnon de l'âge des erreurs,
Un sourire, un regard le rend maître des cœurs,
Domté par la raison, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeunesse, il l'anime, il l'inspire.

Mais quand on a passé cette heureuse saison,
Que l'âge à pas tardifs amene la raison,
Que le sang refroidi se calme dans nos veines;
Pourquoi par métaphore en bénissant ses chaînes
Aller sacrifier aux autels de Vénus,
Et rappeller l'amour qui ne vous entend plus?

Dans nos tems corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La Province & la Cour ont en foule produits,
Qui plein de vanité du faux bel air séduits
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes stériles.

Vieux Guerriers languissans vous n'êtes plus Achilles,
Vos feux se sont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte est le seul prix de la témérité.

Ah ! ne regrettez plus votre ſuperbe Maître ;
Vous avez ſuivi tous un Dieu ſans le connaître ;
Son Egliſe eut le ſort des Egliſes du tems ;
L'héréſie à la fin ſappa leurs fondemens.

Le bon vieux tems n'eſt plus ; le ſiecle dégénere ;
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincere ;
Il n'eſt plus à préſent que léger & trompeur ;
La débauche ſuccede aux ſentimens du cœur ;
On ſe prend ſans amour ; on ſe quitte de même,
Souvent quand on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime ;
On ſe brouille, on revient, on change, on ſe reprend,
De nos jours la tendreſſe & s'achete & ſe vend.

Cet homme du bel air prodigue de careſſes,
Voudrait comme Tarquin ſuborner nos Lucreces ;
S'il eſſuye un refus pour venger cet affront ;
Sa langue ſur leurs mœurs diſtille ſon poiſon ;
S'il eſt vainqueur, voyez ce galant Coriphée
D'une indigne victoire ériger un trophée ;
Amener ſes captifs comme un autre Céſar
Dans un jour de triomphe attachés à ſon char ;
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.

Non, de ces procédés la baſſeſſe m'indigne ;
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi ;
L'amour eſt détrôné, l'orgueil donne la loi.

Je ne fais qu'effleurer ; mais ſi je voulais mordre,
Je vous expoſerais le coupable déſordre

Qu'un amant du bel air par sa légéreté
Fait & fera toujours à la société;
Comment dans nos maisons un enfant né du crime
Usurpe biens & droits sur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,
Malgré toutes les Loix, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange,
Et que le talion avec plaisir le venge;
Soit, mais l'ordre établi n'en est-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel usage du tems! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins sont donc tous vos mérites?

Supposons qu'un galant favorisé du sort,
Atteignît dans sa course aux ans du vieux Nestor,
Examinons tous deux la vie irréguliere
Qu'on lui verrait mener dans sa longue carriere.

De sa jeunesse ardente il donnera les jours
Aux charmes inconstans des frivoles amours,
Mais puni des excès de sa flamme légere,
De ses fougueux écarts emportant le salaire,
Il quitte la roture & dans un plus beau champ,
Des femmes de la Cour il grossit son roman,
Il intrigue, il tracasse, il entreprend, il tente,
Il abuse à son gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour dont il est moins séduit,
Par l'éclat indécent, le scandale & le bruit,
Et se prêtant au goût d'une femme quinteuse,
Ici se ruinant pour plaire à la joueuse,

Bientôt par la coquette adroitement trompé
Eſt déſigné du doigt par le monde attroupé;
Enfin par ce déſordre uſé même avant l'âge,
N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage,
Et gardant pour le ſexe un goût enraciné,
Il regnait autrefois, je le vois enchaîné,
Je le vois ſous le joug d'une femme inſolente,
Excité par le fiel de ſa langue méchante,
Et par ſon artifice en cent façons commis,
Il eſt forcé de rompre avec tous ſes amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit & de honte;
Qu'un galant effronté s'en faſſe ſeul honneur,
Je mépriſe ſa gloire en plaignant ſon erreur.

Ah! ſans nous avilir, reſtons ce que nous ſommes,
Tous ces efféminés reſſemblent-ils aux hommes?
Livrés à la moleſſe & perdus ſans retour
Dans l'ordre le plus bas eſclaves de l'amour,
Ce ſont des deſcendans du lâche Héliogabale.

Mais Hercule, dit on, fila bien pour Omphale;
Soit, égalez d'abord ſon courage inouï,
Terraſſez des Tyrans & filez comme lui;
Servez votre pays comme il ſervit la Grece,
Et méritez le droit d'avoir une faibleſſe.
Diane ornait les nuits avant qu'Endymion
Fît naître dans ſon cœur ſa folle paſſion,

Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frere,
Il avait parcouru l'un & l'autre hémisphere;
Pluton dans les enfers tenant l'urne en ses mains,
Avait jugé long-tems tous les pâles humains,
Avant que de Cérès il enlevât la fille.

A Virgile ou Voltaire on passe une cheville,
Aux petits rimailleurs dépourvus de beautés,
Dont les défauts nombreux ne sont point rachetés,
On marque des mépris, le sifflet les assomme;
Je ne vous passe rien, si vous n'êtes grand homme.
Tout fait illusion à vos jeunes desirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaisirs,
De ce perfide enfant la cour voluptueuse
Tranquille en apparence est toujours orageuse;
Arrachez tout à fait le bandeau de vos yeux,
Appercevez enfin ces pieges dangereux.

A Cythere un beau jour Vénus par fantaisie,
Des habits de Minerve embellit la folie,
Et voulut qu'elle ouvrît son école aux amans;
La folie affecta le ton des sentimens,
Et leur fit des sermons sur l'amour platonique;
Les sages dédaignant sa parure héroïque,
Découvrirent d'abord sa marotte à grelots,
Mais elle demeura la maîtresse des sots;
Son Université qui s'accroît & prospere,
A banni le bon sens en prêchant l'art de plaire;
De là nous sont venus tant de fades galans,
Romanesques esprits, amans extravagans.

Le début de l'amour est doux & plein de charmes,
A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes,
Son rapide succès le rend maître de tout,
Sa fin c'est le regret, le dépit, le dégoût;
C'est un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide,
Il est trop dangereux en lui lâchant la bride,
La sagesse est le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc si j'ai tort de ne vous point flatter,
Examinez ici que de maux dans ce monde
A causé cet amour que dans mes vers je fronde!

Léandre pour Héro périt dans l'Hellespont,
Le Maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
Tant qu'Achille amoureux écouta sa colere,
Hector du sang des Grecs faisait rougir la terre,
L'adultere Paris alluma ce flambeau,
Par qui le vieux Priam descendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la derniere de Troie,
Vit aux flammes des Grecs sa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les fastes des humains en ont rempli les tems;
On ne reconnaît plus, tant le sort est injuste,
Le bras droit de César, le fier rival d'Auguste,
Sur les murs d'Actium esclave de l'amour,
Lorsqu'il perd Cléopatre & sa gloire en un jour;
Quand l'Anglais dans Paris porta sa violence,
Agnés à Charles VII. fit oublier la France;
Du grand Turenne enfin, imprimez-vous ce trait,
Envers son Roi l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant & ses fleches dorées,
Gardez vous de porter ses brillantes livrées;
Il fait ses plus grands maux même en vous caressant
Et s'il perdit Didon ce fut en l'embrassant;
Qui pourrait raconter toutes ses perfidies,
Et combien ses fureurs ont fait de tragédies?

Ne vous attendez point que dans mes vers mordans,
J'ajoute à ces vieux faits des exemples récens,
Je me suis pour toujours interdit la satyre;
Il est bon de reprendre & cruel de médire.
Mais par quelle raison décrier les plaisirs?
Est-il rien de plus doux que les tendres desirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austere,
On va prêchant toujours la Morale févere,
Dans des vers chevillés tristement vertueux?
Quoi, veut-on repeupler des Couvents de Chartreux?
Veut-on que la raison outrageant la Nature,
En herbe ose étouffer notre race future?
Serions nous par raison de ces monstres hideux,
Par un Bacha jaloux réduits à leurs neveux?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La sagesse, CHAZOT, prudente en ses leçons
Evite les excès où donnaient les Catons;
Loin d'ici ce Docteur qui sans cesse nous damne,
L'amour est approuvé, l'abus on le condamne;

Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais,
Mais le bien & le mal ſont voiſins d'aſſez près.

L'amour paraît ſemblable aux plantes venimeuſes,
Mortelles quelquefois & toujours dangereuſes,
Mais en les mitigeant de ſavans Médecins
S'en ſervent par leur art au ſalut des humains,
Loin d'être un aliment, ce doit être un remede.

Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſés d'un travail long & laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légere
Les écueils différens qu'ont les mers de Cythere,
C'eſt pour vous empêcher d'y périr quelque jour;
Arroſez cependant les myrthes de l'Amour,
Et ſuivant les conſeils que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve,
Et recueillez toujours ſenſible à votre nom,
Les ſuffrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainſi l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de Héros la rendaient triomphante,
Que dans le Panthéon le Sénat vertueux,
Ayant tous les talens adorait tous les Dieux.



ÉPITRE XVIII.

AU MARÉCHAL KEITH.

Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs d'une autre vie.

IL n'eſt plus ce Saxon, ce Héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglais renverſa la balance,
De l'Aigle des Céſars abaiſſa la fierté,
Domta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace premiere.

Ah! Mars dans les combats prolongea ſa carriere,
Mais le cruel trépas qui dans ces champs fameux
Reſpecta du Héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la paix qu'on dut à ſa vaillance,
Le frappe dans ſon lit & lui laiſſe en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eu en combattant,
Le généreux Bellisle & l'illuſtre Baviere.
Ce Héros triomphant eſt réduit en pouſſiere;
Tout eſt anéanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frappent du tympan les membranes ſubtiles,

Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.

Nos soupirs, nos regrets, son souvenir, sa gloire,
Ses combats où toujours présida la victoire,
Tout se perd à la fin, l'immensité des tems
Absorbe jusqu'aux noms des plus grands Conquérans.

Si MAURICE n'est plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous qui l'avons perdu c'est à nous de nous plaindre,
C'est un Pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le sage de sang froid doit regarder la mort;
Des maux désespérés son secours nous délivre,
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre;
Qui connaît le trépas ne le fuit ni le craind.

Ce n'est pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce squélette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille sanglante,
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'Univers,
Remplit incessamment l'abyme des enfers;
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent sans retour dans des demeures sombres,
Dans des lieux de douleurs où ces esprits tremblans
Souffriront sans espoir d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuses chimeres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah! repoussons, cher KEITH, ces indignes terreurs,

La vérité paraît, mes vers font fes organes,
Menfonges confacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la fecrette horreur révolte fa nature;
Qu'importe que des vers le corps foit la pâture?
Ne voyons dans la mort qu'un tranquille fommeil,
A l'abri des malheurs, fans fonge, fans réveil,
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atome inconnu qu'on nomme ame immortelle,
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourroit braver les loix de la deftruction,
Hélas! tout eft égal pour notre cendre éteinte,
Il n'eft aucun objet ni d'efpoir ni de crainte.

Qu'aurais-je à redouter au féjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore eft un tyran cruel?
Serais je après ma mort l'innocente victime
De l'Auteur dont je tiens ce fouffle qui m'anime,
Et ces tendres defirs des fens voluptueux?

Si l'efprit des mortels fortit des mains des Dieux,
Se peut-il que ces Dieux puniffent leur ouvrage
Des imperfections qui furent fon partage?
Non, ma raifon répugne à de tels fentimens.

Un pere dont le cœur eft tendre à fes enfans,
Serait-il parmi nous affez dur & bizarre,
Pour accabler fon fils d'un châtiment barbare,

Si ce malheureux fruit de sa fécondité
Le choquait en naissant par sa difformité?

Un fils dénaturé peut irriter son pere,
Et se voir écrasé du poids de sa colere;
Mais nous contre les Dieux que peut notre fureur?
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenser l'auguste Providence?
Signalez, fiers géants, votre rebellion,
Entassez, s'il se peut, Ossa sur Pélion;
Armez contre le Ciel vôtre bras redoutable,
Vous ne sauriez heurter ce Trône inébranlable:
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'offenser?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer?
Je connais ses bienfaits, sa bonté, sa clémence,
Qui le dépeind barbare, est le seul qui l'offense.

Ah! cette ame, cher KEITH, qu'on ne peut définir,
Et qu'après notre mort un tyran doit punir,
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparaît aux flambeaux que porte la Physique;
Que le peuple hébêté respecte ce roman,
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raison les ailes du génie,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités!

Déjà l'expérience entr'ouvre la barriere,
Je vois Lucrece & Locke au bout de la carriere;
Venez, suivons leurs pas & montrons aux humains
Leur nature, leur être & quels sont leurs destins;
Examinons l'esprit depuis son origine,
Pendant tous ses progrès jusqu'à notre ruine;
Il naît, se développe & croît avec nos sens,
Il éprouve avec eux différens changemens;
Ainsi que notre corps débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adolescence,
Abattu par les maux & fort dans la santé,
Il baisse, il s'affaiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, son destin est le même.

Mais l'ame qu'on nous dit de nature suprême,
Quoi! cet être immortel presque l'égal des Dieux
Quitterait-il pour nous l'heureux séjour des Cieux?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiere ingrate, abjecte & périssable,
Epier les momens des plaisirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mere,
Dans un cachot obscur prisonnier volontaire,
Pour s'exposer après à tous les coups du sort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voilà les visions dont notre orgueil nous flatte,
Consultons sur ces faits les enfans d'Hypocrate,
Voyons la méchanique & les jeux des ressorts
Qui meuvent nos esprits de même que nos corps.

Lorsque l'astre du jour termine sa carriere,
Que le discret sommeil ferme votre paupiere,
Que fait alors cette ame? elle dort avec nous;
Quand le sang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fievre vous dévore,
Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts,
Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs,
Bientôt le mal n'est plus, votre poumon respire,
Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye de mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoui perd d'abord sa pensée,
Son ame en ce moment par les maux oppressée
Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement;
Aussi-tôt qu'il revient de ce saisissement,
Quand il rouvre les yeux, son ame appesantie,
Après un court trépas est rendue à la vie;
Souvent un peu de sang qui presse le cerveau,
De la faible raison étouffe le flambeau;
L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'il était dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourrait-il voir, sentir, toucher, ouir,
Sans mémoire penser, craindre ou se réjouir?
Cet atome immortel sans matiere solide,
Privé de tous les sens n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux, un fantome idéal,
Peut-il se souvenir de notre jour natal?

Sait-il comment le Ciel l'unit à la matiere,
Et quelle était jadis sa nature premiere?

L'ame que je reçus, cet être clair-voyant
Avait très-mal instruit mon esprit en naissant,
Je n'ai pas apporté la plus légere trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'allarmes, (q)
Quand dans nos champs féconds l'oppresseur des Germains
Ravissait les moissons qu'avaient semé nos mains,
Quand de nos ennemis la fureur divisée
Ruïnait tour-à-tour ma patrie épuisée,
Pillait les habitans, saccageait les cités;
Que les Cieux rigoureux contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyerent la peste
Qui de nos habitans emporta tout le reste;
De son poison mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'Histoire,
S'il subsistait alors, il était sans mémoire;
De l'avenir, cher KEITH, jugeons par le passé,
Comme avant que je fusse il n'avait point pensé,
De même après ma mort quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin il ne pensera plus;

(q) *La Guerre de 30. ans.*

Non,

Non, rien n'eſt plus certain, ſoyons-en convaincus,
Dès que nous finiſſons notre ame eſt éclipſée.

Elle eſt en tout ſemblable à la flamme élancée
Qui part du bois ardent dont elle ſe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baiſſe & périt.

Oui, tel eſt notre ſort & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'approche de mon terme;
Craindrais-je le trépas & ſes coups imprévus?
Je ſais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etais-je malheureux avant qu'on m'ait vu naître?
Je me ſoumets aux loix de la néceſſité,
Mes jours ſont paſſagers, mon être eſt limité,
Je prévois mon trépas, faut il que j'en murmure?

Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature;
C'eſt peu d'avoir ſur toi répandu ſes faveurs,
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diſſiper tes chimeres,
Enfin t'initier à ſes ſavans myſteres:
» Je t'ai donné la vie & c'eſt par mon concours
» Que ſe forma ton corps, que s'accrurent tes jours;
» Tes fibres déliés, leur tiſſure ſubtile,
» Tout a dû t'annoncer que ton être eſt fragile,
» A des conditions tu vis quelques momens;
» Quand je te compoſai de divers élémens,
» Je leur promis alors que la mort équitable
» Acquitterait un jour cet emprunt charitable;

» Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord,
» Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort;
» Tu veux que mon secours allonge tes années,
» Redoute malheureux, les tristes destinées,
» Je vois fondre sur toi les maux & la douleur,
» Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
» Réduit à desirer la fin de ta carriere,
» Ta main à tes parens fermera la paupiere,
» A tes plus chers amis, à ta postérité;
» Isolé dans le monde en ta caducité,
» Et perdant chaque jour tes sens & ta pensée,
» De tes derniers neveux tu feras la risée;
» Eugene & Marlborough malgré leurs grands exploits
» Ont senti les effets de ces séveres loix;
» Condé, le grand Condé survécut à lui-même,
» L'auguste des Français malgré son diadême
» Eprouva l'infortune à la fin de ses ans,
» Et vit dans un tombeau porter tous ses enfans.

Voilà ce que dirait notre mere commune;
Hélas, trop vain mortel son discours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit,
Mais sa figure passe & tout s'évanouit;
Malgré tant de dangers tu desires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin serait pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un tems ont besoin de ton œil;
Ah, que de grands projets ta mort viendrait suspendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut elle attendre?

Eh ! pourquoi malheureux ne t'es-tu point hâté ?
Croyais-tu donc jouir de l'immortalité ?
Apprends que nos desirs nous suivent en tout âge,
Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal !

Ou plus tôt ou plus tard le trépas est égal,
Tous les tems écoulés sont effacés de l'être,
Cent ant passés sont moins que l'instant qui va naître;
Tout change & c'est, cher KEITH, la loi de l'Univers,
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers,
On engraisse la terre aride sans culture,
Lorsque l'air s'épaissit, un zéphyre l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les Cieux,
De l'astre des saisons renouvellent les feux;
La Nature attentive & de son bien avare,
Fait des pertes toujours & toujours les répare;
Depuis les élémens jusques aux végétaux,
Tout change & reproduit quelques objets nouveaux;
La matiere est durable & se métamorphose,
Mais si l'ordre l'unit, le tems la décompose.

Le Ciel pour peu de tems nous a prêté le jour,
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son tour;
Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle?
Serait-ce donc à nous à redouter la mort ?
A nous pauvres humains frêles jouets du sort,

Qui rampons dans la fange & dont l'esprit frivole
S'il ne possédait point le don de la parole,
Serait égal en tout à ceux des animaux?

Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux;
Ennemis irrités, armez votre vengeance!
Le trépas me défend contre votre insolence;
Grand Dieu! votre courroux devient même impuissant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument,
La mort met à vos coups un éternel obstacle;
J'ai vu de l'Univers le merveilleux spectacle,
J'ai joui de la vie & de ses agrémens,
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, César qui soumit sous son bras despotique
Tout l'Univers connu, Rome, sa République!
Quoi, Virgile l'auteur des plus sublimes vers!
Newton qui devina les loix de l'Univers!
Que dis-je? & vous aussi vertueux Marc Aurele,
L'exemple des humains, mon Héros, mon modele,
Vous avez tous subi les arrêts du trépas,
Ah! si le sort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer si la Parque lassée
Vient du fil de nos jours trancher la trame usée?

Qu'est-ce que nos destins? L'homme naît pour souffrir,
Il éleve, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.

Voilà pauvres humains, votre bonheur ſuprême;
Nous ne quittons ici qu'un ſéjour paſſager,
Nous vivons dans le monde ainſi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant payſage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher KEITH, ſuivons les pas de nos prédéceſſeurs,
Faiſons à notre tour place à nos ſucceſſeurs;
Tout le monde a les ſiens & nous aurons les nôtres,
Ceux qui nous pleureront ſeront pleurés par d'autres.

Allez lâches Chrétiens, que les feux éternels
Empêchent d'aſſouvir vos deſirs criminels,
Vos auſteres vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récompenſe,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais ſouillé nos ſentimens;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour ſeul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finiſſons ſans trouble & mourons ſans regrets
En laiſſant l'Univers comblé de nos bienfaits,
Ainſi l'aſtre du jour au bout de ſa carriere
Répand ſur l'horiſon une douce lumiere,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
Sont ſes derniers ſoupirs qu'il donne à l'Univers.



ÉPITRE XIX.

A DARGET.

Apologie des Rois.

DE mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
Confesse moi, DARGET, les secrets de ton cœur,
Dis-moi que penses-tu d'un Maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
Tel qu'est un Algébriste en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paraît absorbé dans un travail profond,
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine quand tu lis Cicéron le réveille;
Alors réfléchissant au fond de ton cerveau,
Sur un Roi si rêveur dans un poste si beau,
Tu penses en toi-même enviant ma fortune,
» Astolphe n'a pas seul son bon sens dans la lune,
» Un Roi dans l'Univers n'a rien à souhaiter,
» Dans ses différens goûts il peut se contenter,
» Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés Princes,
» Arbitres souverains de nombreuses Provinces,
» Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,
» Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs loix,
» Idoles des humains; demi Dieux de ce monde,
» Le Ciel qui les chérit les sert & les seconde,

» S'il plaisait au Destin de couronner DARGET,
» Au lieu d'approfondir un pénible projet,
» Ses beaux jours couleraient de plaisirs en délices,
» A ses vœux les Amours seraient toujours propices,
» Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin,
» Les Dieux mêmes les Dieux envieraient son destin.
» Qui sous le diadême a l'air mélancolique,
» N'est rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique.

Tout doucement, DARGET, que ton esprit calmé
Appaise le courroux dont il est animé,
Ton erreur t'éblouit, & Juge téméraire
Tu suis les préjugés qu'adopte le vulgaire,
Ecartons l'appareil, l'illusion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le sort de ta vie,
Tes jours sont tous égaux, & ta fortune unie,
Te plaçant au milieu des deux extrémités,
Des besoins indigens, des superfluités,
Ecueils où si souvent le genre-humain échoue,
De ses biens mesurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'est être comme il faut, c'est ton sort, sois content.
Libre des embarras & d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un sort doux & paisible,
Jouïssant du présent sans prévoir l'avenir,
Tout tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah! trop heureux DARGET, qui dans ta vie obscure,
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure;

Que ſur les noms connus des Grands & des Héros,
L'envie en frémiſſant répandit à grands flots.

Pourvu qu'en ta maiſon ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le ſoir à ton retour,
T'accueillir, t'embraſſer, ranimer ton amour,
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douloureuſe,
Pourvu que *Dalichamp* (*r*) t'aſſure ta ſanté,
Que manque-t-il alors à ta félicité?

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher DARGET, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes deſtins en les peignant en beau.

Eh bien donc j'y conſens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être *Secrétaire*!
Auprès d'un Maître Auteur ſoit diſant bel eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la Renommée avec ſes cent trompettes,
Occupée à prôner ſes frivoles fornettes.
Tous les jours par cahiers tu mets ſes vers au net,
Et quand tu les lui rends Dieu ſait le bruit qu'il fait;
D'un ſévere examen le pointilleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point & ſur chaque virgule,
Là ſont des E muets qui devraient être ouverts,
Ou c'eſt un mot de moins qui fait clocher un vers,

(*r*) *Chirurgien.*

Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes ſon Auteur au Diable à chaque page;
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis,
Mais viens, apprens de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des Rois qui ſont les plus eſclaves:
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Des paradoxes vains la honte de nos jours,
Qui heurtant le bon ſens, aux vérités rebelles,
Débitent des erreurs ſous des formes nouvelles.

Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité,
Qu'on ſent trop malgré ſoi, qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un Souverain, DARGET, n'eſt pas facile,
Quand il veut gouverner en Roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travail,
Il regle en ſes Etats juſqu'au moindre détail.

Là Themis redreſſant ſa balance inégale,
Et réprimant en vain la diſcorde infernale,
Aux loix de l'équité conformant ſes arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les procès;
Un hydre renaiſſant qu'on nomme la chicane,
En aboyant contr'elle éleve un front profane,
Et lorſque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'inſtant & revient nous braver;
Cet ouvrage eſt pareil à ceux de Pénélope;
Mais qui ne deviendrait à bon droit Miſantrope,

Quand ayant terminé cent procès fatiguans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui mesurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos diffamans accablent la Justice?
Il faut taxer le peuple, il subvient aux emplois
Attachés à la Cour, aux Finances, aux Loix;
Ce que donne à l'Etat le fuseau, la charrue,
Aux Héros ses vengeurs de droit se distribue;
Et c'est à l'équité de régler ces impôts,
Sur les biens des sujets différens, inégaux;
Quand le peuple se plaint qu'on charge les villages,
Le Courtisan prétend qu'on augmente ses gages,
Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
Aucun ne veut donner & tous veulent avoir;
Qu'heureux serait le Roi qui véritable Adepte,
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette;
Plus heureux s'il pouvait élevant leur raison,
Réaliser l'Etat qu'imagina Platon!

Mais voici d'autres soins, il faut qu'un bras sévere
Retienne en son devoir le fougueux Militaire;
Dans son libertinage un farouche soldat,
Parjure à ses sermens renverserait l'Etat;
En ses Prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'Empire & lui donnaient des maîtres;
Il faut que ces lions pour les combats nourris,
Par Bellone lâchés, soient domtés par Thémis;
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,

Il nous faut tour-à-tour employer la rigueur,
L'eſpérance, la crainte & même la douceur;
Il faut pour que l'Etat ne perde point ſa gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'eſprits unis par le devoir,
Ne forment qu'un ſeul corps, qu'un ſeul chef fait mouvoir.
C'eſt lui dont la raiſon pour ſervir la patrie,
Guide, excite, modere ou retient leur furie;
» Ah! grace au Ciel, dis-tu, prenant un air aiſé,
» Mon maître en ce diſcours enfin s'eſt épuiſé.
Epuiſé? Moi? Mais oui, DARGET, cette matiere,
Pour un homme d'Etat eſt une ample carriere;
Je ne t'ai préſenté que trois points différens,
Il en eſt plus de mille & tous ſont importans.

Dans le Gouvernement la ſûreté publique,
Ne peut ſe ſoutenir que par la politique;
En uniſſant les Rois elle oppoſe à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante & libre;
Tant que la bonne foi parla dans les traités,
Ces utiles liens ont été reſpectés;
Mais bientôt l'intérêt corrompant la droiture,
Amena l'artifice & même l'impoſture;
La politique alors adopta le ſoupçon;
L'envie aux noirs ſerpens, l'affreuſe trahiſon,
Préparerent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une ſcience;

Le monde fut peuplé d'illuſtres ſcélérats,
Peſte du genre-humain & fléau des Etats.
La ſageſſe elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes;
Dans le conſeil des Rois on oſa les citer,
Tout pacte eut un ſens louche & put s'interpréter;
Tout traité fut ſuſpect & devint un problême,
La fraude ſur ſon front poſa le diadême;
Des crimes dont le peuple eſt puni par les loix,
Devinrent des vertus appartenant aux Rois.

Depuis que les forfaits parurent légitimes,
Nous voyons ſous nos pas entr'ouvrir les abymes;
Nous ſommes entourés de cent pieges tendus,
Comme ſur ces glacis avec art défendus;
Où l'aſſiégeant timide en main tenant la ſonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.

Entre les Souverains il n'eſt que peu d'amis,
Les plus proches voiſins ſont les plus ennemis;
L'un de l'autre en ſecret ils trament la ruine,
Il faut qu'on les obſerve, il faut qu'on les devine,
Et d'un œil pénétrant liſant dans l'avenir,
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels ſont les ſoins, DARGET, que la Couronne exige,
Mais à moins que le Ciel ne faſſe un grand prodige,
Lors même que le Prince eſt quitte envers l'Etat,
Le peuple de ſon Roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il ſache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier & la Juriſprudence,

Qu'il soit universel dans ce vaste métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qu'il offensa le trouve trop févere,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colere;
Fait-il la guerre, on dit: » C'est un Roi furieux,
» Le Ciel pour nous punir l'a fait ambitieux.

S'il se maintient en paix: » Ce Monarque stupide
» Redoute les dangers, la gloire l'intimide.
S'il gouverne lui seul: » C'est un Prince jaloux,
» Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts.
Commet-il de l'Etat le soin à ses Ministres?
» Pourquoi tolere-t-il tous leurs complots sinistres?
A-t-il des favoris? „ Son faible fait pitié.
N'en a-t-il point? „ Ce Prince est sourd à l'amitié,
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'œconome est vilain, le libéral prodigue,
Et le galant sur-tout passe pour débauché.

Tel est de notre Etat le portrait ébauché,
Comment joindre, DARGET, tout grands Rois que nous sommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux faiblesses des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections,
Si nous voulons des Rois privés de passions
Dont la tranquillité ne saurait être émue,
Allons, qu'Adam (f) travaille & fasse une statue.

(f) *Sculpteur.*

Et pourquoi se flatter d'appaiser ces Frondeurs?
César eut ses jaloux, Titus eut ses censeurs.

Veux-tu savoir pourquoi la cruelle satyre
S'acharne sur les Rois & toujours les déchire?
C'est que par son penchant aimant la liberté,
L'homme hait un pouvoir qui n'est pas limité;
Et du maître au sujet la grande différence,
Rabaissant son orgueil, blesse son arrogance,
L'un se dit en secret: »Je condamne le Roi,
»Il n'a jamais l'esprit de penser comme moi.
Un autre dit tout haut: » Si j'étais dans sa place,
»Notre Gouvernement aurait une autre face.
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens
Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les satyres malignes,
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus,
De nouveaux mécontens cette troupe grossie
Epilogue tout haut le cours de notre vie,
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi faible mortel pourrait-il s'en flatter?
Aimer toujours le bien, le suivre par principe,
Mépriser un vain bruit dont l'écho se dissipe,
C'est là notre parti, laissons donc bourdonner
Cet essain de frêlons sans nous en chagriner;
A ces Juges des Rois si nous osions répondre,
Par le mot de l'enigme on pourrait les confondre;

Ils n'ont vu que de loin ces importans objets,
Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets;
La critique est aisée & l'art est difficile,
Un Citoyen charmant fait un Roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons si savans dans notre art,
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point, DARGET, que dangereux Sophiste,
De cent Rois criminels affreux apologiste,
Abusant de ma lyre & du charme des vers,
Je chante des tyrans l'horreur de l'Univers;
Ma muse ose blâmer la funeste conduite
De ces vulgaires Rois sans honneur, sans mérite,
Endormis sur le trône ou pleins de vains projets,
Trop mous vers leurs voisins, trop durs vers leurs sujets;
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
Un tel.... mais mon discours te lasse outre mesure,
Tu brûles, cher DARGET, de revoir ta maison,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raison;
Je crois ouir gronder ta cuisiniere experte,
Déjà le rôti seche & la table est couverte,
Tes ragoûts délicats vont tous se refroidir,
Et ton Cocher là-bas fouette à nous étourdir.
Dix heures vont sonner, lassés de ton absence
Tes valets excédés grondent d'impatience.

Pars donc, puisqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les Grands ne sont pas plus fortunés que toi.

ÉPITRE XX.

A MON ESPRIT.

ECOUTEZ, MON ESPRIT, je ne saurais le taire,
Les contes que sur vous tous les jours j'entends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au désespoir,
Quoi! vous étudiez du matin jusqu'au soir?
D'un violent desir suivant l'intempérance,
Vous faites le savant? Ah! quelle extravagance!
En feuilletant sans cesse un Auteur vermoulu,
Qui lassa les *Achards* & qu'aucun Roi n'a lu,
Vous voulez imitant les Huets, les Saumaises,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaises?
O Ciel! Un Roi savant! Ce mot me fait frémir,
Jamais dessein plus fou pouvait-il vous venir?
Qu'un Roi sache arrêter un calcul de finance,
Parapher un Traité, signer une Ordonnance;
C'est beaucoup dans le siecle où l'on vit aujourd'hui,
Peut-on en conscience exiger plus de lui?

Un Roi doit soutenir la majesté du Trône,
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ses voisins & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux;
Qu'importe le savoir? la science parfaite
C'est de connaître à fond les loix de l'étiquette,

Cette

Cette regle des Cours occupe auprès des Grands,
Ces oisifs affairés, qu'on nomme Courtisans.

Oui, marmotez tout bas au Ministre en silence
Un compliment obscur dans un jour d'audience,
Soyez Chasseur outré, forcez-vous à jouer,
Et sur-tout sans rougir entendez-vous louer,
Empressez-vous au prône & bâillez au spectacle,
Soyez morne au souper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour.
Voilà comment un Roi doit ennuyer sa Cour;
Tel était le métier qu'il vous fallait apprendre.

Vos plaisirs, MON ESPRIT, ont droit de me surprendre,
L'étude qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs & perd la royauté;
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit possédé de la métromanie;
Oui, vous êtes Poëte en dépit d'Apollon,
Pouvez-vous renier ce Poëme bouffon,
Où d'un stile mordant blessant toute la terre,
Vous critiquez les cieux au mépris du tonnerre,
Et sur Homere même aiguisant vos bons mots,
Vous attirez sur vous l'essain de ses dévots;
Pouvez-vous ignorer que sous différens titres
On voit courir de vous des Odes, des Epitres,
Ou comme la *Neuville* échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons?
Du langage français ignorant les finesses,

Vous mettez Vaugelas & d'Olivet en pieces;
Ah! si Boileau vivait peut-être un beau matin
Votre nom dans ses vers remplacerait Cotin;
Que la rougeur du moins vous en monte au visage,
Ayez honte du tems qu'absorbe un tel ouvrage,
Et sans vous dessécher le cerveau vainement,
Quittez du bel esprit le fol amusement.

Mais vous me répondez » qu'amant de l'harmonie,
» Transporté malgré vous par le Dieu du génie,
» Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
» Quand le Roi fatigué vous donne du loisir;
» Que si pour s'amuser on voit plus d'un grand Prince,
» Prendre dans ses filets les Daims de sa Province;
» Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
» Inondant le papier d'un déluge de vers.

Comment! lorsque d'un cerf précipitant la fuite
Des Princes & des chiens courent à sa poursuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige & qui l'exprime?

Ah! quel étrange esprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos mœurs, si mal moriginé,
Qui par bizarrerie à sa grandeur rebelle
Prétend s'ouvrir tout seul une route nouvelle?
Oui, vous me soutenez » que s'il fallait toujours
» Vous occuper des riens, grand ouvrage des Cours,
» Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie,

» Et des Rois empesés la lourde confrérie ;
Enfin vous ajoutez » que vos savans écrits
» Mériteraient l'estime au lieu de vains mépris,
» D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille
» Qui juge en vrai Midas & prononce en Zoïle.

J'en conviens, MON ESPRIT, mais n'allez pas choquer
Des usages reçus qu'on risque d'attaquer ;
Je vous rends simplement sans être satyrique,
Tous les bruits que répand sur vous la voix publique ;
On se moque sur-tout du peu de gravité
Dont vous assaisonnez l'auguste Royauté ;
Il est sur nos défauts plus d'un Caton qui veille ;
Et j'entends très souvent qu'on se dit à l'oreille :
» N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant Consul ?
» Mais vous comptez toujours suivant votre calcul ;
» Ces Censeurs, dites-vous, sont aisés à confondre ;
Et voilà de ma part ce qu'on peut leur répondre :
» Yvre de mes plaisirs, ai-je comme un ingrat,
» Négligé mes devoirs ? sacrifié l'Etat ?
» M'a-t-on vu du public tromper les espérances ?
» Traîner de longs procès ? embrouiller les finances ?
» Oublier les traités pour penser aux beaux Arts ?
» M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de Mars ?
» Mais si sur tous ces points j'ai fait briller mon zele ;
» Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidele ;
» Du peuple & du soldat prévenir les desirs ;
» Par quelle autorité fronde-t-on mes plaisirs ?

„ Je vois couler mes jours au sein de l'innocence ;
„ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence ,
„ J'ai su monter ma lyre à différens accords ;
„ Chez Horace & Maron je puise mes trésors ,
„ Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre ;
„ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me
plaindre.

„ Eh ! quoi ! dans ma grandeur & dans ma royauté
„ Je ne jouirai point du peu de liberté
„ Qu'un Berger conduisant son troupeau pacifique
„ A de chanter le soir une chanson rustique ;
„ Quand l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil
„ Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil ?
„ Achille pourra donc dans son jaloux délire ,
„ Appaiser son courroux par les sons de sa lyre ,
„ Et moi je ne pourrai moi seul dans l'Univers
„ Adoucir mes travaux par le charme des vers ?
„ Quoi l'on m'interdira les sources du Permesse ?
„ Du monde prosterné voyant grossir la presse ;
„ Je serai dans ma niche au milieu de ma Cour
„ Encensé par les sots comme le Saint du jour ?
„ On me rendra martyr de la cérémonie ?

„ Ah ! secouons le joug de cette tyrannie.
„ Tant pis, si le bon sens paraît hors de saison,
„ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison ,
„ Et bravant des censeurs la sotte fantaisie ,
„ Je préfere sur-tout l'auguste Poésie ,
„ Puisque j'en ai tant dit , comparons une fois ,
„ Les lauriers d'Apollon & les lauriers des Rois.

» Nous devons nos transports au seul Dieu du génie,
» Le hazard qui préside au destin de la vie,
» Fait au plus grand Héros succéder quelquefois
» Un stupide fœtus sur le trône des Rois,
» Qui végete sans vivre & des humains l'arbitre,
» N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre;
» Mais les fils d'Apollon s'élevent jusqu'aux Cieux,
» Quand nous osons parler le langage des Dieux,
» A peine parle-t-il le langage des bêtes;
» Des lauriers toujours verds ont couronné nos têtes,
» Plus d'un Roi par nos chants est devenu fameux,
» Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux,
» En vain de notre sort un Souverain décide,
» Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide,
» Qu'un Prince sans honneur sur le Trône amolli,
» Termine sa carriere, il est mis en oubli,
» Son nom dans un bouquin de généalogie,
» Pourra servir d'époque à la chronologie,
» Ces Rois anéantis restent pour toujours morts,
» Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
» Des siecles destructeurs, perçant la nuit obscure,
» Font passer notre nom à la race future,
» Nos durables travaux, victorieux des tems
» Ont vu des plus grands Rois périr les monumens,
» De la superbe Troie il n'est trace légere,
» Quand après trois mille ans nous conservons Homere;
» Depuis que le trépas redoutable aux humains,
» D'Auguste & de Virgile eut tranché les destins,

» Lassé de ces combats que l'histoire nous vante,
» Aux exploits du Héros mon ame indifférente
» N'y voit que des hauts faits qu'ont produit tous les tems,
» Mais Virgile me charme & plaira dans mille ans,
» Il m'émeut, lorsqu'il peint la malheureuse Troie
» Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie,
» Il touche par l'amour de la triste Didon,
» Du bucher funéraire allumant le brandon,
» Quel feu, quand sur le Styx il fait voguer Enée!
» Il me guide aux enfers, j'y vois la destinée
» Des descendans d'Anchise & du peuple Romain;
» J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain,
» Du Gange aux bords des mers où le soleil expire,
» Je vois l'heureux Octave étendant son Empire;
» Des enfans d'Apollon, Héros soyez jaloux,
» César fit tout pour lui, Virgile tout pour nous.

» Mais du pouvoir des Rois connoissons l'origine,
» Pensez-vous qu'élevés par une main divine,
» Le peuple, leur Etat leur ait été commis,
» Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis?
» Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres,
» Forcerent les humains à se donner des maîtres,
» Thémis arma leur bras de son glaive vengeur,
» Pour imprimer au vice une utile frayeur,
» D'autres en usurpant un bien illégitime,
» Devinrent Souverains en prodiguant le crime,
» Et passent pour Héros chez les ambitieux.
» Notre origine est pure, elle nous vient des Cieux,

» Apollon nous plaça vers le haut du Parnasse,
» C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.

» Ah ! si jamais les Grands n'avaient fait que des vers,
» Qu'ils auraient épargné de maux à l'Univers !
» César moins enyvré du pouvoir despotique,
» Aurait par de beaux vers charmé sa République,
» On n'aurait point connu ces deux triumvirats,
» Sanguinaires liens d'illustres scélérats,
» Qui sur les Grands de Rome exerçaient leur vengeance,
» Si le Héros du Nord si fier en sa vaillance,
» Moins Roi, moins Souverain que Chevalier errant,
» Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le Grand,
» Eût choisi pour modele Horace ou bien Pindare,
» Il n'eût point imploré le Turc & le Tartare,
» Les muses de tout tems ont adouci les moeurs.
» Leurs exploits sont des jeux, leurs armes sont des fleurs.
» Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent,
» Des plaisirs délicats les charmes les excitent,
» Les cœurs ne sont touchés que par le sentiment.

Mais que dis-je ? A quoi sert ce long raisonnement ?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole !
Quel inutile abus du don de la parole !
Ce n'est pas contre moi que vous devez plaider.
C'est l'Univers entier qu'il faut persuader.

Il ne se nourrit point d'une vaine fumée;
Sa critique sur-tout vivement animée
Rit de vos méchans vers.. » Mais quoi s'ils étaient bons
» Et s'ils pouvaient charmer en variant leurs sons,
» D'Argens, Algarotti? Si Maupertuis les loue?
» Si l'Homere Français lui-même les avoue?
» Si la postérité..... Quelles sont vos erreurs!
Connaissez, MON ESPRIT, le poison des flatteurs.
Leurs sons plus dangereux que le chant des Syrenes,
Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines,
Mais imitez Ulisse & sourd à leurs accens,
Rejettez pour jamais un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un Roi quoi qu'il propose,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
Pour l'élever plus haut on abaissera Mars,
S'il est fort, aussi-tôt le flatteur sans scrupule
Lui prouve que d'Alcide il est le seul émule;
Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer?
C'était pour lui qu'Ovide avait fait l'art d'aimer,
Lorsqu'à de mauvais vers, comme vous il s'amuse,
Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa muse,
Revenez, MON ESPRIT, de votre aveuglement,
Que l'amour propre enfin le cede au jugement;
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès,
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles succès?
Qu'avec Horace un jour votre muse barbare,
Pour vous apprécier humblement se compare,

Alors de vos écrits les défauts dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez
Détestant de vos vers l'insipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume,
Etudiez surtout la docte antiquité,
Plus vous approcherez de son urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.

C'est-là votre modele & ces trésors ouverts
Orneront vos écrits & plairont dans vos vers ;
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire & marmottant tout bas,
Comme cet indiscret confident de Midas,
Vous contez aux roseaux mes passe-tems frivoles,
Du moins consolez-moi de vos visions foles,
Apprenez quelque jour aux Lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems,
Ou si quelque hazard vous amene au grand monde,
Quel étoit cet Auteur, dont la muse féconde,
Monta sur l'Hélicon, sur les pas du plaisir,
Et composa des vers pour charmer son loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le sein des allarmes,
Dans le milieu des camps sans faste, sans grandeur,
Par un pere sévere & rigide censeur,
Que je fus écolier des plus grands Capitaines,
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai Savant,

Et que sans écouter un orgueil décevant
Et simple Courtisan des filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons,
Que sachant me borner & rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée,
Et de parler raison en prose cadencée.

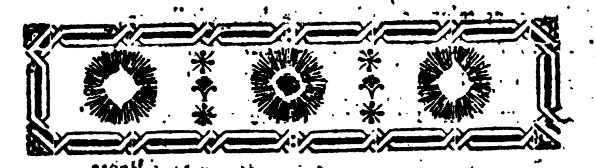
Dites que j'ai subi, bravé l'adversité,
Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté;

Attestez hardiment que la Philosophie
A dirigé mes pas & reformé ma vie,
Dites qu'en admirant le systême des Cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux,
Que sans haïr Zénon j'estimais Epicure,
Et pratiquais les loix de la simple Nature,
Que je sus distinguer l'homme du Souverain,
Que je fus Roi sévère & Citoyen humain,
Mais quoiqu'admirateur de César & d'Alcide,
J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide,
Lorsque la Parque enfin lasse de ses fuseaux
Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux,
Que sur ma cendre éteinte aboira la satyre,
Dites que méprisant tout ce que pourra dire
Un esprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
Trop rigide censeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, insensible à tout blâme,
J'ai toujours conservé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la postérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

L'ART
DE
LA GUERRE.

POËME.

Undè priùs nulli velarunt tempora Musæ.
LUCRET. L. I.



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.



VOUS qui tiendrez un jour par le droit de naissance,
Le sceptre de nos Rois, leur glaive, leur balance,
Vous le sang des Héros, vous l'espoir de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un soldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans ses allarmes,
Vous appelle à la gloire & vous instruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations;
Apprenez leur usage & par quelles maximes,
Un guerrier peut atteindre à des exploits sublimes;
Que ma muse en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les Héros,

De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoyance;
Et par quel art encor un Guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas que dangereux Poëte
Entonnant des combats la funeste trompette;
Ebloui par la gloire, yvre de son erreur,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modele;
Je veux un Héros juste, un Tite, un Marc-Aurele;
Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur
Que la vertu couronne ainsi que la valeur;
Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire.

O bienfaisante paix, & vous génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des Cieux;
Détournez de nos champs, des cités, des frontieres;
Ces ravages sanglans, ces fureurs meurtrieres;
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux sont reçus au temple des destins;
Consentez qu'à jamais ce florissant Empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il desire;
Que sous leurs toits heureux les Laboureurs contens
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs champs
Que sur son tribunal Themis en assurance,
Réprime l'injustice & venge l'innocence;
Que nos vaisseaux légers fendant le sein des eaux;
Ne craignent d'ennemis que les vents & les flots;

Que tenant dans ses mains l'olivier & l'égide,
Minerve sur le trône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux,
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous & que le Ciel propice
Soutienne votre cause & venge la justice;
C'est à toi Dieu terrible; à toi Dieu des combats,
A m'ouvrir la barriere, à conduire mes pas;
Et vous charmantes sœurs, Déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les champs mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux,
J'entreprends de placer par une heureuse audace,
Le Dieu de la victoire au sommet du Parnasse,
Je veux armer vos fronts de casques menaçants;
Ma main ne peindra point le transport des amans,
Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs caresses,
Ni des cœurs des Héros les indignes foiblesses;
Que le chantre du Pont dans ses douces erreurs,
Vante le Dieu charmant qui causa ses malheurs,
Qu'à ses flatteurs accens les graces soient sensibles;
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui sous l'Etna par ses brûlans travaux
Forge à coups redoublés les foudres des Héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les tems le destin des Etats.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,
Qui du fer & du feu réunissant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des Héros le tranquille courage,
Réparer le désordre & prompt dans ses desseins,
Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matieres sublimes,
Il faut vous arrêter aux premieres maximes;

Ainsi quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons,
A diriger leur vol au sein des Aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mere en s'élevant les porte sur son aile.

O vous jeunes Guerriers, qui brûlant de valeur,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere,
N'allez point vous flatter novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits;
Commencez sans rougir par les derniers emplois
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fusil menaçant portez le poids terrible,
Rendez votre corps souple à tous les mouvemens,
Que le Dieu des Guerriers enseigne à ses enfans;
Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
En mouvemens égaux à l'instant exercez,

Apprenez

Apprenez à charger vos tubes homicides,
Avancez fiérement à grands pas intrépides,
Sans flotter, sans ouvrir & sans rompre vos rangs;
Tirez par pelotons en observant vos tems,
Prompts sans inquiétude & pleins de vigilance,
Aux postes dont sur vous doit rouler la défense,
Attendez le signal & marchez sans tarder,
Qui ne sait obéir ne saura commander.

Tel sous LOUIS DE BADE exerçant son courage
Finck (t) de l'art des Héros a fait l'apprentissage.

Des troupes qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des Soldats composent les ressorts,
Ces ressorts agissans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi pour fournir aux superbes jets d'eaux
Que Versailles renferme en ses vastes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immense machine
Qui rend la Seine esclave & sur les airs domine,
Cent pompes, cent ressorts à la fois agissans
Pressent dans des canaux les flots obéissans,
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée,
Qu'une soupape cede ou faible ou détraquée,
La machine s'arrête & tout l'ordre est détruit.

Ainsi dans ces grands corps que la gloire conduit,
Que tout soit animé d'un courage docile,
La valeur qui s'égare est souvent inutile,

(t) Le Maréchal Finck mort en 1736.

Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains,
Font tomber les lauriers qu'avoient cueilli vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne ſont pas ſans gloire,
C'eſt-là le premier pas qui mene à la victoire,
Dans des honneurs obſcurs vous ne vieillirez pas,
Soldat, vous apprendrez à régir des Soldats,
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez ſous vos loix un bataillon nombreux;
Préſidez à ſa marche & gouvernez ſes feux,
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge & s'arrête ou s'élance.

Les Pruſſiens nerveux, tous robuſtes & grands,
Vainquent leurs ennemis combattans ſur trois rangs,
Sur plus de profondeur leurs rivaux pleins d'audace,
Réſiſtant un moment leur ont cédé la place;
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point ſon tonnerre infernal,
Que ſon front hériſſé pointant la bayonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveller vos combattans altiers,
La mort au champ de Mars moiſſonne les Guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes auguſtes,
Choiſiſſez avec ſoin des hommes forts, robuſtes,
Mars veut que ſans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,
Ils portent en marchant les plus peſans fardeaux;

Des corps moins vigoureux vaincus de lassitude,
N'atteindraient pas la fin d'une campagne rude.
Tels au milieu des bois les chênes sourcilleux
Affrontent les assauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le souffle de Borée
Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions,
Dont il faut repeupler nos braves bataillons;
Si voulant acquerir une gloire certaine,
Vous aspirez au nom de fameux Capitaine;
Des armes connaissez les emplois différens,
A les bien manier exercez vos talens;
Au combat du Lapithe il faut savoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
Apprenez à domter la fougue des chevaux,
Qu'un second *Pluvinel* vous montre leurs défauts,
Qu'ils sautent les fossés au gré de votre audace.

Accoutumez vos reins au poids de la cuirasse,
Que votre front pressé ne se plaigne jamais,
Lorsque sur lui le casque a sillonné ses traits;
La valeur sans adresse est tôt ou tard trompée,
Exercez votre bras à manier l'épée;
Cette arme redoutable & prompte en ses effets,
Epouvante & détruit les ennemis défaits;
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu combattant à cheval,
Son vain bruit se dissipe & ne fait point de mal;

Parez quand il le faut vos coursiers sur la croupe,
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe;
Serrez vos Cuirassiers & que votre escadron,
Des autres peu distant garde le même front,
Faites-vous enseigner par un Guerrier habile,
Comme en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œil par ses conversions,
Il prend, quitte, reprend d'autres positions,
Se transporte soudain, se forme avec vîtesse,
Dans des terreins divers manœuvre avec souplesse;
A l'ordre de ses Chefs attentif & soumis,
Sur les ailes de vents fond sur ses ennemis,
Et de son choc serré les pousse & les renverse,
Les poursuit dans les champs, les force & les disperse.

La Grece la premiere a planté nos lauriers,
Sparte fut le berceau, l'école des Guerriers,
Là naquirent jadis l'ordre & la discipline,
La phalange aux Thébains a dû son origine;
MILTIADE, CIMON, sage EPAMINONDAS,
Vous fites des Héros de vos moindres soldats;
L'art suppléait au nombre & l'audace aguerrie,
De l'orgueil des Persans vengea votre Patrie.
O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'est vous qui de la Grece éternisez le nom;
Regardez ce Héros, ce Roi de Macédoine,
Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine,
Mais riche en espérance & fier de ses vertus,
Il fond sur les Persans, il défait Darius;

Il ſubjugue l'Aſie, & ſa forte phalange
Aſſervit le Granique & l'Euphrate & le Gange.

Dès bords de l'Orient le formidable Mars,
Dans le Sénat Romain porta ſes étendards;
Ce peuple de Guerriers, amoureux des allarmes,
Apprit de ce Dieu même à manier les armes;
Il combattit long tems ſes belliqueux voiſins,
A le favoriſer il força les deſtins;
Hetruſques & Sabins vaincus par ſa vaillance,
Gouvernés par ſes loix, accrurent ſa puiſſance;
Fiere de ſes exploits l'Aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions;
Rome de ſes rivaux imitatrice heureuſe,
Tournant contre eux leurs traits en fut victorieuſe;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts,
Le Danube les vit & trembla pour ſes bords;
Rome ainſi triompha du Germain, de l'Ibere,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenſeurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les Etats qui compoſaient le monde.

Mais cette diſcipline en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Céſars n'était plus en vigueur;
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands & de pillage avides,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs,
Vainement le Romain chercha des défenſeurs,

Et ce puiſſant Etat touchant à ſa ruine,
Regretta mais trop tard l'antique diſcipline.

Cet art qui ſe perdit après un long déclin
Sortit de ſon tombeau ſous le grand Charles-Quint,
Sous ce Guerrier fameux la Caſtille aguerrie,
Fit craindre aux nations ſa brave Infanterie,
L'ordre l'avoit ſoumiſe à ſa ſévere loi,
Mais ſa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors d'un joug honteux rejettant l'inſolence,
Exercé par MAURICE à venger ſon offenſe,
Apprenant à combattre, apprenant à ſervir,
Le Batave fut libre en ſachant obéir,
Et l'exemple impoſant de ce grand Capitaine
Développa bientôt les talens de TURENNE;
Il apprit aux Français le grand art des Héros,
LOUIS ce ſage Roi ſeconda ſes travaux;
Le Militaire alors eut ſes loix & ſa regle,
Mais LOUIS dans ſa cour méconnut un jeune Aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,
EUGENE le ſoutien du Trône des Céſars.

Sous ce ſavant Guerrier DESSAW dans ſon jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentiſſage,
Et les Dieux protecteurs des camps Autrichiens,
Devinrent avec lui les Dieux des Pruſſiens.

Voilà comme en tout tems l'art que je vous enſeigne
A ſoutenu les Rois, a maintenu leur regne,

Et si la discipline en est le fondement,
Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
Jugez de sa grandeur & de son importance,
On ne peut l'acquérir que par l'expérience;
Malheur aux apprentifs dont les sens égarés
Veulent sans s'appliquer franchir tous les degrés!

Tel était Phaéton, ce jeune téméraire,
A lui prêter son char il contraignit son pere,
Sans qu'il sût gouverner des coursiers si fougueux,
Sans savoir le chemin qu'ils tenaient dans les Cieux;
Du char de la lumiere il prit en main les rênes;
Parcourant égaré des routes incertaines,
La foudre le frappa, du vaste champ des airs
Son corps précipité s'abyma dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace,
Phaéton périt seul par sa funeste audace,
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'Etat doit courir vos hasards.





L'ART DE LA GUERRE.

CHANT SECOND.

QUAND sur cet Univers la discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpens,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans,
Et sur les toits des Rois répand leurs étincelles,
Alors envenimant leurs funestes querelles,
La vanité, l'envie & l'animosité
Chassent de leurs Conseils la paix & l'équité;
La vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce,
Et tous leurs démêlés se vuident par la force.

Par ses premiers succès le monstre encouragé,
Avide encor de sang dont il est regorgé,
Invoque par ses cris le démon de la guerre
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent par-tout les magasins de Mars,
Les tonnerres d'airain garnissent les remparts,
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de souffre & de bitume,

Ces immenses Cités où les heureux sujets
Jouissaient des plaisirs, des arts & de la paix,
Sont pleines de soldats, de machines & d'armes,
Ces Guerriers rassemblés respirent les allarmes,
La trompettes guerriere éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hyvers.

La saison des plaisirs où le Dieu de Cythere
Fait respirer l'amour à la nature entiere,
Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux,
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue;
Dès que l'air s'endurcit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons,
Que les prés émaillés par des fleurs différentes
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes,
Que les bleds verdoyans embellissent nos champs,
Dès que Flore aux humains annonce le Printems;
Ces Guerriers préparés contre des coups sinistres,
Des vengeances des Rois redoutables Ministres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur,
Et tous pleins du desir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere,
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre,
Et de leurs Laboureurs ces champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné cette troupe guerriere,
S'assemble pour camper sur un front de bandiere,

Si-tôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir & craître en peu de tems,
Places, maisons, palais de cette ville immense,
L'élite de l'Etat y tient sa résidence,
Le travail y préside, il éleve ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres ni du bois,
Tout soldat est Maçon, cet Architecte habile,
Fait, transporte & refait cette Cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art & des talens,
Pour choisir son terrein & pour prendre ses camps,
Cette utile science est sur-tout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée?
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains,
Faites un bon emploi des différens terreins;
Ici vous rencontrez des hauteurs escarpées,
Là des vallons, des champs ou des terres coupées,
Dans des occasions ou des tems différens,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps,
D'eux dépend votre sort quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête,
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose & veiller lorsqu'il dort;
En vous tous ces Guerriers placent leur confiance,
Leurs destins sont commis à votre prévoyance.
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le Soldat de vous seul attend sa sûreté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide des combats campez-vous dans la plaine,

Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens;
Placez pour sûreté des corps sur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois & des rivieres,
Couvrez de son abri les Villes nourricieres;
Il faut que votre corps sur deux lignes rangé
Occupe son terrein avec art ménagé;
L'infanterie au centre, & sur-tout sur les ailes
Placez de vos Dragons les cohortes nouvelles;
Ceux qui par pelotons élancent le trépas,
Font le corps de bataille & vos coursiers ses bras;
Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre;
Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps,
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans dont la course légere
Fait sous leurs pieds adroits disparaître la terre,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne sauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour votre Infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Escalade les monts & les retranchemens,
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le Printems un nuage orageux,
Gronde & vomit soudain de ses flancs ténébreux
Les éclairs menaçans & la grêle & la foudre,
Renverse les épis & les réduit en poudre,

Tels ces braves Guerriers par des gerbes de feu
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous saurez appuyer les flancs de votre armée,
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs difficultés en défendent l'accès,
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes,
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux,
Fiérement attentifs à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête,
Il refuse les flancs & présente sa tête;
Gravez dans votre esprit ce principe important:
Qui cache sa faiblesse est un Guerrier prudent,
Le Héros d'Ilion illustré par la fable,
Achille au talon près était invulnérable,
Vous l'êtes sans vos flancs, donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

Le sort peut relever vos faibles adversaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes hazardeux,
Vous suppléerez au nombre, & par votre science
Vous choisirez des camps propres pour sa défense,
Dans d'épaisses forêts sur le sommet des monts
Où derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout; qu'une route inconnue
Pour sortir de ce poste ouvre une libre issue,

Alors maître absolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le sort & les événemens,
L'ennemi que votre art a su rendre immobile
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut dans ses camps,
Selon les loix de Mars ranger les combattans,
Soutenez par le feu la ligne de défense,
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des assaillans.

Derriere ces volcans d'où part la flamme ardente
Placez des cuirassiers la cohorte brillante,
Si vos rivaux de gloire animés par l'honneur,
Percent par votre ligne & forcent sa valeur,
Ebranlez vos coursiers, que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi par l'art du chef le docile terrein,
Contre un danger pressant prête un secours certain,
Ainsi l'habileté corrige la fortune,
Mais la prudence est rare & l'audace est commune,
VARRON fut un Soldat, FABIUS un Héros.

Tel s'élevant aux Cieux le sommet de l'Athos,
Voit le fougueux Borée assembler les nuages,
Il entend à ses pieds éclater les orages,
Son front toujours serein où se brisent les vents,
Méprise le tonnerre & ses bruits impuissans.

Tel du haut de son camp bravant le sort contraire,
Un Héros de sang froid voit son fier adversaire,
Epuiser contre lui sa frivole fureur.

Si le Dieu des combats vous marque sa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez par-tout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Postes que la nature a seule ainsi taillés;
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connaître,
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi dans un lieu fort le fier Léonidas
Se défendit long-tems avec peu de Soldats,
Un monde de Persans aussi fiers qu'inhabiles,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles,
La Grece par son art sut confondre Xercès
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi se disputant la victoire & l'Empire
Transportant les hazards d'Ausonie en Epire,
Le Héros du Sénat, l'idole des Romains
Du fils d'Anchise un tems balança les destins.

Monts de Dyrrachium où Rome était campée
Vous forçates César à respecter Pompée!
Sans risquer de combat, maître de la hauteur
Le Sénat triomphait, Pompée était vainqueur;
Mais trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente
Lasse de ses travaux, valeureuse, imprudente,
A peine quitta-t-il son poste avantageux,
Que Mars lui fit sentir des destins rigoureux
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,
Où César soumit Rome au pouvoir despotique.

Vous MONTECUCULLI, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin,
Qui tintes par vos camps en savant Capitaine,
La fortune en suspens entre vous & TURENNE,
Mes vers oublieraient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimerait ma voix,
Venez, jeunes Guerriers, admirez sa campagne,
Où ses marches, ses camps sauverent l'Allemagne,
Où se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les Français & brava leurs travaux;
Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile,
Quoiqu'un camp vous paraisse une superbe ville,
La Guerre veut souvent d'autres positions,
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir par-tout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés se mettant en colonne,
Forment en s'avançant quatre corps différens,
L'infanterie au centre & les coursiers aux flancs,
Sous leurs pieds dans les airs s'éleve la poussiere,
L'ennemi qui de loin voit leur troupe guerriere,
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes serpens
Tous armés & couverts d'une écaille brillante,

A cet aspect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaisir Bellonne vous regarde,
Poussez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas; sachez la soutenir,
Ou l'ennemi trop promt pourrait vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précéda Moyse,
Ce corps vous garantit contre toute surprise.
Il est plus d'un moyen pour transporter les camps,
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le besoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le sort peut quelquefois abaisser les vainqueurs,
CONDE' s'est vu battu, TURENNE eut des malheurs,
Alors il faut céder à ce destin contraire,
On peut en reculant tromper son adversaire,
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer,
Si sans confusion il sait se retirer.
Son bagage escorté part & prévient sa perte,
Par un corps qui la suit son armée est couverte,
Et tandis qu'il garnit le fier sommet dans monts,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons,
Ce Héros gagne ainsi sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En

En passant les forêts & les monts des Germains,
VARUS négligea trop le soin de ses Romains,
Il oublia de l'art les regles salutaires,
Ses camps étaient peu surs, ses marches téméraires,
Il guida ses soldats en d'affreux défilés,
Où par ARMINIUS ils furent accablés.
Frappé de leur destin le pacifique Auguste
S'écria dans l'effort d'une douleur si juste,
O Varus! ô Varus! rends-moi mes légions;
S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
Il aurait plutôt dit, „ Général incapable
„ Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable. "

Voilà quels sont de l'art les principes certains

. . . .

De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poste avantageux, une belle retraite,
Décide du destin des Rois & des Etats.
Vous illustres Guerriers guides de nos soldats,
Apprenez par mes vers les loix de la Tactique
Et par leur théorie allez à la pratique,
Si vous voulez passer sous un arc triomphal
Campez en FABIUS, marchez comme ANNIBAL.



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT TROISIEME.

VOUS avez parcouru les arcenaux de Mars,
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendarts,
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime,
Si maître de son art il ne tend au sublime.

Suivez-moi dans son temple, observez, pénétrez
Ses mysteres divins de la foule ignorés;
Loin des sentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas sage & hardi marchez au sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des Héros, d'abymes entourés?
Sur ce rocher sanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais sacré la superbe étendue?
Son faîte est dans l'Olympe au-delà du soleil,
Où des Dieux immortels s'assemble le conseil,
Ses fondemens d'airain touchent au noir tartare.

Alecton, la discorde avec la mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lançant en vain sur vous des regards foudroyans,

La gloire vous rassure & sa voix vous appelle,
La gloire ouvre le temple, avancez avec elle,
Je vois les chastes sœurs dans ces parvis sacrés,
Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés;
Un compas à la main j'apperçois *Uranie*,
Qui mesurant la terre & sa forme applatie,
Nous dépeind en petit par ses crayons diserts,
Les différens Etats que contient l'Univers,
Chaque point sur la terre a son ordre & sa place,
D'un hémisphere à l'autre elle a marqué la trace,
SANSON avec VAUBAN ses dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les esprits,
Elle leur montre à tous dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts & les rivieres,
Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin c'est *Calliope*, en caressant la gloire,
Des Rois & des Héros elle conte l'histoire,
Ses jeunes Auditeurs attentifs à sa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muse en traitant des matieres si hautes,
Leur montre à profiter des succès & des fautes.

Voyez-vous la morale à l'air majestueux,
Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux?
Elle enseigne aux Guerriers d'un ton de voix sévere,
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite austere,
Condamne l'intérêt & la férocité,
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité,

Etouffe dans ſes mains les ſerpens de l'envie,
Et veut pour l'Etat ſeul qu'on prodigue ſa vie.

Approchons-nous, Bellonne un glaive dans la main,
Fait tourner ſur ſes gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les ſecrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à ſon côté.

Dans le fond de ce temple entouré de clarté,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le Dieu terrible en toute ſa ſplendeur,
On voit auprès de lui l'intrépide valeur,
Le tranquile ſang froid qui ſans crainte s'expoſe,
Le vigilant travail qui jamais ne repoſe,
La ruſe à l'œil malin qui féconde en détours,
Par ſes déguiſemens ſe fournit des ſecours,
Qui prend dans le beſoin une forme empruntée,
S'échape & reparaît comme un autre Protée:
L'imagination aux yeux étincellans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ſes flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, deſſine
Mille brillans projets que Pallas examine.
Plus loin les yeux baiſſés & le maintien diſcret,
On voit l'impénétrable & fidele ſecret,
Son doigt myſtérieux repoſe ſur ſa bouche,
Ce confident de Mars ſait tout ce qui le touche.
Le trône eſt entouré de lauriers éternels
Qu'il préſente lui-même aux demi-Dieux mortels,

A ſes vrais favoris qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont ſoumis la victoire.
Couronnes des Héros, c'eſt vous dont les appas,
Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats,
Les autres paſſions ſont pour vous étouffées.
Dans ce temple brillant décoré de trophées,
Où Mars regle à ſon gré le ſort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux des colomnes d'airain,
On peut des fils du Dieu diſtinguer les ſtatues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là ſont ces deux Héros tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés,
Le vainqueur des Perſans, le vainqueur de Pompée,
La terre de leur nom eſt encore occupée,
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL EMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
Plus loin, le grand HENRI, CONDÉ, VILLARS,
TURENNE,
Là MONTECUCULLI, DE BADE, ANHALT,
EUGENE,
L'heureux GUSTAVE ADOLPHE & le GRAND-
ELECTEUR.

Là ſortant fraîchement de la main du ſculpteur,
On voit une ſtatue élégante & nouvelle,
Son front eſt ombragé d'une palme immortelle,
C'eſt ce fameux SAXON, le Héros des Français,
Que la mort dans ſon lit abbattit de ſes traits.

Venez jeunes Guerriers, voici l'expérience,
par d'immenſes travaux elle acquit la ſcience,

Son front est ombragé de cheveux blanchissans,
Ses membres recourbés sentent le poids des ans,
Son corps cicatrisé tout couvert de blessures,
Du tems qui nous détruit affronte les injures;
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
Par quel coup SCIPION sauva Rome en Afrique,
A Carthage effrayée attirant Annibal,
Le força de combattre en son pays natal;
Un Général vulgaire, un moins vaste génie
Satisfait d'accourir aux champs de l'Ausonie,
Peut-être eût défendu son pays ravagé,
Il eût sauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

La discorde en troublant la maîtresse du monde,
Dans les divers partis en Héros fut féconde,
Voyez SERTORIUS qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer,
Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui possede son art
Du destin de la guerre écarte le hazard!
Un Guerrier plus ardent, moins sage & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr asile,
Eût cherché ses rivaux qui dans leur camp nombreux,
Amenaient la fortune & POMPE'E avec eux.

Ici le grand CONDE' fils chéri de Bellonne,
De la France étonnée assure la couronne,
Il falloit arrêter par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne & la France,
L'audáce du Héros fit plus que la prudence,
Un chef plus circonspect & moins entreprenant
N'aurait point hazardé ce combat important,
L'Espagnol enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût poussé sa fortune rapide,

Voyez du fond du Nord où regnent les hivers,
Cette flotte étrangere avancer sur nos mers,
Elle porte GUSTAVE & le sort de l'Empire,
Des Germains divisés la discorde l'attire,
La prudence le guide & Mars est avec lui,
De ces peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tyrannie,
Dont Vienne menaçait la libre Germanie,
GUSTAVE s'établit sur les bords de la mer,
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert,
Là soit que le destin protége son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs,
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il domte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent Princes outragés,
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire,

Si la parque fatale au ſein de la victoire,
N'eût arrêté ſa courſe & tranché ſon deſtin,
L'Empire aurait nourri deux maîtres dans ſon ſein.
Là, regardez EUGENE & ſa marche hardie,
Quand l'Empire des Lys tenait la Lombardie,
Les Alpes au Héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre Turin;
MARSIN, qui défendait une trop vaſte enceinte,
Vit par tout ſon armée à la fuite contrainte,
Et par ce ſeul exploit le rapide vainqueur,
Rend la triſte Italie à ſon faible Empereur.

Suivez ce grand EUGENE aux champs de la Hongrie,
Du Danube en ſa marche il longe la prairie,
Il aſſiege Belgrade & voit les Muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens,
Il pouſſe ſes travaux, il reſſerre la place,
Du Viſir téméraire il mépriſe l'audace,
Il le laiſſe avancer par un travail nouveau,
Il lui laiſſe le tems de paſſer un ruiſſeau,
Alors ſans balancer ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ſes Cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas, le Turc plein de frayeur
Cede le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Eliſée, ombre illuſtre & chérie,
Quittez pour nous des Cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos deſcendans,
De l'art qui vous fit vaincre, inſtruiſez vos enfans,

Enfant de ce Héros je vous donne pour maîtres,
Non des Guerriers obſcurs, mais vos propres Ancêtres.

ELECTEUR généreux, eſt-ce vous que je vois?
Vos peuples ſont encor tous pleins de vos exploits,
C'eſt à leurs cris touchans, c'eſt à leur voix plaintive,
Que du Rhin tout ſanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit ſoudain voler à leur ſecours.

L'Etat était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées,
WRANGEL fier d'un ſuccès qui n'avait rien coûté,
S'endort dans ſon triomphe avec ſécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un Dieu vengeur paraît, un Dieu pour nous propice,
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour,
Le Suédois conſterné par ce ſubit retour,
Surpris dans ſes quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'oppoſer à ſa courſe rapide.
O champs de Fehrbelin témoins de ſes hauts faits,
Vous vites les Suédois attaqués & défaits.

Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ſes camps puniſſant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frappa les Philiſtins.

Tel & plus grand encore en ses heureux destins
GUILLAUME dans ce jour au-dessus de la gloire,
Exerce la clémence au sein de la victoire,
Il pardonne à HOMBOURG dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat séduit par la valeur;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altieres,
De l'Etat désolé cruels incendiaires;
Mais s'il fait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée,
Vers les flots de la mer qui l'avaient apportée.

Ses exploits sont suivis par des exploits nouveaux,
La Prusse à son secours appelle ce Héros,
Les rigueurs de l'Hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter secondent son audace,
Et Thétis étonnée au bruit de ces récits
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis;
Il vient & son nom seul qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur insolente,
Il vient, il est vainqueur, tout fuit devant ses pas
Et sans même combattre il venge ses Etats.

Ce Héros qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, Nourrisson de Mars, vous servir de modele;
Sans cesse étudiez comme cet ELECTEUR,
Les différens pays où vous guide l'honneur,
Digérer vos projets c'est remplir votre attente,
L'imagination souvent est imprudente,
Ne comptez jamais seul & sachez supposer
Tout ce que l'ennemi pourra vous opposer,

Vos desseins sont manqués, si par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour votre subsistance.

Ce Roi qui des destins éprouva les excès,
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès,
Si dans des champs déserts conduisant son armée
Le Czar ne l'eût battue, affaiblie, affammée.

Que le foudre en secret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs;
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'est fait, tant qu'il vous reste à faire,
Et ne soyez content de vos plus beaux succès,
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi lorsque de DIEU la sagesse profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'Univers par son souffle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avoit formé.



L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU fiecle de fer, fiecle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenait lieu de juftice,
Contre de fiers voifins au pillage excités,
On entoura de murs les naiffantes Cités,
Bientôt pour afferir des Citoyens rebelles,
L'autorité des Rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts & des remparts nouveaux,
Sur la cime des monts, au confluent des eaux,
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.

Tel que du double rang de fes dents carnaffieres,
Le lion rugiffant préfente avec fierté,
Le terrible appareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puiffant Etat la frontiere affurée
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par fes puiffans remparts.

La Guerre en tous les tems fut le premier des arts,

Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance,
La Grece & l'Ausonie assurant leur puissance,
N'avaient imaginé de plus puissans secours,
Que l'épaisseur des murs & la hauteur des tours.
De ces lieux élevés ils défendaient les breches,
En employant la fronde ou décochant des fleches,
Des pierres écrasaient les Soldats assaillans.
Lorsqu'on serrait de près ces défenseurs vaillans,
Lorsqu'on battait un mur par des béliers terribles,
De bitume & de poix les masses combustibles
Tombaient sur la machine & des traits meurtriers,
Perçaient les assaillans malgré leurs boucliers;
Souvent les Généraux lassés d'efforts stériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siege fameux,
Qui fit périr Priam & ses fils malheureux,
J'honore d'Ilion la poétique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre,
Mais ce sujet si beau par Virgile chanté,
Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Et METELLE employer la valeur & la ruse,
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez ARCHIMEDE éluder les assauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains & brûler leurs machines.

Marseille de ses forts jusqu'alors indomtés,
Repoussa de César les assauts répétés;

Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
César soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les sieges des Romains tous longs & meurtriers
Suspendaient les destins des plus fameux Guerriers.

Long-tems après César, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre,
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux,
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux Cieux par une courbe immense,
Redoublent en tombant de poids, de véhémence,
Abyment les Cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel élancent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux & d'un essor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer;
Dans les murs des Cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la breche praticable.

Ces miracles de l'art à nos jours réservés,
Par le Dieu des combats aux sieges approuvés,
Se font par le charbon, le souffre & le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connaître,
L'industrie inventive abondante en secours,
Défendit les Cités sans élever des tours,
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vous célebre VAUBAN, favori du Dieu Mars,
Vous le sublime auteur des modernes remparts,

Que votre ombre apparaiſſe à nos Guerriers novices,
Montrez-leur par quels ſoins & par quels artifices
Vous avez aſſuré les places des Français,
Contre les bras Germains & les canons Anglais,
Comment votre ſavoir par des routes nouvelles,
A ſu multiplier les défenſes cruelles.

Ces ouvrages raſans, enterrés, protégés,
Ne ſont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contre-forts à certaines diſtances,
Ils ſont environnés par des foſſés immenſes,
Les baſtions voiſins flanquent les baſtions,
Ils tournent vers leur gorge en forme d'oreillons,
Au milieu des foſſés & devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines,
Ces ouvrages coupés par ſa ſavante main,
Par un nouveau rempart diſputent le terrein,
Autour de ces travaux dans un plus vaſte eſpace,
L'enveloppe s'éleve, elle couvre la place,
Devant ſont des foſſés, là le chemin couvert,
La paliſſade enfin qui monte un front altier,
Et ce glacis ſanglant que défend le courage,
Théatre des combats, théatre du carnage.
Que d'utiles travaux, de ſecours étonnans,
L'homme a tiré des arts ſoumis à ſes talens!
Qui ne dirait à voir les remparts de la France,
Que tout eſt épuiſé dans l'art de la défenſe?

Non, ne le penſez pas, voyez ces ſoûterreins,
Tout l'enfer s'aſſocie aux fureurs des humains,

Ces glacis ſous vos pas contiennent des abymes,
Le ſalpêtre & la flamme attendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de ſang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne ſont point imprenables,
Cet art ingénieux, ſoutien des défenſeurs,
Par des ſecours égaux arme les aggreſſeurs,
L'attaque a ſa méthode, un chef expert & ſage,
A travers les périls s'ouvre un libre paſſage,
Il entoure les forts par ſes Guerriers nombreux;
S'il craint des ennemis les projets hazardeux,
S'il craint qu'un Général entreprenant, habile,
Oſe forcer ſon camp & ſecourir la ville,
La terre ſe remue & tous ſes combattans,
En creuſant des foſſés font leurs retranchemens;
Ceux que Mars a doués de qualités inſignes,
Dans un terrein étroit ont reſſerré leurs lignes,
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords,
Il faut aux ennemis oppoſer des efforts
Et ménager de plus une forte réſerve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Muniſſez-vous toujours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaillans.

Etudiez le faible & le fort de la place,
Et contr'elle tournez vos ſoins & votre audace,
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
Le niveau à la main, la regle & le compas,

Appro-

Approchez par détours aux pieds des citadelles,
Et creusez dans les champs de longues paralleles,
L'airain vomit alors son redoutable foudre,
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre,
Le tonnerre des forts qui s'élançait sur vous,
Est réduit au silence & respecte vos coups,
Dans son chemin couvert, l'ennemi sans asyle
Cede aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile;
Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur,
Dont les volcans cachés impriment la terreur,
Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde,
Craignez d'un sang trop vif le transport imprudent,
Ménagez vos soldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre souterreine,
Que le mineur caché fouille & perce avec peine,
Que la sappe en avant par des chemins précis,
Vous mene en sûreté sur le pied du glacis,
Pour ne point hazarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos assauts près de la palissade,
Alors maître absolu de ce sanglant terrein,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain,
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent,
A l'aide du sappeur les boulevarts s'écroulent,
On comble les fossés à force de travaux,
Et les assauts cruels succedent aux assauts.

Souvent dans ces combats les Guerriers pleins d'audace,
Poursuivant les fuyards ont emporté la place.

Ainsi par un effort avec art dirigé,
L'impétueux Français au combat engagé,
Au pouvoir de LOUIS fit tomber Valenciennes.

Observez le soldat, il faut qu'on le retienne,
Les tigres, les lions sont plus humains que lui,
Quand il suit furieux le soldat qui l'a fui,
Si vous ne gouvernez sa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent sans discipline,
Porté par ses fureurs au comble des excès,
Vous le verrez souillé de meurtres, de forfaits.

Tout Général cruel qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui souffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vastes terreins,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains,
La voix de l'Univers contre lui réunie,
Oubliant ses exploits maudit sa tyrannie.

TILLI qui combattit pour l'aigle des Césars,
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars,
Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de Mémoire,
De Magdebourg sanglant les lamentables voix
Eternisent sa honte & non pas ses exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image,
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'est pour vous inspirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet espoir fut promtement séduite,

Sous le trompeur appas d'une treve hypocrite,
TILLI les endormit dans les bras du repos,
Morphée avait ſur eux répandu ſes pavots,
Sur ce puiſſant rempart qui l'avait défendue,
La garde mollement ſur l'herbe eſt étendue,
D'autres pour leurs maiſons abandonnent leurs forts,
Un fantôme éclatant ſortit des ſombres bords,
De l'olive de paix leur préſente la tige,
On l'embraſſe, on accourt, enfin tout ſe néglige.

Tout dort, mais TILLI veille, il diſpoſe ſes corps,
Il précede l'aurore, il s'approche des forts,
Sur ces puiſſans remparts privés de leur défenſe,
L'Autrichien cruel monte ſans réſiſtance;
Ah! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit,
La trahiſon approche, elle vient, la paix fuit,
La mort, l'affreuſe mort, paraît dans ces ténebres
Et couvre la cité de ſes ailes funebres,
La rage enſanglantée & ſes ſombres fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,
La nature en frémit & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater ſon tonnerre.

Rien n'arrête TILLI, les ſoldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgent,
Du ſang des citoyens ces triſtes murs regorgent.

TILLI tranquille & fier de ſes affreux ſuccès,
Conduit leur cruauté, préſide à leurs forfaits,
Ils forcent les maiſons, ils enfoncent les temples,

Le moins féroce même imite ces exemples;
Celui qui leur résiste & celui qui les fuit,
Ne sauraient éviter le fer qui les poursuit;
Près de sa mere en pleurs, l'enfant à la mammelle,
Egorgé sur son sein tombe & meurt avec elle,
En défendant son fils le pere infortuné
Expire sans venger ce fils assassiné,
On ne voit en tous lieux que des objets horribles,
Ces monstres furieux aux plaintes inflexibles,
Dans un asyle saint inutile en ces tems,
Massacrent sans remords trois cent vieillards tremblans.

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare secours,
Dans l'Elbe ensanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue?
Où courez-vous cruels? Quelle rage inconnue?
Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux?
Vous êtes des démons & non pas des Héros.

Déjà sur les palais la flamme se déploie,
Malheureuse Cité, tu péris comme Troie.
L'embrasement s'accraît, il gagne en peu de tems,
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore;
O crimes! ô fureurs, que la nature abhorre!

Tel qu'on peint de l'enfer les tourmens & les feux,
Ce théatre d'horreur, ces gouffres ténébreux,

Où du plus faible espoir les sources sont taries,
Les malheureux humains en proie à des furies,
Aux supplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés,
Tels & plus effrayans dans ces momens funestes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes,
Plus d'habitans, de murs, de temples ni d'abris,
La flamme dans les airs éclairait tes débris.

Et de cette cité jadis si florissante,
Que les arts & la paix rendirent si brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit souffert,
De cette ville immense il restait un désert,
Où le soldat cruel fatigué du carnage,
S'applaudissait encor du meurtre & du pillage,
Et l'Elbe en s'enfuyant de ces lieux détestés
Couvrait de corps sanglans ses bords épouvantés.

TILLI fut-il heureux en prenant cette ville;
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui mettant au grand jour l'excès de sa fureur,
En lui représentant tant d'images funestes,
Semblait le menacer des vengeances célestes.





L'ART DE LA GUERRE.

CHANT CINQUIEME.

PALLAS qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des Héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers ses prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers à la fin des allarmes,
Vous sachiez conserver tout l'honneur de vos armes.

Lorsque le froid hiver aux cheveux blanchissans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les vents,
Que le fougueux Borée ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient usurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les appas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles;
Lors enfin que les camps étendus sur les monts,
Ressentent les rigueurs des rudes aquilons,

Les guerriers sont contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils suspendent un tems leurs courses triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés,
Les chefs des deux partis par l'hiver désarmés,
De l'abri des maisons recherchent les asyles,
Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat aux travaux consacré,
Goûte pendant l'hiver un repos assuré,
La fatigue à la fin l'affaiblit & l'épuise,
L'art peut le garantir contre toute surprise.

Il faut que de gros corps tout prêts à s'ébranler
Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler,
Que des postes divers la garde vigilante,
Couvre tout votre front d'une chaîne puissante,
Passages, défilés, bois, chemins importans,
Se garnissent d'abord par des détachemens,
Sous les ordres d'un chef, un prudent Capitaine
Garde cette frontiere & préside à la chaîne.
Les agiles Dragons, les rapides Hussards
Observent l'ennemi, préviennent les hazards,
L'inquietent sans cesse & leur avis fidele
De sa moindre démarche apporte la nouvelle,
Par leurs soins répétés ses desseins reconnus,
Sont soudain découverts & soudain prévenus.

Quand sur tous les détails qu'exige la défense,
Vous aurez consulté les loix de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux;

Que du froid Orion l'influence févere,
Procure aux combattans une paix paffagere,
Leur chef judicieux loin de refter oifif,
Dans les bras du repos peut fe montrer actif.

C'eft peu dans vos quartiers d'affurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée;
Il vous faut remplacer ces foldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux;
La victoire a coûté, ces ombres immortelles
Veulent des fucceffeurs & des cœurs dignes d'elles,
Dans de nouveaux foldats cherchez un promt fecours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend fes jours,
Ainfi que le poiffon de nourriture avide
Eft pris par le Pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appas d'un métal fuborneur,
On tire de fon champ l'indigent Labouteur,
Du Roi qu'il va fervir, il ignore l'outrage,
Mais bientôt de la troupe où fon deftin l'engage,
La fiere difcipline & le courage altier
Font un brave foldat d'un payfan groffier.

Souvent dans l'action le nombre feul décide,
Votre force peut rendre un ennemi timide,
Raffemblez avec foin de rapides courfiers,
Il faut qu'ils foient choifis ainfi que vos Guerriers,
Dans la fleur de leurs ans vigoureux & dociles.

Préparez avec foin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos foins s'empreffe à préfenter,
L'art de vaincre eft perdu fans l'art de fubfifter.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidele,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent deux fois par jour vivement assaillir,
S'il manque de secours, on le voit défaillir,
Les fils de Galien y perdraient leur science,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,
Où si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers & de son antré aride,
Ce monstre décharné, la faim pâle & livide,
Il amene avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris séditieux,
La faiblesse, la peur, la misere effroyable,
Le sombre désespoir, la mort inexorable,
Et dans ce camp désert peuplé par des mourans,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans?

Prévenez ce malheur, préparez-vous d'avance,
Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
Et préparez ainsi dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que s'arrangeant pour la naissante armée,
Le chef par ses travaux regle sa destinée,
L'Officier généreux tranquille en ses quartiers,
Dans le sein de la paix joint le myrthe aux lauriers;
Sa fidele moitié pleine d'impatience,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence,
O jours! ô doux momens par la crainte achetés,
Après tant de soupirs que l'amour a coûtés,

Quel plaisir de revoir à l'abri des allarmes,
L'époux qui fit couler & qui tarit ces larmes,
D'entendre ses exploits, de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur Roi, la gloire des combats,
D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible,
De baiser tendrement cette bouche terrible,
Qui hâtait des Soldats le redoutable effort,
Qui par ses fiers accens précipitait la mort!

Tandis que sur le sein de sa fidele amante,
Se panche du Héros la tête triomphante,
Bénissans ses exploits, joyeux de son retour,
On voit autour de lui les fruits de son amour,
L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages Guerriers se rendent immortels,
L'autre serre en ses bras les genoux paternels,
De ces faibles enfans les naïves caresses
A ce pere chéri prodiguent leur tendresse,
Ils tiennent en jouant dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains,
Son casque menaçant, sa terrible cuirasse,
Bientôt des pas du pere ils vont suivre la trace.

Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux ravissemens
Qui naissent de l'estime où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque est le constant principe,
Agrémens inconnus dans la fleur de leurs jours,
A tous les partisans des frivoles amours,

De ces chaſtes liens écartant la moleſſe,
Ce généreux amant eſt tendre ſans faibleſſe,
Son cœur ne connaît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle il eſt ſeul écouté.

Dans ces chaſtes plaiſirs, dans cette jouiſſance,
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuſte & ſain n'eſt jamais abattu,
Son amour innocent anime ſa vertu,
On le verra bientôt plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la gloire l'appelle.

Avant que les hivers finiſſent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la ſaiſon des fleurs,
Aux poſtes avancés les Généraux s'empreſſent,
Ils formens leurs projets, leurs camps ſe reconnaiſſent,
Les éleves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour raſſembler les corps déſignent les chemins.
Le chef toujours actif veille ſur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en fait l'avantage,
S'il penſe à l'avenir, il n'eſt pas moins prudent
A pourvoir aux beſoins qu'exige le préſent,
La mere des ſuccès la ſage méfiance,
Dans ſes travaux divers ſoutient ſa vigilance,
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ſes ſens fatigués donne un nouvel eſſor,
Souvent elle lui dit, „Craignez votre adverſaire,
„ Peſez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire,
„ Ayez chez l'ennemi, dans ſes camps, en tous lieux,
„ Autour du Général, des oreilles, des yeux,

„Qui l'obfervent par-tout, qui percent fes myfteres,
„Qui fachent fes deffeins, fes projets militaires,
„Et n'épargnez jamais pour des avis certains,
„Ce métal corrupteur qui féduit les humains;
„Jugez en étranger de vos plans, de vous-même,
„A vos arrangemens donnez un foin extrême;
„Croyez-vous vos quartiers en pleine fûreté?
„Sur ces monts fondez-vous votre fécurité?
„Croyez-vous que le corps qui tient cette riviere,
„Qui défendant fon bord garde votre frontiere,
„N'eft point dans le péril de fe voir infulter?
„Sur vos pofitions n'allez point vous flatter;
„Ces monts audacieux dont la terrible chaîne,
„Servait de boulevard à la fierté Romaine,
„Ces monts dont on craignait le paffage fatal,
„Ne purent arrêter les progrès d'Annibal,
„Soldat laborieux, il vainquit ces obftacles,
„L'audace des Héros opere des miracles,
„Il arrive, il defcend par de nouveaux chemins,
„Etonne, attaque & bat les Généraux Romains.

VENDOME s'affurait fur l'appui des montagnes,
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand fuivant des chemins inconnus jufqu'alors,
EUGÈNE de l'Adige ofa franchir les bords,
Et non moins vigilant que hardi Capitaine,
Brifa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine;
Remarquez ces torrens dans ces triftes faifons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons,
L'ennemi quelque jour plein d'une noble audace,

Pour forcer vos quartiers en franchira l'espace,
Alors surpris, confus, séparé, consterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un seul moment fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos succès & votre Renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé,
Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé,
Mais votre troupe alors interdite & rebelle,
Perd son respect pour vous, sa confiance en elle,
L'abattement succede au desir des combats,
Tout est découragé le Chef & les Soldats,
Cet échec après soi traîne de longues suites,
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ses poursuites.

BOURNONVILLE battu, mais fier de ses renforts,
Du Rhin majestueux passa les larges bords,
Devant lui les Français sous les loix de TURENNE,
Craignaient en reculant les monts de la Lorraine,
Sans consulter son art, sans craindre des revers,
Le Germain se sépare avant les froids hivers,
Il divise son corps, il cantonne en Alsace,
Il hâte par ses mains le sort qui le menace;
Tandis qu'il est flatté par la sécurité,
Que l'aigle des Césars s'endort en sûreté,
TURENNE se rassemble au revers des montagnes,
Il les passe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe sur BOURNONVILLE, enleve ses quartiers,
De ses Soldats épars, il fait des prisonniers,
Et force le Germain par cette rude épreuve,
A passer en courant vers l'autre bord du fleuve.

Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs courant avec plus d'art,
On a vû triompher ALEXANDRE, CE'SAR,
L'impétueux CONDE', le sublime TURENNE,
GUSTAVE, LUXEMBOURG, VILLARS, MAURICE, EUGENE.

O vous jeunes Guerriers touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets;
Dans le nombre d'amans qui courtisent la gloire,
Très peu sont couronnés des mains de la victoire;
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie,
Contre cent Rois ligués sa valeur se déploie,
Diomede est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés,
Patrocle excite en vain son courage inutile,
Hector à ce Héros prend les armes d'Achille;
Mais le Troyen succombe après tant de bonheur,
Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur;
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands Héros dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,

S'ils

S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps par Bellone à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un Chef faiblement éclairés?

Mais malgré mes conseils, dans votre ardeur premiere,
Comme un coursier fougueux lâché dans la carriere,
Vous brûlez de courir & de vous signaler,
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour propre & ses douces amorces,
Eprouvez avant tout vos talens & vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux,
Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain possédez-vous la force d'un Athlete,
Qui dans Londres combat au bruit de la trompette;
Admiré par le peuple, applaudi par les sots,
Et de ses bras nerveux terrasse ses rivaux;
Quand vous ressembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des Dieux qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe en leur rébellion,
Souleverent l'Ossa sur le mont Pélion;
Quand du Dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon suffrage;
Taille, force, valeur, tout est insuffisant,
Minerve exige plus d'un Général prudent.

Il faut que son esprit guidé par la sagesse,
Soit vif sans s'égarer, & prudent sans faiblesse,

Qu'il agiſſe à propos, que maître des ſoldats,
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats,
Au déſordre à l'inſtant qu'il porte un prompt remede
Et ranime le corps qui s'épuiſe ou qui cede;
Qu'en Guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin;
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable,
Par ſa faute jamais le deſtin ne l'accable.

Formez-vous donc l'eſprit, ſur-tout le jugement,
Attendez tout de vous, rien de l'événement,
Soyez lent au Conſeil, c'eſt-là qu'on délibere,
Mais lorſqu'il faut agir paraiſſez téméraire,
Et n'engagez jamais ſans de fortes raiſons
Ces combats où la mort fait d'affreuſes moiſſons.

Les forces de l'Etat ſont en votre puiſſance,
Des ſoldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du Général,
Ils volent aux dangers dès le premier ſignal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond ſur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe ſur un lion, lui déchire le flanc,
Le terraſſe, l'abbat, s'abreuve de ſon ſang.

Le lendemain, grand Dieu! ſur ces champs de batailles,
Regardez ces mourans, ces triſtes funérailles,
Et parmi ces ruiſſeaux du ſang des ennemis,
Voyez couler le ſang de vos meilleurs amis.

Voyez dans le tombeau ces Guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes,
Leurs parens éplorés, leurs épouses en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Ah! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périssent à jamais les cruels monumens,
Moins durs à vos exploits qu'à vos égaremens,
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?

En pere bienfaisant conduisez votre armée,
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans;
Ils aiment leurs pasteurs & non pas leurs tyrans;
Leurs jours sont à l'Etat, leur bonheur est le nôtre,
Avare de leur sang sacrifiez le vôtre,
Tant que Mars le permet, il faut les ménager,
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adversaire
Il faut savoir fixer le destin de la guerre,
Alors sans balancer, sans chercher de détours,
Disposez, attaquez & prodiguez leurs jours;
C'est-là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse,
Et qu'ils sauront périr d'une mort généreuse.

Un sage Général dont Bellone est l'appui,
Combat quand il le faut & jamais malgré lui;
Rempli de prévoyance & sûr de sa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;
S'il pense en Général, il s'expose en soldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat,
Le sort des assaillans est toujours favorable.

L'effort du fier bélier par ſon choc redoutable,
S'ouvre un libre paſſage & renverſe les tours
D'où l'aſſiégé tremblant croit défendre ſes jours;
Le mur long tems battu cede au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des deſtins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos Guerriers ſeront les aſſaillans.
Si malgré tous vos ſoins la fortune légere
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'adverſaire,
Oppoſez aux revers un front toujours ſerein,
Par votre habileté corrigez le deſtin;
Des Guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme & grand tant que dure l'orage;
Comme une ſombre nuit par ſon obſcurité,
Des feux du firmament releve la clarté,
De même vos malheurs autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;
Ne déſeſpérez point ſur des ſecours de l'art,
La ſageſſe toujours triomphe du hazard.

Si VILLARS fut forcé de ſe battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite;
Souvent un ſeul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il était VILLARS devint vainqueur.

On gagne les combats de diverſes manieres,
Ceux connus ſous le nom d'affaires régulieres,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux,
D'affaires de détail sont les sanglans théatres,
Le terrein bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer?
Leur front qui s'élargit, s'étend & se déploie,
L'un dans l'instant formé va fondre sur sa proie;
Ces escadrons serrés d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux,
Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussiere,
On voit briller de loin la lame meurtriere,
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés,
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici l'Infanterie ayant perdu ses ailes,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles,
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas,
Les corps victorieux s'avancent à grands pas;
Sur leur front menaçant brille la bayonette,
L'ennemi consterné médite sa retraite,
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc,
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit son sang,
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Élancent le trépas sur la troupe allarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendards.
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
Le parti triomphant saisit l'occasion,
Il poursuit chaudement le gain de l'action,

Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage ;
Ainſi le grand EUGENE à ce fameux village (x)
Où TALLARD & MARSIN s'étaient très-mal poſtés,
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Blenheim vit des Français l'audace déſarmée,
Quel nombre de captifs ſur ce ſanglant terrein !
L'ennemi des Céſars fuit juſqu'au bord du Rhin.

Ainſi près d'Almanſa quand les lys triomphèrent,
Que les lions Bretons à leurs efforts cédèrent,
Au trône de Caſtille, au trône d'Arragon,
BARWICK par ſes exploits plaça l'heureux BOURBON.

Voici d'autres combats, là ſur cette colline,
Dont le ſommet au loin ſur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers?
La pouſſiere de loin s'éleve dans les airs,
L'ennemi marche, il vient, il ſe forme, il ſe range,
Il place ſur un front ſa puiſſante phalange,
Son terrein ſe refuſe aux efforts des courſiers,
Derriere ſa bataille il met ſes cuiraſſiers,
Le chef s'avance ſeul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en un jour par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems un choix prémédité,
S'il prend ſon ennemi par ſon faible côté,

(x) *Hochſtet.*

De sa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie,
Dans son poste attaqué, renversé, confondu,
L'ennemi se débande & s'enfuit éperdu,
Le désordre est par-tout, le vainqueur en profite,
Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.

Ainsi le grand CONDE fut vainqueur à Fribourg,
Ainsi devant son Roi dans un aussi grand jour,
On vit près de Laufelt le valeureux MAURICE,
En offrant à Pluton le sanglant sacrifice,
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts placer ses étendards.

Tel est de nos combats, l'ingénieux systême,
Tous les camps retranchés sont attaqués de même,
Souvent leurs boulevards sans prudence tracés,
Ont de faibles appuis ou de mauvais fossés,
La moitié des Soldats tient des lieux inutiles,
Cloués à leurs terreins ils restent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps,
Et peut en liberté diriger ses efforts.

Rien n'arrête un Héros quand Bellone le guide,
Si dans un camp choisi son ennemi timide,
Des maux qu'il a souffert encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a domté,
Et se fait du terrein un invincible asyle,
Ce Héros le contraint par sa manœuvre habile,
A donner ces combats qu'il avait évités,
Il marche avec dessein vers les grandes Cités,

Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie,
Il se prépare, il feind, il tourne, il se replie,
Il paraît menacer trois villes à la fois,
Elles sont dans l'attente & craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il affame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
Et le force au combat pour prolonger ses jours;
Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'allaite,
Un Chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Lorsque pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'Annibal le plan & les travaux;
Du Rhône les Romains occupaient le rivage,
Il feint, marche plus bas & se fraye un passage,
Il sait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le Consul qui le croit arrêté.
Soutien de mes Rivaux, digne appui de ta Reine,
CHARLES, d'un ennemi sourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.

Ces flots majestueux, cette riviere immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendaient ses bords,
S'opposerent en vain à tes nobles efforts;

Qu'attendez-vous Guerriers, d'un ſage Capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête LORRAINE,
CHARLES en quatre corps ſépare ſes Soldats,
A l'endroit où Coigny ne s'y préparaît pas;
Son pont conſtruit ſoudain ſeconde ſon audace,
Il ſurprend les Français, il pénetre en Alſace.

Oublierai-je, LOUIS, le grand jour de Tholus,
Ces Bataves poſtés, attaqués & vaincus,
Tes Guerriers dans le Rhin ſous tes yeux à la nage,
Gagner en combattant l'autre bord du rivage?

C'eſt à de tels exploits que Mars daigne applaudir,
Un noble enthouſiaſme y peut ſeul réuſſir.

Si votre cœur aſpire à la ſuprême gloire,
Sachez vaincre & ſur-tout uſer de la victoire;
Le plus grand des Romains par ſes ſuccès divers,
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'Univers,
Sauva ſes ennemis dans les champs de Pharſale.

Voyez à Fontenoy LOUIS dont l'ame égale,
Douce dans ſes ſuccès ſoulage les vaincus,
C'eſt un Dieu bienfaiſant dont ils ſont ſecourus;
Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme,
Sa valeur les ſoumit, ſa clémence les charme;
Dans le ſein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre eſt d'un Héros, pardonner eſt d'un Dieu.

Suivez jeunes Guerriers, ces illuſtres modeles,
Alors la renommée en étendant ſes ailes,

Mêlant à ces récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la vertu du haut de l'Empirée,
Retrouvant des Héros dignes du tems d'Astrée,
Retrouvant des Guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré bâti par l'innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense,
Là sont tous les esprits dont les savans travaux
Enrichirent l'Etat trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons Rois, les Magistrats augustes,
Très-peu de Conquérans, mais tous les Guerriers justes.

Si vous prenez un jour un vol si généreux,
Si vous vous élevez jusqu'au faîte des Cieux,
Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerriere
Vous ouvrant des Héros la fameuse barriere,
Excitant vos travaux du geste & de la voix,
Par l'appas des vertus a hâté vos exploits.



G. G. Barber
5. 3. 1985
[ZAH.]

